

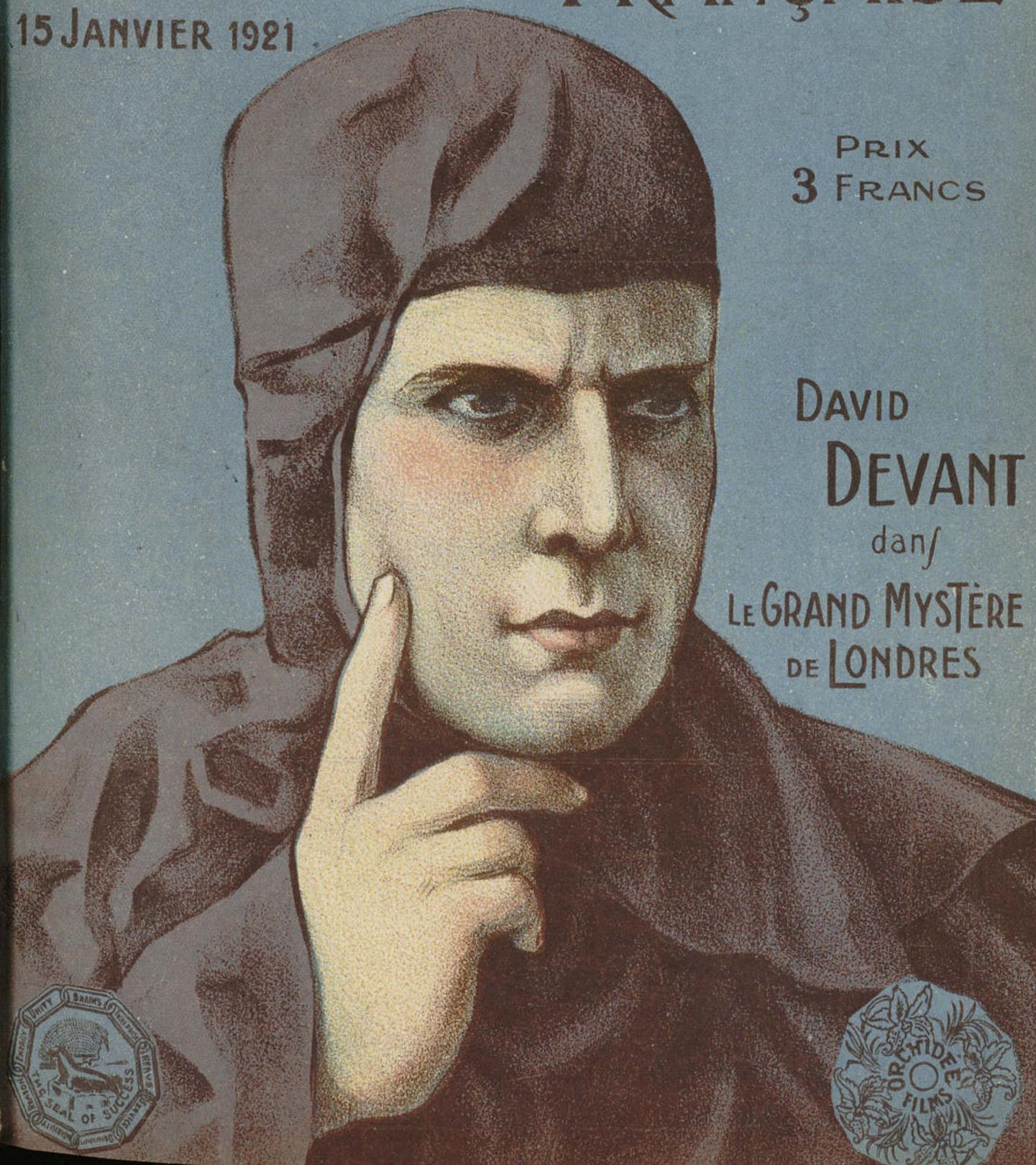
LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

N° 115

15 JANVIER 1921

PRIX
3 FRANCS

DAVID
DEVANT
danf
LE GRAND MYSTÈRE
DE LONDRES



ÉDITEURS, METTEURS EN SCÈNE

Pour la Prise des Clichés
destinés à votre Publicité

Employez le

PORTRAIT FILM EASTMAN

*Il donne des négatifs
de qualité supérieure, sans halo
Il se joue des difficultés d'éclairage
Il est léger, flexible, incassable
Il est moins cher que la plaque*

PRIX

La douzaine 13×18 9 fr. net
— 18×24 18 75 net

KODAK

Société Anonyme Française

(SERVICE CINÉ)

39, Avenue Montaigne
17, Rue François I^{er}
PARIS (8^e Arrond.)

La Cinématographie Française

REVUE HEBDOMADAIRE

Rédacteur en Chef :
PIERRE SIMONOT

Directeur :
EDOUARD LOUCHET

Administrateur :
JEAN WEIDNER

ABONNEMENTS

FRANCE : Un An 50 fr.
ÉTRANGER : Un An 60 fr.
Le Numéro 3 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
BOULEVARD SAINT-MARTIN
(48, rue de Bondy)
Téléphone : NORD 40-39
Adresse Télégraphique : NALCIFRAN-PARIS

Pour la publicité
s'adresser aux bureaux du journal

SOMMAIRE

La Maison du Cinéma	***	
Le Cinéma proteste	P. SIMONOT.	
Les Enquêtes de la "Cinématographie Française" (suite)	Paul DE LA BORIE.	
Une Interview de Mary Pickford.	Adèle HOWELLS	
En Italie	J. PIÉTRINI.	
Un Progrès français	L'OUVREUSE DE LUTÉZIA.	
Chronique du Film Français	Paul DE LA BORIE.	
En lisant les journaux	LE LECTEUR.	
Au Film du Charme	A. MARTEL.	
Les Beaux Films :		
1. Le Barbare	FOX FILM.	
2. Le Trésor	GAUMONT.	
3. Loulou	GAUMONT.	
4. Un Million dans une Main d'Enfant	PATHE.	
5. Esclave du Passé	SELECT PICTURES.	
6. La 13 ^e Chaise	PATHE.	
7. Carmen	HARRY.	
8. Le Drame de Minuit	UNION-ECLAIR.	
9. La Bille rouge	SOLEIL.	
10. Mago-Maga au Cirque		
11. Diablinette	LOCATION NATIONALE.	
La Production Hebdomadaire	POPANNE.	
Poésie	A. MARTEL.	
Propos Cinématographiques	PATATI ET PATATA.	
Cette Semaine nous verrons : Présentations des 17, 18, 19, et 22 janvier 1921.		

LA MAISON DU CINÉMA

L'installation de nos services dans l'immeuble que vient d'édifier *La Cinématographie Française* est en bonne voie. A mesure que les entrepreneurs nous livrent une partie des locaux, nous en prenons possession et tout fait prévoir qu'avant la fin de janvier les divers services de notre administration seront définitivement installés 50, rue de Bondy, dans le confortable immeuble auquel notre directeur a dispensé généreusement les plus modernes commodités.

Déjà les techniciens procèdent à l'agencement des cabines de projection sous la direction de notre ami Michel Coissac qui apporte à l'organisation du service du matériel le concours de sa précieuse expérience.

Bientôt nos amis seront invités à visiter « La Maison du Cinéma » édiflée par *La Cinématographie Française*.



LE CINÉMA PROTESTE

La Chambre Syndicale de la Cinématographie Française (toutes sections réunies), les Syndicats des Directeurs de Paris, Lyon, Marseille, Lille, Bordeaux, Strasbourg, Metz, etc., etc., les auteurs, éditeurs, loueurs, exploitants de films, se réuniront dans une grande manifestation qui aura lieu samedi prochain, 15 janvier, à 2 heures 1/2 au Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin, à Paris;

1° Pour protester contre les taxes et impôts qui ruinent l'industrie cinématographique;

2° Pour protester également contre les brimades et abus incessants qui nuisent à son développement.

Tous les parlementaires y sont invités ainsi que les notabilités des lettres et des arts qui s'intéressent à la cinématographie.

Le cinéma ne veut plus être considéré comme un spectacle de forain et de montreur d'ours, il veut être assimilé au théâtre et jouir à son tour de tous les avantages, de la liberté et de la considération qui est réservée au théâtre.

Le cinéma doit être débarrassé de toute tutelle, il a 25 ans d'âge, il est majeur et il veut le prouver.

Le Président : Léon BRÉZILLON

Le titre de cet article et les lignes ci-dessus, ne sont autre chose que la reproduction d'une convocation reçue ces jours derniers.

A l'heure où beaucoup de nos abonnés recevront ce numéro de notre revue, la réunion dont il s'agit sera en pleine animation. Espérons que tous ceux auxquels fait appel si vigoureusement M. Brézillon auront à cœur d'oublier pour un instant leurs mesquines rancunes et leurs petits intérêts privés pour apporter à la manifestation qui se prépare un ensemble imposant de forces et de légitimes protestations.

La dernière phrase de cette convocation résume en un raccourci éloquent et énergique toute la situation. « Le cinéma doit être débarrassé de toute tutelle, il a 25 ans d'âge, il est majeur et veut le prouver ».

Voilà enfin une formule nette et franche. Ces

quelques mots sont non seulement une déclaration de principes, mais ils constituent tout un programme.

Certes! le cinéma est majeur; il ne l'est pas uniquement par l'âge, il l'est surtout par l'importance formidable de son développement, par la dignité de sa tenue dans le succès, par les services qu'il rend et ceux plus nombreux encore qu'il est appelé à rendre.

Les autorités les moins discutables ont consacré la gloire de l'écran et reconnu les bienfaits de son action sur les masses. Du haut en bas de l'échelle sociale, d'un pôle à l'autre de la société, tout ceux qui ont mission de parler aux foules ont vanté les beautés du cinéma et évalué les heureuses conséquences de sa diffusion. Les apôtres du collectivisme tombent d'accord avec les ministres de la religion pour saluer dans l'invention des frères Lumière le meilleur remède contre l'alcoolisme.

N'aurait-il d'autre mérite que d'avoir apporté au peuple une distraction saine, instructive et peu coûteuse, que cela seul suffirait à valoir au cinéma la sollicitude attentive de ceux qui ont la lourde responsabilité du pouvoir.

Par quel concours désastreux de circonstances, par quelle inconcevable aberration, une industrie aussi intéressante pour le bien être que pour le moral de la population est-elle l'objet des plus abominables persécutions dans un pays qui prétend, non sans apparence de raison, avoir enseigné au monde cette vertu cardinale : l'Égalité? Dans cinquante ans, ceux de nos petits neveux qu'intéressera l'histoire du cinéma, penseront à bon droit qu'un vent de folie avait détraqué les cervelles des potentats français en l'an de grâce 1920.

Comment peut-on admettre que la distraction favorite de la classe laborieuse soit arbitrairement soumise à des prélèvements aussi scandaleux que ceux qui grèvent les recettes des cinémas, alors qu'un traitement de faveur est réservé au théâtre de luxe dont les portes ne s'ouvrent qu'aux élus de la fortune? Pourquoi les exhibitions de pro-

tituées en costume d'Eve, pourquoi les spectacles pornographiques jouissent-ils, eux aussi, de la sollicitude attentive du gouvernement qui semble encourager ces lupanars au détriment du spectacle honnête qu'offre l'écran?

Pourquoi enfin cette honte sociale, ce mauvais lieu où vont se fondre les économies de tant de ménages, où le peuple désapprend le goût du travail, cette école déprimante de paresse et de vice, pourquoi le Pari-Mutuel, pour l'appeler par son nom, n'est-il soumis qu'à une taxe de 11 %, c'est-à-dire, le quart du prélèvement opéré sur les recettes de certains cinémas?

Les parlementaires sont invités à assister à la réunion de samedi. Ceux d'entre eux qui daigneront s'y rendre ne pourront manquer d'être stupéfaits de la scandaleuse injustice qui fut commise en leur nom le jour où les taxes spoliatrices furent sournoisement soumises à leurs suffrages et enlevées comme par un tour d'es-camotage.

M. Léon Brézillon est homme de bon sens; il sait à l'occasion faire preuve d'énergie et de volonté. Son initiative, pour avoir un peu tardé n'en est que plus réfléchie. C'est autour de lui que doivent se grouper, sans aucune distinction de groupement, d'opinion ou de sympathie, toutes les forces de l'industrie cinématographique française, dans la lutte qui commence. La victoire est assurée si chacun obéit à un mot d'ordre unique qui peut se traduire ainsi : le cinéma demande et, s'il le faut, exige d'être traité ni mieux ni plus mal que les autres spectacles tant au point de vue des impôts qu'à celui de la liberté. La censure étant supprimée pour la littérature et l'art sous toutes ses formes, les industriels du film revendiquent le droit de n'avoir d'autre juge que leur conscience en ce qui concerne la haute mission morale de l'art cinématographique. Enfin, la scandaleuse exception qui met le cinéma au rang des bateleurs et des jongleurs de place publique, doit disparaître pour faire place au droit commun.

La suppression de cette insupportable tutelle qu'est la censure des films s'impose avec non moins de force, non moins de raisons, que la révision des taxes. Ainsi que l'écrit M. Brézillon, le cinéma est majeur et peut se passer de Mentor. Les retentissantes gaffes dont le Ministère de l'Intérieur a donné le récent spectacle démontrent l'inutilité d'une institution qui, en 1921 est un anachro-

nisme ridicule. Par contre, un règlement sévère, doit imposer à tout éditeur l'obligation d'énoncer en tête de chaque film sa provenance exacte. De cette façon chacun prendra ses responsabilités et le public qui paye sera fixé sur l'origine des ouvrages qui lui seront présentés. Cette mesure s'impose rigoureusement à l'heure où le film allemand tente de tourner les positions qu'il ne peut aborder de front. Il ne faut pas que sous le pavillon américain, italien ou scandinave, de trop intelligents businessmen introduisent subrepticement la production d'Outre-Rhin. Si le film allemand pénètre en France il faut que ce soit à découvert sans aucun subterfuge. Lorsque les mélomanes applaudissent du Wagner, ils savent par le programme la nature du plat qui leur est servi. Il doit en être de même au cinéma. Je sais bien que 80 % des plus enrégés wagnerophiles applaudiraient avec la même frénésie *La Mascotte* ou *Si j'étais Roi* pourvu qu'on leur dise que c'est un produit de leur Dieu. Nous verrons les mêmes enthousiasmes délirants se donner libre cours devant l'écran lorsqu'on annoncera la présentation d'un film allemand. C'est pourquoi il est de la plus élémentaire prudence de renseigner exactement le public sur la nature du spectacle auquel on l'invite à apporter son argent.

Et pour éviter la déconsidération que vaut au cinéma l'intrusion de mercantis internationaux toujours en quête d'un coup à faire, l'assemblée de samedi ferait œuvre utile en flétrissant ceux de nos compatriotes, politiciens véreux et journalistes faméliques, que l'appât d'un gros pourboire incite à se faire les cornacs de ces métèques sans scrupules.

Pour obtenir justice du gouvernement, l'industrie française du film doit être soutenue par l'Opinion publique.

C'est une maîtresse qui n'accorde généralement ses faveurs qu'aux honnêtes gens.

P. SIMONOT.

EXPOSITION PERMANENTE
DE TOUS LES APPAREILS FRANÇAIS
A LA MAISON DU CINÉMA

LES ENQUÊTES DE "LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE"

Le Moment est-il venu de reprendre les Relations commerciales
AVEC L'ALLEMAGNE ?

L'Opinion de M. Bratz

Directeur Général de l'U. F. A., de Berlin.

Je n'ai pas vu M. Bratz et n'hésite pas à déclarer que je le regrette car un entretien avec ce puissant seigneur du film allemand et même international, ne saurait être qu'intéressant à bien des égards. Mais en ouvrant cette enquête je n'avais songé à donner à nos lecteurs que l'opinion du plus grand nombre possible de personnalités appartenant à la cinématographie française et j'avoue ne pas m'être préoccupé de commenter, sur la question qui fait l'objet de cette enquête, l'opinion de nos ennemis d'hier. Ainsi s'explique que je me sois avisé trop tard de mettre à profit un bref séjour récent de M. Bratz à Paris, pour lui prendre une interview. Or, il se trouve que, par bonne fortune, quelqu'un qui s'intéresse à la controverse dont je publie les résultats, a eu l'occasion — et l'excellente idée — de s'en entretenir avec M. Bratz et veut bien me remettre un résumé très clair des opinions émises par le président du Conseil d'administration de l'U. F. A. de Berlin. Je reproduis cette note avec empressement dans son intégralité :

M. Bratz est un chaud partisan de la reprise des affaires entre les deux pays; c'est une nécessité cinématographique, dit-il, et l'essence même de notre industrie. Vouloir boudier une ou plusieurs nations dans lesquelles on peut trouver ou un surcroît de bénéfices ou un complément d'amortissement pour l'édition de son propre pays, c'est non-seulement faire de la besogne anti-commerciale, mais c'est encore, quoi qu'on en dise, de la besogne anti-patriotique. Une industrie doit s'ouvrir les débouchés les plus grands possibles quand il s'agit d'un article comme le film, dont le prix de fabrication est subordonné, au nombre de pays où doit se faire l'exportation. C'est une erreur fondamentale, finan-

cière et commerciale que de vouloir de son propre gré limiter l'expansion d'une marchandise d'un rapport pouvant atteindre une aussi grande proportion.

Incontestablement jusqu'à ce jour, les cinématographistes Français qui s'opposaient à la reprise des relations Franco-Allemandes, disposaient d'un argument qui était en fait le seul logique et présentant une surface solide; c'est celui de la prohibition d'importation en Allemagne des films étrangers; les films cinématographiques ayant été classés dans la catégorie des articles de luxe. M. Bratz lui-même a lutté contre cet état de choses, et très souvent, les chauvins d'Allemagne se sont élevés contre lui, avec force même, dans les milieux cinématographiques Allemands, parce qu'il s'est toujours déclaré partisan de l'internationalisation du commerce du film, et contre les interdictions d'importation qui amènent fatalement les interdictions d'exportation.

M. Bratz considère qu'à très brève échéance, les seuls films cinématographiques qui pourront s'amortir et qui pourront produire de grands bénéfices sont les grands films dotés d'une riche et somptueuse mise en scène, interprétés par des artistes de grande valeur, où rien n'aura été ménagé pour assurer le succès. Or, quels que soient les pays — les Etats-Unis mis à part — qui éditeront de pareils films, il sera nécessaire d'aller rechercher à l'extérieur le complément de recettes qui devra permettre de créer avec bénéfices des œuvres aussi fortes. Il est donc puéril de vouloir se condamner à la médiocrité et à des mauvaises opérations commerciales ou industrielles par des incompréhensions aussi futiles.

M. Bratz est heureux que le gouvernement allemand se soit décidé à apporter des améliorations à la prohibition formelle qui existait l'année dernière; il estime que la décision du Reich, de tolérer pour l'année 1921 l'entrée de 180.000 mètres de négatif étranger est un premier pas dans la voie de la complète liberté. Il consi-

dère ce premier pas comme un succès personnel et il compte fermement qu'à très brève échéance l'entrée du film étranger en Allemagne sera complètement libre comme elle l'était avant 1914.

A une question qui lui était posée au sujet des conditions commerciales sur lesquelles sont basés certains contrats allemands qui sont venus à notre connaissance M. Bratz répond qu'il ne peut discuter sur les conditions spéciales de tel ou tel contrat qui ont pu être offerts en France ou même de certains contrats français qui ont pu être offerts en Allemagne. Il ne conçoit l'organisation cinématographique que sur les bases mêmes qui sont celles de l'U. F. A., c'est-à-dire l'exploitation directe dans chacun des pays qui sont contrôlés par une organisation centrale; ce qui permet aux producteurs de récupérer le maximum de bénéfices suivant le degré de prévision qu'ils ont donné à leurs œuvres.

M. Bratz considère que l'achat et la vente des films dans certains pays continueront comme par le passé, mais il souhaite que de plus en plus l'exploitation internationale se complète et s'amplifie sur la plus grande échelle dans le monde entier; de façon à permettre aux véritables producteurs de films grandioses le placement de leurs films, et le maximum de bénéfices que l'on est en droit d'en espérer.

M. Bratz s'explique difficilement les opinions qui se sont déjà manifestées dans l'enquête de *La Cinématographie Française* contre l'entrée du film allemand en France.

Il a vu une affiche du théâtre national de l'Opéra portant *la Walkyrie*, à son programme, il sait que l'œuvre a été applaudie sur notre première scène nationale et il n'arrive pas à distinguer la raison qui fait applaudir *la Walkyrie*, œuvre essentiellement allemande, qui synthétise la pensée allemande même, sur notre première scène, alors qu'on refuserait l'entrée du film de même nationalité sur les écrans de nos cinémas.

M. Bratz ajoute que toutes les forces de l'U. F. A. ne tendront qu'à organiser de plus en plus l'industrie du film; il dit que tous les progrès possibles seront apportés en Allemagne pour faire de la cinématographie une

des premières industries nationales, que les progrès qui ont déjà été faits permettent de classer certains films allemands au même rang que les premières productions américaines, sous le rapport de la photographie, de la technique, de la mise en scène et du scénario. De plus en plus, l'Allemagne produira de grands et beaux films. L'organisation de l'U. F. A. qui s'étend déjà sur la Hollande, les pays Scandinaves, l'Allemagne, l'Autriche, la Pologne, la Yougo-Slavie, la Tchéco-Slovaquie, les Balkans, et espère-t-il, prochainement la Russie; donnera tout son appui aux œuvres qui le méritent, non seulement allemandes, mais étrangères, dans les conditions de réciprocité:

Mais ce qu'il tient surtout à dissiper, c'est le bruit qui a couru que l'U. F. A. sortirait dans les pays qui lui seraient hostiles, ses films sous une marque déguisée. Jamais l'U. F. A. ne consentira à démarquer ses produits et la marchandise qui est sous son contrôle. Elle préférera ne jamais sortir ses films que de les sortir sous une marque qui ne soit pas la sienne ou celle de l'un de ses concessionnaires.

Et à ce sujet, M. Bratz nous fait remarquer un exemple assez typique: Un film de son organisation passant en Suisse Française, avait été démarqué par le directeur du cinéma qui craignait de voir son public indisposé par la projection d'un film allemand. L'U. F. A. ayant appris la chose n'a pas hésité à engager des poursuites contre le directeur de cinéma coupable d'avoir changé la marque sans aucun droit.

M. Bratz serait très heureux que l'on se rende compte en France du grand pas qu'a fait la cinématographie en Allemagne; il serait très heureux également que nos industriels Français du film et le public, soient mis au courant des importantes améliorations qui ont été créées en Allemagne durant ces dernières années.

Je ne commenterai pas aujourd'hui les idées émises par M. Bratz. Le moment viendra, en les confrontant avec celles des cinématographistes français, d'en tirer les conclusions nécessaires.

Paul DE LA BORIE.

EXPOSITION PERMANENTE
DE TOUS LES APPAREILS FRANÇAIS
A LA MAISON DU CINÉMA

POUR L'EXPORTATION DU FILM FRANÇAIS

LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

Ouvre Deux Maisons à l'Étranger

Pour l'ANGLETERRE

Trafalgar Buildings, 1, Charing Cross

LONDRES S. W. 1

DIRECTEUR : S. G. NICOLL

Pour tous renseignements, s'adresser à la **MAISON DU CINÉMA**

48 et 50, Rue de Bondy et 2

Pour l'ITALIE

≡ 3, Via Bergamo ≡

ROME

DIRECTEUR : JACQUES PIÉTRINI

Rue de Lancry — PARIS - X^e

Une Interview de Mary Pickford

par M^{me} Adèle HOWELLS

Mary Pickford, la gracieuse favorite du public mondial, m'a récemment accordé une interview dans le train qui nous emmenait de New-York à Los Angeles. Sa présence m'avait d'abord été signalée sur le quai, par une foule d'amis entourant une mince silhouette enveloppée de riches fourrures et chargée de superbes roses et chrysanthèmes. Près d'elle se tenait une dame dont les yeux bleus sont extrêmement vifs. C'est sa mère, qui ne la quitte jamais.

Le porteur nègre, chargé de l'élégant sac de voyage chiffé M. P. était tout souriant à l'idée d'avoir dans son « Pullmann » une voyageuse de cette qualité.

Bientôt le train s'ébranlait et Miss Pickford et sa mère prenaient place dans leur compartiment, et faisaient des signes d'adieu aux amis et admirateurs restés sur le quai.

Le premier jour du voyage fut consacré au repos, ces dames ayant été, à New-York, très fêtées et fatiguées par de nombreuses courses...

Le lendemain elles arrivaient à Chicago où elles devaient changer de train pour Los Angeles. Une grande limousine fleurie les attendait à la gare. Les exquis roses « American Beauty » dont les longues tiges sont aussi hautes que la mignonne actrice elle-même en étaient, cette fois, la parure. A Chicago, elles passèrent plusieurs heures à faire des achats, puis remonterent dans le train qui devait mettre quatre jours à les emporter au Golden West.

Ce fut le lendemain que Miss Pickford me reçut dans son salon et me donna son message pour *La Cinématographie Française* et pour ses amis de France.

— J'espère me rendre bientôt en France et y séjourner quelque temps. La mère de mon arrière-grand-mère était Française, aussi est-il tout naturel que j'aime les Français et les choses françaises. »

Tandis qu'elle parlait je remarquais son charmant costume en serge bleu, de forme bolero, avec une chemisette de vraie valencienne. De mignons souliers français chaussaient ses petits pieds et une petite montre en platine et diamants ornait son poignet. Je respirai la délicate odeur de ce fameux parfum français « *Un jour vierdra* » tandis que j'admirais le fascinant collier de

93 perles, qui provient d'une maison bien connue de la rue de la Paix.

Miss Pickford sourit avec indulgence à mon regard inquisiteur.

— Oui, expliqua-t-elle, la plupart de mes vêtements sont des modèles français, spécialement dessinés pour moi, car je tiens à la plus grande simplicité en même temps qu'au confort et à l'élégance.

Ce disant, elle exhibait un délicieux pyjama brodé de corail et de perles.

— Pouvez-vous me dire comment vous préparez une telle variété de rôles? lui demandai-je. Par exemple, y a un absolu contraste entre les deux personnages que vous interprétez dans *Le Roman de Mary*, un des enfants étant d'une grande beauté et l'autre non moins laid, et il y a une totale différence entre les caractères de *Madame Butterfly* et *the Hoodlum*.

— Avant tout, j'essaie de bien me pénétrer du rôle que je dois jouer, répondit Miss Pickford. Je lis et relis le scénario et je m'efforce de vivre le personnage. Puis, afin de préciser les détails, je tâche de trouver quelqu'un qui ressemble un peu à la personne que je dois représenter. Ainsi, quand j'ai joué *Madame Butterfly*, j'ai eu pendant de longues semaines une domestique japonaise qui me parlait constamment de la vie au Japon et combinait avec moi mes costumes et mes maquillages.

Quand j'ai joué *the Hoodlum*, j'ai passé des jours et des jours dans les quartiers excentriques, regardant et étudiant les petits faubouriens misérables.

Pour *Little Peppina* j'avais une bonne italienne que j'étudiais et qui me mettait au courant des caractéristiques de la vie italienne. Il y avait aussi les enfants du charpentier italien qui travaillait au studio où je jouais, et avec lesquels je m'amusais. Ils ne savaient pas qui j'étais, et l'une des petites filles pleura quand elle le sut, parce qu'elle perdait en moi sa meilleure compagne de jeu! Tout ce que j'ai appris avec ces enfants je l'ai mis dans mon rôle de *Little Peppina* et c'est une de mes meilleures créations.

— Avez-vous beaucoup de mal à trouver vos scénarios? demandai-je à la gentille étoile.

— C'est une de mes plus grandes difficultés, car je veux des histoires qui touchent le cœur et qui, en même temps, aient une grande diversité d'action et de l'entrain. *Daddy Long Legs* est peut-être la meilleur scénario dans lequel j'aie paru, mais son succès était déjà consacré comme livre avant d'avoir été mis à

l'écran. Nous sommes en quête d'histoires ayant les mêmes qualités, et sommes décidés à en donner un gros prix si nous pouvons les trouver.

— Et maintenant voulez-vous me parler de votre maquillage?

— Ah! nous voici au chapitre des secrets et mystères! — et Miss Pickford agite en riant ses jolies boucles, — mais néanmoins tire d'un sac de voyage plusieurs voiles de mousseline blanche.

— Voici les linges dont je me sers pour enlever mon maquillage ce que je fais en appliquant un bon « cold cream » et en frottant doucement. Mon maquillage varie avec mes rôles et même avec les différentes scènes que je dois jouer, car les éclairages ont un effet important sur le visage.

J'emploie ordinairement les pâtes réglementaires pour les lumières violettes, qui sont tout à fait différentes des fards requis pour les scènes de théâtres. Je ne trouve pas le maquillage trop ennuyeux, bien que, parfois, comme d'autres artistes de cinéma, je passe tout un jour à me faire le visage. »

Je regardai Miss Pickford, me demandant comment il se fait que sa peau blanche et délicate, comme un épiderme d'enfant, ne porte aucune trace de l'altération que provoquent les fards et la poudre; les longs cils sont toujours aussi soyeux. Et ses beaux cheveux aussi brillants et bouclés que si jamais on ne leur avait fait subir les traitements nécessités par *Le Roman de Mary*, *the Hoodlum* ou *Suds*.

Miss Pickford bavarda avec moi sur toutes sortes de sujets, art, littérature, politique, religion, car elle est d'une intelligence brillante, et malgré les longues heures passées devant le « camera » elle est très au courant de tout ce qui se passe dans le monde. Elle étudie le Fran-

çais dans sa limousine en allant et venant à son studio, en attendant de paraître en scène, et chaque fois qu'elle en a l'occasion.

Comme nous causions, on frappa à la porte et le domestique nègre, vêtu de blanc immaculé, entra pour servir le dîner de Miss Pickford. Un morceau appétissant de poulet frit à l'américaine — une salade tendre et un fruit, comme il n'en mûrit qu'en Californie.

— Ne voulez-vous pas dîner avec moi? demanda Miss Pickford comme je me levais.

— Non, je vous remercie!

— Alors transmettez mes meilleurs vœux à mes amis de France et dites-leur que j'espère les voir bientôt.

Deux jours plus tard, comme nous arrivions à San Bernadino, ville située à cinquante milles de Los Angeles, je me trouvais par hasard debout auprès de la sortie de notre compartiment au moment où le train entrait en gare. A peine s'arrêtait-il que quelqu'un, tout essoufflé, passant devant moi bondit au dehors dans les bras du conducteur. C'était encore la délicate silhouette enveloppée de zibeline strictement voilée, de Mary Pickford.

Ayant légèrement touché terre, elle courut, vers une puissante auto qui trépidait en l'attendant sur la route. J'aperçus le vigoureux bras droit d'un homme jeune sortant de la voiture pour l'y attirer, dans un sourire. Qui était-il? Peut-être ferai-je mieux de ne pas vous le dire et pour piquer votre curiosité, de vous laisser en suspens sur ce mystère. En tous cas l'auto dévorant la route s'élança, en avant, escaladant les collines et s'enfonçant dans le paradis californien.

Et cette histoire prouve que tous les romans ne sont pas sur l'écran.....

Adèle HOWELLS.

POUR TOUT CE QUI CONCERNE L'INSTALLATION D'UN POSTE CINÉMATOGRAPHIQUE

ADRESSEZ-VOUS A

LA MAISON DU CINÉMA

SERVICE DU MATÉRIEL

PARIS. — 50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry. — PARIS

Vous trouverez à l'Ecole Professionnelle des Opérateurs Cinématographistes

— TÉLÉPHONE : —

NORD 67-52 & 89-22

66, Rue de Bondy

Direction : VIGNAL

TOUT CE QUI CONCERNE L'EXPLOITATION

Groupes Électrogènes

Radius pour alternatif — Objectifs **Siamor**

Fauteuils, Tickets, etc.

Cinélux les meilleurs charbons et les moins chers

Service de Recharge et d'Échange de Tubes

d'**Oxygène**

Carburox le plus puissant des chalumeaux

Poste demi-professionnel **Studios**

VOIR EN MAGASIN LE NOUVEAU POSTE DOUBLE DE GRANDE EXPLOITATION

Enseignement de la Projection et de la Prise de Vues



PREMIÈRES VISIONS ROMAINES

Jeanne d'Anjou, Reine de Naples, de M^{me} Gemma Bellincioni. — *Marion*, de M^{me} Francesca Bertini. — *Tziganes*, de M^{lle} Italia Almirante Mazzini.

Le « Corso-Cinéma » a inauguré l'année en nous offrant le grand spectacle de l'un de ces films grandioses, dont l'Italie a le secret, et qui depuis *Cabiria* jusqu'à cette *Jeanne d'Anjou, Reine de Naples*, marquent à chacune de leurs apparitions, les dates mémorables de l'histoire de la cinématographie et de l'évolution du film.

Pour avoir eu les honneurs d'une vision privée de cette œuvre puissante, j'ai dit, il y a quelques semaines, la forte impression qu'elle m'avait produite et sans oser préjuger du sentiment public, je me suis laissé aller jusqu'à prévoir le succès certain. L'épreuve est désormais subie et j'avoue n'être pas demeuré insensible à la pleine et légitime ratification que la grande masse de spectateurs a spontanément donnée au jugement personnel que j'avais modestement risqué.

Comment pouvait-il en être autrement? Était-il possible que l'altière figure de cette Jeanne d'Anjou, fille de Provence, reine de Naples et suzeraine d'Avignon, ne retint pas toute l'attention de ceux qui, par l'écran, aiment à s'instruire et à revivre en se replongeant pour quelques heures dans le vaste mirage du Passé?

Ne savait-on pas aussi que celle qui, des années durant, sut emplir le monde par sa voix inoubliable et son jeu impérieux, avait tenu à interpréter le rôle complexe de la Jeanne d'Anjou, reine malheureuse, mais femme troublante?

Gemma Bellincioni, reine du théâtre et femme émouvante, s'il en fut, reprenant pour son compte et personnifiant Jeanne la provençale, au généreux tempérament, quel spectacle plus complet d'art, de passion et de noblesse pouvait-on espérer de longtemps?

Aussi bien quelle foule superbe se pressait dans la salle du « Corso-Cinéma », le soir de cette première vision! On peut dire que ce soir là, le théâtre et le cinéma communièrent dans une même émotion. On vit à tous les fauteuils, cantatrices et acteurs en renom, ténors et actrices célèbres, toute la pléiade des directeurs de scènes muettes, tous les fervents du geste, et le firmament cinématographique entier dans lequel brillait l'étoile Lina Cavalieri, que les meilleurs astronomes n'avaient de longue date observée à Rome.

Faut-il faire des noms et donner un extrait du bottin aristocratique formé par cette chambrée sans précédent? Faut-il dire que les blasons les plus sûrs cotoyaient les renommées les meilleures et qu'on voyait disséminées dans la salle, Bianca Stagno Bellincioni, la triomphatrice d'hier dans *Marouf*; Hesperia, digne interprète de demain dans *Madame Sans-Gêne*; Diana Karenne, aux yeux d'acier; Clarette Rosaj, au minois rieur; Maria Jacobini, aux attitudes effacées; Liliane Meyran, à la frimousse vaporeuse; Mara Tchoukleva, au regard sombre.

Mais il y avait aussi, et par-dessus tout, le peuple, ce grand peuple de Rome, amoureux des visions majestueuses et se pressant aux portes des cinémas comme il se bousculait jadis aux entrées des grands cirques. Et ce grand peuple là, à l'heure où j'écris ces lignes, continue à s'empresse au « Corso-Cinéma » où la carrière du film de M^{me} Gemma Bellincioni se poursuit heureuse. C'est l'hommage qui doit lui être le plus cher. C'est celui qui compte à mon sens, comme le signe victorieux, le vrai garant du succès.

J'ai trop abondamment rendu compte de l'œuvre lors de la vision privée qui en fut donnée à la presse pour y revenir aujourd'hui. Qu'il me suffise de dire qu'à la vision publique, étoffée par une orchestration où le choix de la grande cantatrice Gemma Bellincioni n'avait pas du être étranger, la *Jeanne d'Anjou*, prit une ampleur insoupçonnée et un caractère d'émotivité artistique que nous ne pouvions prévoir.

Venant après les *Borgia*, l'œuvre de M^{me} Gemma Bellincioni donne la mesure totale de ce que peut faire

l'Italie cinématographique quand elle le veut. La grande expérience théâtrale de M^{me} Gemma Bellincioni a même su ajouter à sa *Jeanne d'Anjou*, la robuste texture d'une trame nourrie et angoissante qui souvent fait défaut dans les meilleurs des films historiques.

Je ne serais pas éloigné de penser que cet élément ait été capital dans la vogue populaire que pour la première fois connaît vraiment un film historique et, en ceci, M^{me} Bellincioni aura fait œuvre de créatrice. La voie a été tracée par elle et c'est celle que devront suivre désormais les artisans des grandes reconstructions de l'antique.

La *Jeanne d'Anjou*, vendue pour les Deux-Amériques et l'Angleterre, à la « Fangius-Film » et à l'« Orchidée-Films », pour France et Belgique, affrontera bientôt les grands écrans de New-York, Londres et Paris. Il n'y a aucun doute qu'elle n'y rencontre le même chaleureux accueil et il convient d'être reconnaissant à M^{me} Gemma Bellincioni de contribuer si puissamment au relèvement du film italien.

* *

L'an neuf nous apporte aussi — événement plus rare — un bon film de M^{me} Francesca Bertini. Je me suis si souvent montré sévère pour la grande vedette italienne que c'est pour moi une joie sans mélange que de trouver enfin l'occasion d'en faire l'éloge sans trop grandes réserves. Il me serait même agréable que M^{me} Francesca Bertini et quelques uns de ses admirateurs *a priori* consentent — à la faveur de cette circonstance — à bien vouloir se persuader qu'il n'y eût jamais de ma part, contre Francesca Bertini ou tout autre artiste de la scène muette, le moindre parti pris. J'ai combattu, chez la créatrice des *Sept Péchés Capitaux*, un esprit de routine que je combattrai, sans trêve, chez tous et chez toutes, et s'il m'est arrivé d'être plus particulièrement dur contre M^{me} Bertini c'est que j'estimais qu'elle avait des devoirs plus grands; envers un art qui l'avait portée au rang des grandes vedettes mondiales et auquel elle devait plus d'efforts et de conscience. Noblesse oblige!

Aujourd'hui d'ailleurs, en nous donnant cette *Marion* qui est son seul bon film, depuis l'armistice, elle s'est elle-même chargée de justifier mes critiques. Voici, en effet, une interprétation non seulement correcte, mais parfaite. Voici toute une bande dans laquelle elle a renoncé à tous ses anciens défauts de plastique fausse-

ment dramatique et de poses odieuses et crispantes! A aucun moment dans cette *Marion*, M^{me} Francesca Bertini ne passe les mains dans ses cheveux pour les traditionnelles frictions; à aucun moment elle ne tord la bouche pour indiquer qu'elle est très en colère; à aucun moment elle ne s'impose à nous par ces accablants premiers plans qui ressemblaient si fort aux présentations sur les marchés d'esclaves ou aux offres plus discrètes des maisons dites de plaisir.

M^{me} Francesca Bertini, pour la première fois, s'est contentée d'être simple et, parce que telle, elle est apparue immédiatement vraie et superbement émouvante. Cette transformation que nous attendions, à vrai dire, a quelque peu tardé à se manifester. Il est si difficile lorsque l'on se sait une des plus belles filles d'Europe de ne pas exploiter avant tout et seulement un don aussi rare et si facilement acclamé!

Mais s'il est vrai que la beauté puisse suffire à qui ne fait que profession d'elle, il n'en est pas moins manifeste qu'elle est insuffisante à donner la plénitude des sensations que nous attendons de qui fait profession d'art. Or, M^{me} Bertini, qui est et entend demeurer une artiste paraissait n'avoir pas soupçonné cette grande vérité et, confiante en des succès antérieurs, s'était maintenue dans la formule commode du *divisme*, par lequel elle les avait obtenus.

La brusque apparition à l'écran de cette grande révélatrice que fut *Nazimova*, dut éclairer M^{me} Bertini. Elle comprit que la puissance du geste et la mobilité mesurée des expressions l'emportent de beaucoup sur la simple et souvent fade beauté plastique, et je ne suis pas éloigné de croire que c'est à l'Occident de Nazimova que nous devons la *Marion* de Francesca Bertini.

La trame du scénario est due à M^{me} Annie Vivante qui est à la littérature italienne ce que M^{me} Marie Delarue Mardrus est à notre sous-feuilletonisme.

Les invraisemblances pullulent et le souci des scènes à effet a poussé M^{me} Annie Vivante, jusqu'aux extrêmes limites du gros mélodrame. Elle a plus d'audace que M. Jules Mary et je ne sais si elle n'eût effrayé Ponson du Terrail lui-même. Les faubourgs et les abonnés du poulailler de l'Ambigu seront servis par ce film.

L'intrigue pourrait se résumer ainsi. Une chanteuse de café-concert, pauvre et poitrinaire, continue à pousser la romance pour élever une jolie fillette que lui laissa en souvenir d'une nuit d'amour un homme riche et beau, mais inconnu.

Postes doubles PATHÉ pour Spectacles sans arrêt

Grand choix de postes neufs et d'occasion
Réparations rapides et soignées de Projecteurs et Arcs
Fauteuils, Cabines, Groupes électrogènes, Chalumeaux renforcés

CINÉMATOGRAPHES-MÉCANIQUE DE PRÉCISION

E. STENGEL

PARIS (X^e) 11, Rue du Faub. Saint-Martin
(près de la Porte Saint-Martin)

Cependant la chanteuse est à bout de forces et la fillette demande à remplacer sa mère sur les tréteaux. Elle est agréée et rentre au logis joyeuse de ce premier succès. Le vieux professeur de la mère vient donner à la fille les premières leçons en vue du début prochain. C'est le soir. La poitrinaire se sent mourir et dit à sa fille : « Chante l'*Ave-Maria*, de Gounod, jusqu'à ce que je te dise de l'arrêter. »

Et nous assistons ici à une scène que par son seul art M^{me} Francesca Bertini a su rendre émouvante jusqu'à l'angoisse. La phthisique s'éteint peu à peu sous le charme de la musique divine et ne retrouve quelque force que pour murmurer à sa fille « Chante! Chante encore! ». Celle-ci, alarmée par l'état de prostration de sa mère, mais n'osant interrompre le chant céleste de Gounod, demeure immobile et chante, chante toujours, cependant que son visage baigné par les larmes qui coulent abondantes et gonflé par la douleur nous donne le plus pur et le plus noble des frissons. Dans la pénombre de la fenêtre le vieux professeur, tout au charme de la voix angélique, se berce aux sons harmonieux de son violon.

Le restant de l'aventure est quelconque. La mère est morte, l'enfant devient une des reines du Music-Hall. Elle a le dédain des hommes, mais se laisse tenter par la grâce d'un jeune poète qui protège un mécène amoureux lui-même de la belle chanteuse. Le mécène est le père de celle-ci et il s'en aperçoit par une soirée tragique au cours de laquelle « Marion » a poignardé dans sa loge la fiancée du poète qu'elle aime.

Je me sens fort peu de goût, je le répète, pour ces sortes de gros mélés heureusement démodés. Dans celui-ci cependant, Francesca Bertini, a véritablement joué et c'est une Bertini toute neuve, toute différente et combien plus belle qui nous est apparue.

C'est un heureux augure! Nous nous en félicitons pour l'art cinématographique italien plus que pour M^{me} Bertini encore, car cependant que se projetait cette *Marion*, on nous annonçait que la grande vedette convole, ce mois-ci, en justes noces, et, j'imagine que les clartés de la lune de miel compteront pour elle, momentanément du moins, plus que toutes les lueurs des étoiles de l'écran.

**

Tziganes est un nouveau film conçu par M. Mario Almirante Manzini pour l'interprétation de M^{me} Italia

Almirante Manzini sur lequel nous ne nous serions guère apesantis s'il n'avait eu le don pour le moins curieux et tout à fait inattendu d'attirer sur nous les foudres de M. Aurelio Spada, critique cinématographique de notre confrère *Film*.

M. Aurelio Spada, avec une franchise non dépourvue de naïveté, commence par déclarer que les *Tziganes* ne lui plaisent pas et qu'il ne sait pas pourquoi (sic). Et en raison, sans doute, de ce vide en matière d'opinion, — dont nous lui laissons bien toute la responsabilité — il dévie et s'en vient nous chercher querelle parce que — affirme-t-il, nous n'avons pas pour M^{me} Italia Almirante Manzini les complaisances dont il fait étalage en une colonne et demie.

Notre premier tort fut, paraît-il, d'avoir fait précéder dans le compte rendu d'*Hedda Gabler* le nom de M^{me} Manzini de l'étiquette *Mademoiselle*, et ceci doit être un grand crime car M. Aurelio Spada gourmande très fort et insiste.

J'avoue humblement pour ma part, en demeurer confus et je m'excuse de n'avoir pas pensé, jusqu'à ce jour, avant de rendre compte d'un film à réclamer le livret de mariage de la protagoniste ou à faire des recherches au bureau de l'état-civil. C'est une lacune évidemment.

Mais là n'est pas le seul grief relevé contre nous et M. Aurelio Spada a lu sous notre plume l'épithète de *fillette charnue* qui offusque sa pudeur offensée et qui lui fait dire « je n'estime pas nécessaire et décent de traduire ce mol. »

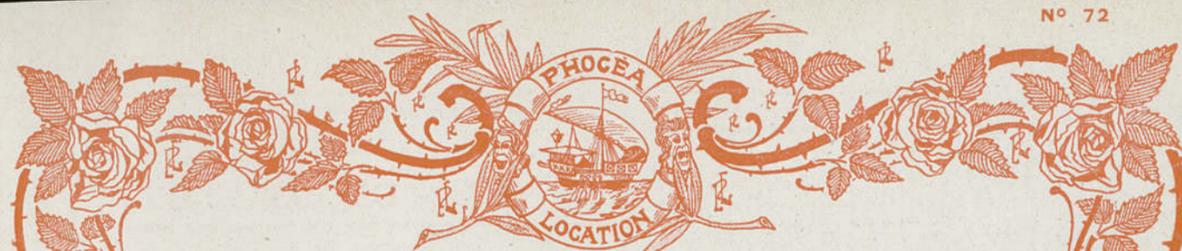
Que M. Aurelio Spada veuille bien nous pardonner mais nous devons lui avouer que sa candeur délicate nous a procuré un bon moment de folle gaieté. J'entends bien que son inexpérience, très légitime, de notre langue l'a porté à une confusion singulièrement offensante pour les artistes dont il se pose en chevalier, mais c'est tout de même drôle et le *Papé de l'Ours*, ne manque pas d'à-propos.

Loin de nous de vouloir à M^{me} Italia Almirante Manzini et à M. Aurelio Spada, son fougueux défenseur, le moindre mal, nous n'avons l'honneur de les connaître ni l'un ni l'autre et entendons simplement nous borner à notre rôle de critique impartial et surtout libre de toutes influences. Nous avons même lieu d'être quelque peu surpris qu'un confrère, qui fait lui aussi profession de critique et dont souvent nous avons aimé la stricte sévérité, se laisse aller jusqu'à vouloir brider les droits

APOLLON

1, Vicolo Alibert — ROME

La meilleure et la plus complète des Revues Cinématographiques Italiennes



PHOCÉA-LOCATION

Société Anonyme au Capital de 1.100.000 Francs

TÉLÉPHONE
Gutenberg 50-97
— 50-98

8, Rue de la Michodière, PARIS

Adresse Télégraphique : CINÉPHOCÉA-PARIS

MARSEILLE
3, Rue des Récollettes

LYON
23, Rue Thomassin

DIJON
83 bis, rue d'Auxonne

RENNES
35, Quai de la Prévaley



BORDEAUX
16, Rue du Palais Gallieni

TOULOUSE
4, Rue Bellegarde

LILLE
5, Rue d'Amiens

NANCY
33, Rue des Carmes

Agent à STRASBOURG : R. HALTER. — Téléphone : 4023
9, Place Kléber

Phocéa-Film.

L'ESSOR

Grand Ciné-Roman en 10 Episodes

N° 572	Sixième Episode : LES RAMONEURS	800 m. env.
N° 573	Septième Episode : DANS LE SAC	800 m. env.
N° 632	Phocéa-Film — SÉRIE DROLATIC FILM. LE PARESSEUX	405 mètres.
N° 633	JOLLY-COMEDIES NARCISSE, GARÇON D'HOTEL	587 mètres.
N° 621	Orchidée-Films — LES FILMS LUMEN. LES CANARDS SAUVAGES	1895 mètres.

8 RUE DE LA MICHODIÈRE PARIS



Édition PHOCÉA-FILM -- Série DROLATIC FILM

LE PARESSEUX

Scène comique

Encore couché à 10 heures du matin, la femme de Danrit s'apprête à aller le réveiller. Les bonnes étant en grève et Madame occupée à son bébé, les soins du ménage sont laissés à son digne époux. Mais lui, étant d'une paresse sans égale, eut recours à un produit merveilleux qui lui permit de savourer sa paresse avec délice. Et grâce à ce liquide, tous les travaux deviennent pour lui la chose la plus simple.

C'est ainsi que sa chambre, ses chaussures, son dîner, son métier d'horloger se font sans fatigue.

Malheureusement pour lui, au cours d'une promenade avec son bébé, un habile filou le dépouille de son liquide merveilleux.

Rentré chez lui et voulant se servir de son liquide, il s'aperçoit qu'il lui manque. Sa paresse prenant le dessus, il s'endort. Sa femme, effrayée de le voir dans cet état, a recours au pharmacien qui lui donne une poudre des plus énergique.

Et Danrit, tout paresseux qu'il était, devint une pile électrique.

Longueur approximative : 405 MÈTRES

Jeudi 13 Janvier 1921, présentation à 10 heures du matin, au

CINÉ MAX-LINDER

de

LORENZACCIO

d'après l'œuvre célèbre d'Alfred DE MUSSET

ORCHIDÉE-FILMS

PHOCÉA-LOCATION

LUX-ARTIS

Suzanne GRANDAIS

dans

L'ESSOR

Édition
Phocéa-Film



ADAPTÉ en ROMAN

par M.

Jean PETITHUGUENIN

Grand Ciné-Roman
EN 10 ÉPISODES

Scénario et Mise en Scène
de M.

Charles BURGUET

Sixième

Episode

LES RAMONEURS

PHOCÉA-LOCATION

PARIS -- 8, Rue de la Michodière -- PARIS



L'ESSOR

— CINÉ-ROMAN —
en 10 Episodes interprété par

Suzanne GRANDAIS



Scénario et mise en Scène de M. Charles BURGUET

Sixième Episode : **LES RAMONEURS**

Suzanne et ses amis ont appris qu'on recherche des fumistes pour ramoner les cheminées du château du baron Hofland. Ils décident que la Zipouille, accompagné de Pélagie déguisée, s'introduira au château en qualité de ramoneur.

Ainsi on saura si Max est toujours prisonnier de son ennemi.



Les ramoneurs commencent leur besogne. Pélagie se montre un apprenti particulièrement maladroit. Hofland et Garoupe sont furieux de la façon dont les ramoneurs s'acquittent de leur travail, mais n'osent pas trop se plaindre et ne se doutent pas en tout cas qu'ils ont affaire à des espions.

La Zipouille et Pélagie, le soir venu, feignent de s'en aller, mais se cachent pour passer la nuit au château et continuer à observer.



Tandis que la Zipouille se charge de fouiller le château à la recherche de Max, Pélagie épie ce qui se passe dans le bureau d'Hofland.

Celui-ci reçoit la visite d'Arneth. Les deux hommes ont une explication orageuse. Hofland reproche à Arneth d'avoir une sympathie un peu trop vive pour Suzanne Lefranc et de prendre le parti de la jeune fille contre lui, Hofland.

Il rappelle à Arneth dans quelles circonstances il l'a rencontré et pris à son service. Arneth ruiné était épris d'une jeune fille qui ressemblait à Suzanne d'une façon frappante. Il lui fallait de l'argent pour séduire celle qu'il aimait; Hofland lui en a procuré, mais c'était à la condition qu'Arneth se dévouerait à lui corps et âme.



LONGUEUR APPROXIMATIVE : 700 MÈTRES ENVIRON



2 Affiches 120×160 → 1 Affiche 80×120 → 1 Carte-Postale → 1 Pochette-Photos



PHOCÉA-LOCATION

PARIS -- 8, Rue de la Michodière -- PARIS

L'ESSOR Grand Ciné-Roman en dix Episodes

interprété par

Suzanne GRANDAIS

:: :: Edition :: ::
PHOCEA-FILM



MIS EN SCÈNE PAR
M. Charles BURGUET



SEPTIÈME
..... ÉPISODE



ADAPTÉ EN ROMAN PAR
M. Jean PETITHUGUENIN

DANS LE SAC

PHOCÉA-LOCATION, 8, Rue de la Michodière, PARIS



L'ESSOR

— CINÉ-ROMAN —
en 10 Episodes interprété par

Scénario et mise en Scène de M. Charles BURGUET

Suzanne GRANDAIS



Septième Episode : **DANS LE SAC**

Après avoir rappelé à Arneth tout ce que ce dernier lui doit à son sens, il le renvoie en le menaçant de le faire arrêter pour un détournement dont le jeune homme s'est rendu coupable.

Arneth a beau protester de son dévouement, Hofland a perdu confiance et, pour se mettre



à l'abri de toute trahison de la part de ce complice peu sûr, il ne le congédie qu'après lui avoir fait absorber un verre de porto empoisonné : Arneth sera frappé de congestion cérébrale dans la voiture qui l'emmène.

Hofland pourtant ne se doute pas du danger qui le menace. La Zipouille s'introduit dans



Edition Phocée-Film - PHOCÉE-LOCATION, 8, Rue de la Michodière - PARIS



son cabinet, le terrasse par surprise, le bâillonne, l'enferme dans un sac qu'il emporte avec Pélagie sur la petite voiture à bras des ramoneurs.

Garoupe, qui assiste au départ de la Zipouille et de Pélagie, ne se doute de rien. C'est beaucoup plus tard seulement, quand il constate la disparition de son maître, qu'il devine la ruse dont ce dernier a été victime.

On transporte Hofland dans une maison isolée, louée par Mougins. La Zipouille, préposé à la garde du scélérat, n'hésite pas à le passer à tabac pour l'obliger à révéler ce que Max est devenu.

Renseigné par la Zipouille, Mougins part à la recherche de Max. Mais Garoupe n'est pas resté inactif. Comprenant que les ennemis de son maître sont sur la bonne piste, il transfère une fois de plus Max dans une autre prison. Mougins arrive trop tard.



LONGUEUR APPROXIMATIVE : 700 MÈTRES ENVIRON



2 Affiches 120×160 ➔ | Affiche 80×120 ➔ | Carte-Postale ➔ | Pochette-Photos



PHOCÉA-LOCATION

PARIS -- 8, Rue de la Michodière -- PARIS



JOLLY COMÉDIES

NARCISSE, GARÇON D'HOTEL

Comédie comique

Narcisse est l'homme de confiance de l'Hôtel de la « Poule Mouillée ». C'est lui qui reçoit les clients et qui fait manœuvrer l'ascenseur. Ne croyez pas cependant que ce soit une sinécure de tout repos, car le brave garçon, malgré tout son zèle, est gratifié bien souvent de brimades en guise de pourboires.

L'Hôtel de la « Poule Mouillée » n'est pas précisément un hôtel tranquille, tant s'en faut! Certains clients — comme M. Grognon, dit « Le Goutteux », — sont d'une exigence terrible et d'autres, qui appartiennent à la bande des « Joyeux Viveurs », rentrent à toute heure de la nuit et se trompent souvent de portes. Seule, Nini del Tango, danseuse espagnole, met un peu de baume dans le cœur ulcéré de Narcisse. Mais l'exquise danseuse possède un mari gros et gras qui n'est pas toujours commode!

Une nuit, l'hôtel est mis en révolution par l'arrivée de deux cambrioleurs dont l'un est déguisé en plombier. Il est impossible de narrer les scènes qui se déroulent tant elles sont affolantes et imprévues. Chaque locataire reçoit notamment des douches gratuites auxquelles il ne s'attendait guère. L'affolement devient général et le plombier-cambrioleur a fort à faire pour arrêter l'inondation tandis que son complice, narguant le déluge, explore commodes, armoires et tiroirs. L'alarme est donnée et la police prévenue arrive sans trop se presser.

Sur ces entrefaites, Narcisse qui dormait comme un bienheureux se réveille de son affreux cauchemar. C'est en rêve, en effet, qu'il venait de vivre toutes ces extraordinaires aventures. Dans sa distraction, Narcisse, avant de se coucher, avait omis tout simplement de fermer le robinet...



Longueur approximative : 587 Mètres

1 affiche 80×120

Jeudi 13 Janvier 1921, présentation à 10 heures du matin au

CINÉ MAX-LINDER

Les Canards Sauvages

Drame moderne de Jacques COR

ORCHIDÉE-FILMS -- PHOCÉA-LOCATION -- Les Films LUMEN



MADO PEARL dans le rôle de Germaine CARIGNAN

DANS

Les Canards Sauvages

PHOCÉA-LOCATION, Concessionnaire France et Colonies

PROFILS ARTISTIQUES

TINA XEO

S'il n'était présomptueux et futile d'afficher ses préférences personnelles, je dirais volontiers qu'entre toutes les artistes muettes d'Italie... et d'ailleurs, M^{lle} Tina Xeo est, sans contredit, celle qui m'a le plus vivement impressionné et vers laquelle ma sympathie s'est le plus spontanément déclarée. Et j'ai d'autant moins de peine à le proclamer que la bonne camaraderie qu'elle a toujours bien voulu me témoigner et les progrès, sans cesse croissants, d'une calvitie que justifient les années qui s'accumulent ne peuvent donner lieu hélas ! à aucune méprise ni à aucune pensée maligne.

Cette attirance quasi irrésistible et qui peut faire croire à quelque étrange *aimantation* de ses yeux, M^{lle} Tina Xeo l'exerce d'ailleurs, bien malgré elle, sur tous et sur tout. Elle plaît et instinctivement appelle. Quelle rare et précieuse qualité, pour qui doit, des heures durant, sur l'écran rigide et froid, intéresser, retenir, émouvoir et captiver !

Aussi bien pourrait-on dire de Tina Xeo qu'elle est née pour l'art cinématographique et n'a été mise au monde que pour lui. Elle n'y vint pas, comme tant d'autres, par simple vocation ou par caprice; elle s'y trouva installée presque automatiquement et ses débuts — encore fillette — en 1916, la révélèrent déjà artiste sinon parfaite, du moins complète. Sa volonté de travail et son intelligence aigüe devaient d'autant plus facilement la porter au rang qu'elle occupe que, devinée, tout de suite, par ce cinégraphiste expert et cet artiste raffiné qu'est mon ami Gargiulo elle entra à la *Flegrea-Film*, véritable conservatoire du geste et temple du film soigné. Les créations qu'elle y fit sont intimement liées à toute l'histoire des bons films de ces quatre dernières années. D'aucunes cependant émergèrent au point de demeurer impérissables et parmi celles-ci il nous faut citer l'immortelle *Graziella* de Lamartine où pour la première fois on comprit que le cinéma était un art et les spectateurs découvrirent que l'écran était susceptible de les remuer et de les attendre tout autant que le théâtre parlé et plus profondément, peut-être.

Il n'est pas rare, aujourd'hui encore, de voir *Graziella* affiché au programme de quelques bons cinémas et tout récemment à Bruxelles j'ai pris un plaisir extrême à revoir ce film qu'en dépit de la technique vieillie n'en demeure pas moins une œuvre empoignante et supérieurement intéressante. Le recul du temps ajoute au contraire bien de la valeur à ce film. Il permet de juger, après coup, de la révélation qu'il dut constituer à son apparition et l'on s'explique mieux la grande fortune qu'il rencontra. Celle-ci fut, en effet, immense à l'époque. Notre confrère du *Temps*, M. Jean Carrère l'introduisit

de liberté de la presse. Nous sommes, en tout cas, au regret de lui dire que, pour notre part, rien ne saurait nous y contraindre et que tant que M^{me} Italia Almirante Manzini nous apparaîtra comme dans ces *Tziganes*, lourde, épaisse, trop en chair et seulement préoccupée de faire étalage d'une anatomie robuste et d'une poitrine plus ou moins rebondie, nous continuerons à lui dénier le titre de véritable artiste. Nous avons de l'art, en général, et de l'art cinématographique, en particulier, une toute autre conception que nous n'obligerons jamais M. Aurelio Spada à partager, mais que nous continuerons à manifester pour les lecteurs et les cinématographistes qui nous font l'indulgence de nous lire et ont quelquefois la bonté de nous approuver.

Dans ces *Tziganes*, plus encore que dans *Hedda Gabler*, M^{me} Italia Almirante Manzini s'est livrée à cet horrible jeu qu'en Italie on appelle le *divismo* et qui rend tant et tant de films invendables à l'étranger.

M. Aurelio Spada l'avoue lui-même puisqu'il déclare, non sans ingénuité, qu'il « est hors de doute que le seul et vrai charme de ce film réside dans la figure et l'interprétation de M^{me} Italia Almirante Manzini. »

Or, c'est précisément ce qui nous déplaît et paraît déplaire à beaucoup d'autres sur les marchés mondiaux. Il est inadmissible qu'un film soit fait et ne doive exister que pour ou par les charmes d'une interprète quelconque, celle-ci fut-elle M^{me} Almirante Manzini. Nous sommes quelques-uns, qui se conformant à la réalité des choses et tenant compte de la vérité nécessaire à tout art, estimons qu'un film doit être, par lui-même, une œuvre complète et doit contenir avec une forte trame toute une gamme d'interprètes aux charmes divers et égaux. C'est ce que nous avons vu dans les films italiens de la nouvelle école et qui ont fait rapidement fortune. C'est ce que nous ont appris les films américains et ce que nous apprendront encore les films allemands.

Du jour où l'écran sera débarrassé de ces vedettes obligatoires et surfaites faisant la roue sur la toile blanche, le cinéma aura fait un grand progrès. Du jour aussi où les théâtres de verre n'auront plus à subir la tyrannie de ces mêmes prétendues étoiles, l'industrie cinématographique aura résolu sa grande crise.

Il est temps qu'on nous débarrasse de ces premiers plans de cent et deux cents mètres qui fatiguent le public et lui donnent le hoquet. Il est temps qu'on nous crée des films dont les titres annoncent quelque chose de concret et de réel et qu'on ne nous présente pas sous l'alléchant programme de *Tziganes*, mille huit cents mètres d'images qui pourraient aussi bien s'intituler : « *Vue des différents aspects de M^{me} Italia Almirante Manzini, travestie en tzigane, et suivant les roulettes en bas de soie et en escarpins à talons Louis XV* ».

Le cinéma n'est ni un musée ni un jardin public pour qu'on s'obstine à vouloir y planter des statues plus ou moins parfaites.

Jacques PIETRINI.

en France et le lança, du coup, à travers le monde. Ce fut plus que du succès, ce fut un émerveillement et M^{lle} Tina Xeo y trouva sa consécration définitive.

Qui n'a pas vu, d'ailleurs, Tina Xeo dans *Graziella* ne peut affirmer qu'il a goûté complètement le chef-d'œuvre du poète? Il est des scènes où Tina Xeo s'est assimilée la petite fleur de Sorrente avec un tel degré d'intensité que l'on jurerait que Lamartine écrit pour elle.

Quelle plus belle incarnation de *Graziella* pouvait-on

des bonnes recettes de *Graziella*, fut aussi fructueuse. Au moment où j'écris ces lignes, *Mignon*, connaît encore les honneurs de la première vision au cinéma *Olympia* de Rome. C'est décidément le secret de Tina Xeo que de tourner des films éternels et jamais, je crois, artiste muette n'eut le bonheur de se voir si nettement couronnée par le public lui-même. Je ne connais pas d'hommage plus grand car, dans l'afflux actuel des films nouveaux encombrant les marchés, voir les sien-



M^{lle} TINA XEO

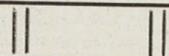
espérer du reste? Et comment la nature délicate et vibrante qu'est celle de cette fille d'Italie aux lignes purement attiques ne se serait-elle pas prêtée à la grâce généreuse et à la poésie gracile de l'enfant de Naples?

Cette rapide affirmation ne suffit point cependant à M^{lle} Tina Xeo qui est une travailleuse, je le répète, et qui — oh miracle! — est une modeste et une éternelle mécontente d'elle-même. A la création de *Graziella* elle ajoutait bientôt celle de *Manon Lescaut* puis *Mignon*. Ces deux derniers films furent pour elle une nouvelle source de succès et leur carrière facilitée par le souvenir

s'imposer encore c'est constater, une fois de plus, toute la puissance et tout l'attrait de la grande actrice et du geste qu'est Tina Xeo.

Est-ce à dire que confinée dans l'interprétation des grandes œuvres, M^{lle} Tina Xeo se soit appuyée uniquement sur les auteurs classés pour mieux bâtir sa réputation. Loin de là et nous vîmes, tout dernièrement, un film d'elle écrit par son manager M. Gargiulo et qui la situa parmi les meilleures interprètes du scénario moderne. Ce film s'intitulait *Crollo*, ce qui veut dire *Débauche*. J'en ai rendu compte à son heure et j'ai dit combien le charme

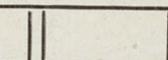
ROME



FLEGREA - FILM

Directeur général : M. GARGIULO

ROME



TINA - XEO

dans

ses

MEILLEURES INTERPRÉTATIONS



de M^{lle} Tina Xeo avait contribué à la vogue de cette bande nouvelle.

Pour M^{lle} Xeo, encore, notre confrère Jean Carrère écrivit *La Dernière Aventure* qui illustra tous les écrans du monde. On l'applaudit aussi successivement dans *Aigle*, dans le *Vœu*, dans *Que feriez vous?* et dans *Un saut dans la nuit*.

Son tout dernier film offert au public fut *Amour masqué* de Balzac que Paris connaîtra tout prochainement. Il y appréciera les grandes qualités d'amoureuse de M^{lle} Tina Xeo, sa correction et sa ligne très nette, sa force d'émotion.

Comme rien de ce qui touche à l'art cinématographique n'est indifférent à M^{lle} Tina Xeo, il lui a plu, cet été, de s'essayer dans le film d'aventures et elle vient de terminer *Guazzabuglio* qui est une petite merveille du genre. J'ai la bonne fortune d'être du petit nombre des familiers de la *Flegrea Film* et, à ce titre, il m'a été permis d'obtenir une vision privée et tout à fait première de ce film. M. Gargiulo en a tissé la trame avec une imagination folle, mais a tenu compte, jusqu'au bout de la vraisemblance que le public exige désormais même dans les films d'aventures. C'est l'histoire d'une jeune fille courageuse qui, de nos jours, entreprend de gagner sa vie elle-même et n'ayant pas de métier précis s'essaye dans tous les métiers depuis celui de gouvernante d'enfants jusqu'à celui de musicienne de cinémas en passant par celui de colporteur et de représentant de commerce. Raconter par là même les mille incidents souvent comiques et parfois tragiques qui émaillent ce film serait entreprise vaine. On peut voir *Guazzabuglio* et s'y passionner. Il est impossible d'en rendre compte ensuite sans omettre les mille rien qui feront de ce film un modèle du genre.

Tina Xeo a su, ici encore, saisir magistralement le coup. Cette jeune fille délicate et fine, cette fleur sensible que le moindre souffle semblerait devoir effeuiller et disperser, celle enfin qui fut *Graziella* et *Mignon* se livre à de véritables combats de boxe, prend des trains en marche, saute au volant d'automobiles à toute allure, rit, pleure, s'agite et lutte tout comme un Douglas ou une Pearl White, d'outre-Atlantique. Par moments cependant elle redevient la petite femme sensible que nous aimons tant et quand elle pleure entre une scabreuse aventure et l'autre, nous pleurons avec elle car elle demeure éternellement la dispensatrice des belles émotions.

Mais tout ceci est le passé et avec l'an nouveau Tina Xeo a tout un programme nouveau dont les grandes lignes sont d'ores et déjà tracées. Son rêve, eût été de créer *La Fille de Madame Angot* dont elle aurait été la protagoniste idéale. L'intransigeance des quelques juifs que les auteurs et compositeurs français ont placés à la surveillance financière de notre littérature nationale ne lui ont pas permis de le réaliser. La société des auteurs entend nourrir par le cinéma les spéculateurs qui la dirigent et le cinéma n'a pas eu les moyens de se payer

ce luxe. Aussi bien Tina Xeo a-t-elle du chercher des écrivains moins voraces et M. Enrico Roma, qui est un littérateur de talent, a composé pour elle une *Pulcinella* qui, pour n'avoir pas la notoriété de l'opérette, fameuse n'en constituera pas moins un film de caractère et d'une fort intelligente originalité.

Un drame poignant et rapide *Lumières Rouges* suivra *Pulcinella* et avant le printemps un autre grand film sera exécuté. C'est que le directeur de la *Flegrea* qui connaît la vivacité de sa première artiste lui laisse peu de repos. Je dois dire que Tina Xeo l'y encourage et l'entraîne bravement. Quelle que soit l'heure du jour, où vous vous présentiez au coquet théâtre de la *Flegrea*, vous y trouverez Tina Xeo, fardée, habillée, et prête à entrer en scène si déjà elle n'y est. Ses seuls moments de loisir sont les longues randonnées en automobile à la recherche des paysages et ses patientes stations à attendre le grand souverain Monsieur le Soleil. Toute sa vie se résume dans l'appareil à prises de vues et ses yeux fatigués trouvent encore le moyen, le soir, de s'attarder à des lectures d'où naîtront les scénarios à tourner.

Sa prédilection pour les auteurs et les œuvres françaises est très marquée et son éducation littéraire s'est faite presque toute entière dans nos livres et en notre langue. Son directeur et metteur en scène M. Gargiulo partage, en ceci, d'autant mieux ses idées qu'il est un vieux parisien d'antan et a passé plus de quinze ans entre Montmartre et le boulevard. C'est pourquoi la *Flegrea-Film* bien que sise sur la grande voie *Appia Nuova*, qui est la vaste avenue de Rome à la mer, n'en demeure pas moins un petit coin français où l'on respire le grand air de chez nous et où l'on traduit en images mouvantes toutes nos œuvres de préférence.

Nous avons lieu d'en être fiers. Et que d'aussi beaux yeux que ceux de Tina Xeo se penchent aussi souvent vers la douce France c'est un hommage dont nous devons leur être reconnaissants.

Jacques PIÉTRINI.

LES LECTEURS de la Cinématographie Française

obtiendront tous renseignements sur le
Mouvement Cinématographique en Italie,
en écrivant à son Correspondant général:

M. Giacomo PIÉTRINI
3, Via Bergamo
ROME

Téléphone : 30-028

Un Progrès Français

La Cinématographie autochrome

Il y a huit jours un coup de téléphone m'invitait à assister à la présentation d'un film en couleurs naturelles réalisé par M. Hérauld, le cinématographe connu, grâce à une application nouvelle de la trichromie.

Comme bien on pense, je ne fus pas en retard au rendez-vous. Quelques personnalités marquantes de la corporation auxquelles s'ajoutaient une douzaine d'acteurs et actrices eurent la primeur de cette sensationnelle présentation dont chacun sortit émerveillé.

Il ne s'agit pas en effet, d'un essai de quelques cinquante mètres, pas plus que d'un procédé de coloris artificiel. La projection ne nécessite ni l'emploi d'un appareil spécial ni un renforcement du foyer lumineux.

Le film qu'on nous a présenté est une comédie en quatre parties avec des intérieurs et des extérieurs variés, des groupements de personnages, des premiers plans, bref, un film en tous points conforme à la production courante. L'appareil et l'écran employés sont ceux de la salle de la Chambre Syndicale, 21, rue de l'Entrepôt, et l'éclairage qui, ainsi qu'on le sait, est plutôt faible n'était ni meilleur ni pire que de coutume. J'ajoute, pour ne rien omettre, que de tous les points de la salle l'image est parfaitement nette et sans déformation ni altération des couleurs.

Très aimablement, M. Hérauld a bien voulu me donner des indications détaillées sur son procédé. Il s'agit, ainsi que je l'ai dit déjà, d'une ingénieuse formule de la trichromie appliquée à la prise de vues. Je n'aurai pas l'outrecuidance d'exposer ici par le menu l'explication technique de la découverte de la photographie autochrome appliquée à la cinématographie; je préfère laisser ce soin à M. Hérauld lui-même, qui voudra bien, j'espère, satisfaire la curiosité des lecteurs de *La Cinématographie Française*, dans un prochain numéro.

Ce qu'il faut que je dise bien haut dès aujourd'hui, c'est que le cinéma entre dans une nouvelle période d'art et de prospérité avec un procédé dont les résultats sont indiscutables.

Si j'écrivais que le film qui nous fut présenté atteint à la perfection, on ne me croirait pas, et ce serait justice. Mais tel qu'il est cet essai montre des beautés sans tares et certains passages, entre autres la partie de canot sur la Marne, sont d'une si parfaite réalisation que jamais on ne fera rien de mieux.

C'est surtout dans les extérieurs que les couleurs sont reproduites avec une émouvante vérité. La nature qui

ne commet jamais de fautes de goût et qui sait, mieux que les artistes les plus remarquables, harmoniser les nuances, trouve dans le procédé de M. Hérauld, un interprète absolument fidèle. Tandis que dans les intérieurs où le décorateur a poussé à l'excès l'amour des oppositions, ces heurts brusques de teintes violentes font un peu songer à une palette de peintre.

Quant aux visages des interprètes, ils sont admirablement servis par le coloris et M^{lle} Francine Mussey, blonde et rose a trouvé là l'occasion de se montrer encore plus belle que de coutume, ce qui n'est pas peu dire.

Ah! si on rééditait avec le procédé de M. Hérauld, le concours de beauté, je crois bien que M^{lle} Mussey ne rencontrerait pas de rivale...

J'ai demandé à l'habile technicien si son innovation nécessitait des préparations coûteuses ou particulièrement difficiles. Il n'en est rien, paraît-il. La pellicule employée est celle employée couramment; elle reçoit simplement une émulsion spéciale qui augmente sa sensibilité.

Tous les appareils de prises de vues peuvent être employés avec le même succès et, avec un peu d'expérience, aisément acquise par la pratique, un opérateur adroit n'éprouve pas plus de difficultés que s'il s'agit de films en noir et blanc. Le prix de revient, lui-même plus, ne subit pas de modifications sensibles.

Nous voici donc en présence, non d'une curieuse expérience de laboratoire, mais d'un résultat tangible et palpable et décisif.

Dès aujourd'hui le film en couleurs naturelles existe et il fera dans le monde un chemin dont on ne saurait exagérer l'importance.

Je m'aperçois que j'ai oublié de parler du scénario et de l'interprétation de ce film qui marque une date dans la cinématographie. Il a pour titre *La Villa des Fleurs*. C'est une délicieuse bluette de M. Alexandre Ryder, et le jeune auteur metteur en scène auquel nous devons déjà *Le Piège de l'Amour*. Cette charmante idylle est fort bien interprétée par de jeunes acteurs pleins de flamme à la tête desquels M^{lle} Francine Mussey (déjà nommée) mène le train avec beaucoup de talent et encore davantage de beauté.

M. A. Ryder a été pour M. Hérauld un excellent collaborateur et a su faire valoir fort habilement les qualités merveilleuses de son procédé.

L'OUVREUSE DE LUTETIA.



CHRONIQUE DU FILM FRANÇAIS

L'AMI DES MONTAGNES

Peut-être quelque lecteur me fera-t-il l'honneur de se souvenir que, rendant compte du premier grand film réalisé par M. Guy du Fresnay *De la Coupe aux Lèvres*, j'avais signalé ce débutant à l'attention des fervents et des militants du film français et assuré qu'on pouvait attendre beaucoup de lui. Prévision bien facile, en vérité, car j'avais eu personnellement l'occasion de voir M. du Fresnay à l'œuvre et je savais quelle conscience et quelle probité commandent son effort d'art et favorisent le développement, la progression, la mise en pleine valeur de dons exceptionnels. *L'Ami des Montagnes* marque une étape certainement importante de la brillante carrière réservée à M. Guy du Fresnay.

Dans cette réalisation cinématographique du roman de M. Jean Rameau — qui fut un grand succès de librairie et se présente avec les mêmes chances de brillante réussite devant le public de l'écran — il est aisé de discerner les qualités de fond et de forme par où s'affirme la maîtrise déjà évidente de M. du Fresnay; qualités solides de réflexion et d'analyse qui, d'ailleurs, n'excluent nullement le libre jeu de l'invention et de la fantaisie. Ce qui caractérise le talent de ce très remarquable metteur en scène c'est précisément l'équilibre qui s'établit dans son œuvre entre le fond, sérieux, sobre, mesuré, en quelque sorte « classique » et la forme dont l'éclat révèle un artiste soucieux de novation et de progrès.

L'Ami des Montagnes est donc, avant tout, un film bien construit, bien découpé et dont le développement suit une marche ascendante savamment calculée. Dirait-on que le metteur en scène, ce faisant, n'a fait que suivre le mouvement de l'action établi par le romancier? Ah! que nous en connaissons des metteurs en scène incapables de cette discipline et de cette modestie et qui se croiraient déshonorés si, transposant à l'écran l'œuvre d'un écrivain, ils ne la bouleversaient de fond en comble! Certes, il y a — nul ne le nie — des ouvrages littéraires, pièces ou romans, que l'on ne saurait transcrire fidèlement à l'écran car nous sommes bien d'accord qu'autre chose est le livre ou le théâtre et autre chose l'image mouvante. Mais quand, par bonne fortune, un thème scénique se présente à l'appareil de prise de vues sur le plan logique et dans la perspective nécessaire, pourquoi n'en pas respecter, tout au moins, les lignes essentielles?

C'est ce qu'a fait avec sagesse M. Guy du Fresnay dont la virtuosité s'est toute entière portée vers l'illustration artistique d'une émouvante histoire d'amour, vers l'interprétation visuelle et sensible à toutes les intelligences, d'une poignante crise d'âmes. Et ainsi a été réalisée une œuvre cinématographique forte, somptueuse et claire qui doit, il nous semble, satisfaire tous les

publics sous toutes les latitudes, et le moins intellectuel comme le plus raffiné.

L'Ami des Montagnes, à n'en considérer que l'idée principale, n'est pas sans analogie avec des films récents: *La Montée vers l'Acropole* et surtout *Près des Cimes*, la belle œuvre de M. Maurice de Marsan. C'est que, de tous temps, l'infortune de l'homme qui vieillit auprès d'une compagne trop jeune a provoqué des drames et frappé les imaginations.

Près des Cimes se situe au flanc des Alpes, *L'Ami des Montagnes* se déroule presque entièrement aux pieds des Pyrénées. Dans ce cadre merveilleux s'érige le vieux château où vit un couple heureux, le docteur Lucq, homme d'âge mûr, et sa jeune, trop jeune femme, Passerine de Cazaubon. Il aime passionnément sa femme et ses montagnes. Elle aime ingénument ce mari très bon qui la gâte. Et voici que surgit le danger, en la personne d'un jeune ingénieur qui vient prendre la direction des travaux aux mines voisines. Passerine se sent attirée vers cette robuste jeunesse. Sans même s'en rendre compte, ses visites à sa mère, chez qui fréquente le jeune ingénieur, deviennent plus fréquentes. Et Marcel Puymaurens est presque toujours sur la route. Le Dr Lucq a vite fait de s'apercevoir de cet amour naissant. Pour soustraire sa femme, il l'emmène à Paris. Mais il est trop tard déjà, et la santé de Passerine s'altère au point qu'un spécialiste est consulté. Il conclut à un danger sérieux si la cause morale de cette maladie de langueur n'est pas supprimée. Le docteur Lucq ne la connaît que trop cette cause: Dans une pensée de douloureux sacrifice, il décide le retour au château des Pyrénées. Et il ferme les yeux sur l'idylle qui renaît. Mais il avait trop présumé de ses forces, et bientôt la jalousie le torture de nouveau. Il en arrive à souhaiter la mort de son rival que, traiteusement, il précipite dans un torrent. Tout de suite, d'ailleurs, l'horreur de ce qu'il a fait lui apparaît et le premier, il secourt sa victime qui en est quitte pour la peur mais raconte la scène à Passerine. Celle-ci demande à son mari des explications qui tournent fort mal. Passerine, chassée, s'enfuit vers son amour.

L'Ami des Montagnes, fou de douleur, sans pensées, va instinctivement chercher l'apaisement dans cette nature qui semble le comprendre. Longtemps il erre sur les rochers abrupts, puis, s'élevant toujours plus haut, il arrive aux neiges éternelles. Il monte encore, toujours, jusqu'à ce qu'épuisé, il se laisse tomber dans ce blanc linéol.

Mais une fidélité toute instinctive aussi le suivait. Son chien ayant trouvé sa trace guide vers lui les sauveteurs. Rappelé à la vie, le Dr Lucq trouve à son chevet Passerine repentante et qui, pour être digne de son pardon, a eu le courage de s'arracher au suprême appel du jeune Puymaurens.

Car si, comme on le voit, *L'Ami des Montagnes*, n'est pas sans analogie avec *La Montée vers l'Acropole*, le dénouement, toutefois, diffère puisque ce n'est pas,

dans *L'Ami des Montagnes*, à la jeunesse que reste le dernier mot. Et déjà cette conclusion avait été celle de M. de Marsan dans *Près des Cimes*.

J'ai dit les mérites de la mise en scène de du Fresnay, il faut cependant insister sur le choix particulièrement heureux des admirables sites pyrénéens qu'il associe, par leur splendeur même, par leur vastitude et leur sérénité, à l'action dramatique toute imprégnée de leur ambiance. Le décor ici, n'est pas un inerte ornement, il agit et réagit sur les personnages, il est mêlé à leurs pensées et à leur vie, il guide, conseille ou commande leurs actes. Ainsi comprise l'interprétation cinématographique met au service de la psychologie le plus raffinée les ressources de l'art le plus subtil et le plus nuancé.

M. André Nox est dans *L'Ami des Montagnes* ce qu'il ne peut pas ne pas être après *Le Penseur*, *La Montée vers l'Acropole* et *Une Brute*, qui ont consacré son talent. Le malheur est qu'on utilise trop souvent ce très remarquable artiste dans des rôles quelque peu semblables, ce qui l'oblige à se répéter. Il a, d'ailleurs un masque si fortement expressif qu'on ne peut plus oublier certaines de ses expressions, et que, par moments en le regardant jouer *L'Ami des Montagnes* on se demande si ce n'est pas le malheureux dément du *Penseur* qui, après être monté à l'Acropole s'est fixé dans les Pyrénées... Et l'on finit par s'y embrouiller.

Il est juste d'ajouter que dans *L'Ami des Montagnes*, M. André Nox fait tout son possible pour dégager la physionomie propre du personnage qu'il incarne. Dans son ascension désespérée et farouche vers l'oubli et la mort, dans sa chute au long du glacier il est incomparablement pathétique. Cette création lui fait honneur.

M^{lle} Madys manque un peu de spontanéité et d'abandon, on souhaiterait de sa part plus de chaleur et d'émotion sincère, mais elle possède incontestablement la qualité essentielle et capitale : elle est, au plus haut degré photogénique ! Au demeurant elle a beaucoup d'élégance et de charme personnels.

M. Devalde est, à souhait, jeune, aisé, désinvolte avec simplicité et naturel.

M^{me} Jeanne Brindeau n'a qu'un rôle épisodique où elle fait preuve d'autorité. Il faut citer encore M^{me} Ninove.

ZIDORE OU LES MÉTAMORPHOSES

Avec *Les deux Gamines*, Louis Feuillade nous donnait récemment une nouvelle formule du roman feuilleton. Et voici qu'avec ce pimpant, alerte et gai vaudeville, *Zidore ou les métamorphoses* il fait la preuve de la vitalité du « comique » français que l'on disait bel et bien tué par le « comique » américain. Grâce soient rendues — pour cette démonstration, qui aura sans nul doute, les plus heureuses conséquences, — au bon artisan du film français, au travailleur infatigable, à l'écrivain et au metteur en scène dont la verve généreuse et drue ne se lasse pas d'alimenter et de renforcer la production nationale.

Zidore ou les Métamorphoses est une comédie très française... et même gauloise. Ce qui signifie que l'excentricité trépidante en est exclue et que le rire est sollicité par d'autres moyens que l'excès de l'absurde et le comble de l'extravagance. C'est la situation comique où se trouvent placés les personnages qui provoquent l'hilarité. Ces situations, d'ailleurs, pourraient être, parfois assez scabreuses si la véritable gauloiserie — la seule qui ait cours entre honnêtes gens — ne demeurait toujours dans les limites du bon goût. Tartuferie hypocrite et bégueulerie sottise ne sont point des sentiments de notre race. Nous nous amusons donc, sans aucune contrainte, des embarras et ahurissements de l'ineffable Zidore, garçon épicier en quête d'une place et que sa bien-aimée — une boniche malencontreusement ingénieuse — a présenté à ses maîtres sous l'accoutrement d'une femme de chambre bretonne.

On devine que, Zidore, pris pour une femme par Madame, Monsieur et Mademoiselle se trouvera successivement dans les situations les plus gênantes. Madame invite la femme de chambre à la déshabiller, Monsieur la courtise et Mademoiselle met le comble à son embarras. Elle l'oblige en effet à revêtir un costume d'homme et à l'embrasser très tendrement pour punir un fiancé trop jaloux en lui donnant le spectacle d'un soupirant entreprenant et fort bien accueilli. Mais la boniche, pour le coup, se fâche et révèle l'identité de Zidore. Tableau !

Tout cela est très gai et j'ai plaisir à le répéter, d'une gaieté de bon aloi, sans grossièretés ni vulgarités désagréables.

Biscot interprète le rôle de Zidore avec une fantaisie pleine de tact et un tact d'autant plus méritoire que le rôle est délicat et même périlleux. L'excellent artiste s'y est taillé un succès personnel considérable car il a su trouver la note juste et s'y tenir constamment tout en exprimant, par la mimique la plus cocasse, tout le comique intense d'un quiproquo sans cesse aggravé. M^{lle} Blanche Montel est exquise, M^{me} Cora Madon et M^{lle} Rollette sont fort plaisantes.

Est-il besoin de dire que le film est mis en scène à la perfection ? Louis Feuillade est un vieux routier qui sait ce qu'il fait et le fait bien avec toute la sûreté d'une expérience heureuse et féconde.

COMMENT SE FAIT L'ASCENSION DU MONT-BLANC

Le programme de la présentation spéciale qui qualifie ce film de « remarquable » documentaire n'a rien d'exagéré. Il est, en effet, parmi les plus beaux, les plus saisissants, les plus grandioses que nous ayons vus. L'opérateur qui l'a tourné est un poète... et aussi un alpiniste intrépide.

Et pour terminer nous répéterons sans nous lasser, à toute occasion qui nous en sera offerte, que M. Léon Gaumont, auquel nous devons ces trois films, a bien mérité du film français.



CINÉ - LOCATION
ECLIPSE
 94 rue SAINT-LAZARE
 PARIS.

C'est le
25 Février

que seront édités

LA FLEUR DES INDES

de
 Théo BERGERAT

Interprété par **Huguette DUFLOS**, de la Comédie Française

ET

CHALUMEAU A PEUR DES FEMMES

Comédie-Comique

Présentation spéciale au CINÉ MAX LINDER, le Jeudi 20 Janvier, à 10 heures précises

DANS

LA FLEUR DES INDES



un être de grâce et de douceur.....



M^{me} Luquette **DUFLORS**
de la COMEDIE-FRANÇAISE



*échappée
à la haine féroce de son mari.....*



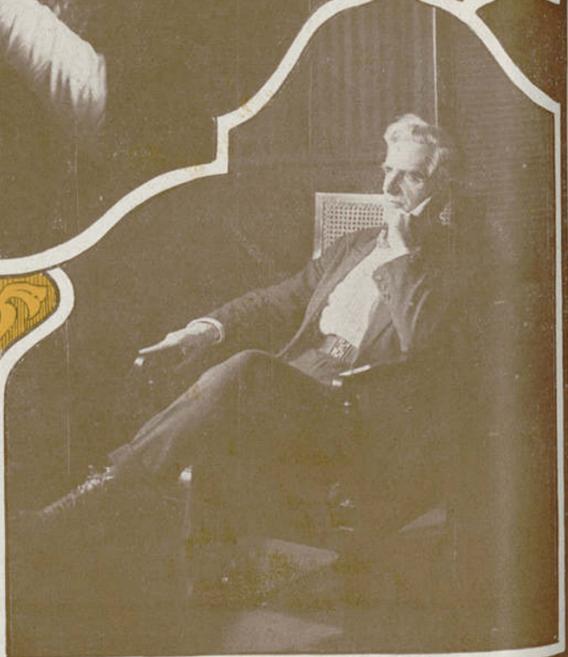
l'acteur oriental (M^r HAROUT)

CINÉ
LOCATION
ECLIPSE



SCENARIO
ET
MISE
EN SCÈNE
DE
Th. BERGERAT

avec
l'aide de
son père
(M. LECLERC)
qui découvre le
terrible secret
de **LA**

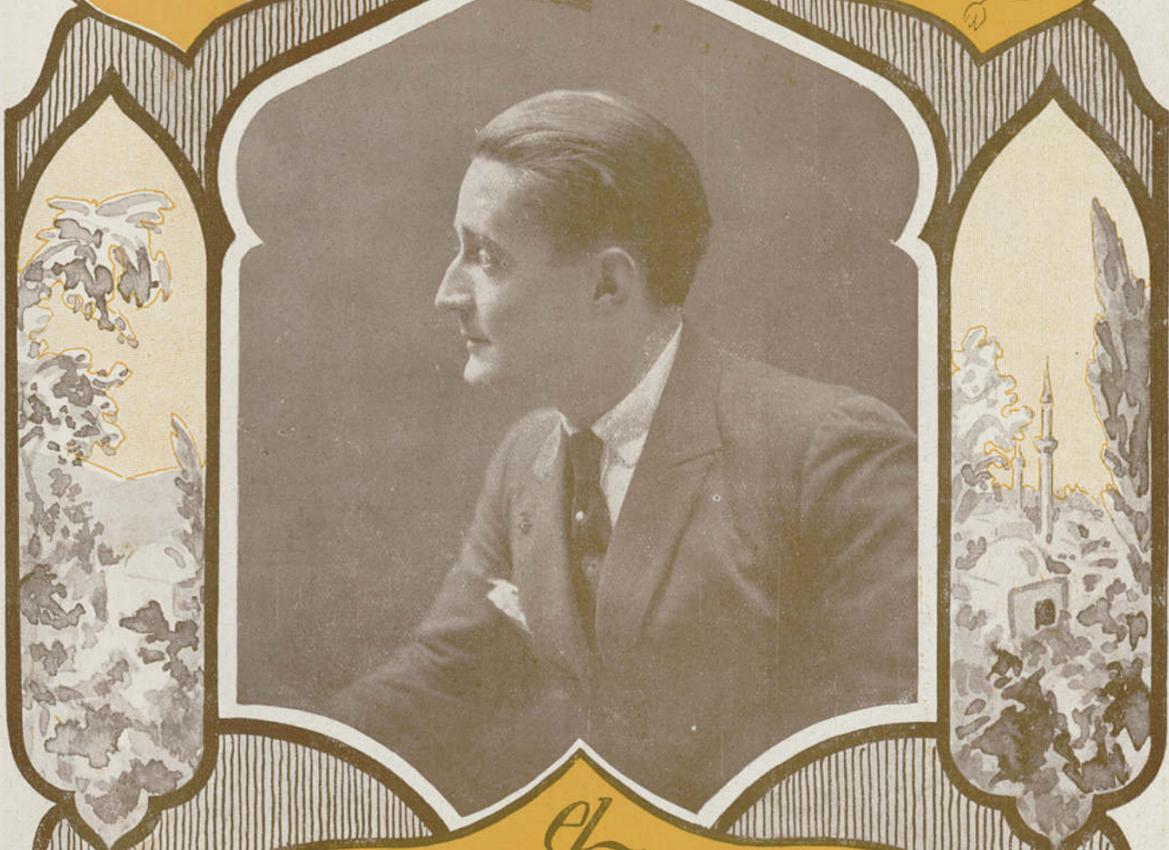


LE FLEUR DES INDES

Ensemble décoratif
et ameublement
de la Maison
GOUFFÉ Jeune
48 fg. S^t Antoine
PARIS



SCENARIO
et MISE en SCÈNE
de
Th. BERGERAT



et
grâce au dévouement
d'un ami: **BAUGÉ**
M. ANDRÉ
DE L'OPERA-COMIQUE

Chalumeau a peur des Femmes

COMÉDIE COMIQUE

Chalumeau ne peut voir une femme sans éprouver une terreur malade. Chez son docteur, qu'il est venu consulter sur cette étrange maladie, il se trouve presque mal à la vue d'une cliente qui l'observe et d'une aimable dactylo qui lui sourit.

Le docteur remet à son malade un livre où il trouvera un remède infail-
lible. En attendant, il lui ordonne beaucoup d'exercice.

Or, voilà qu'en faisant des haltères, Chalumeau défonce son plancher et se trouve ainsi en communication directe avec le locataire d'en-dessous, père d'une charmante jeune fille, fiancée à un prétendant ridicule auquel elle préfère secrètement Chalumeau.

Aussitôt, pour ce dernier, que d'aventures!
Il découvre qu'il est aimé et qu'il a un rival.

Et lui, si timide, le voilà en présence d'une jeune fille délicieuse qui le regarde favorablement. Il en tremble, et commet les maladresses les plus folles et les plus inattendues. Les situations amusantes et originales se succèdent alors dans ce mouvement endiablé qui a permis au cinéma d'obtenir tant d'effets comiques inconnus au théâtre.



Mais Chalumeau n'a peur que des femmes.

Aussi a-t-il bientôt fait de provoquer et de terroriser son rival, qui tremble à son tour, et finit par lui céder la place.

Hélas! en présence de celle qu'il pourrait maintenant courtiser, Chalumeau se sent à nouveau repris de sa désolante timidité.

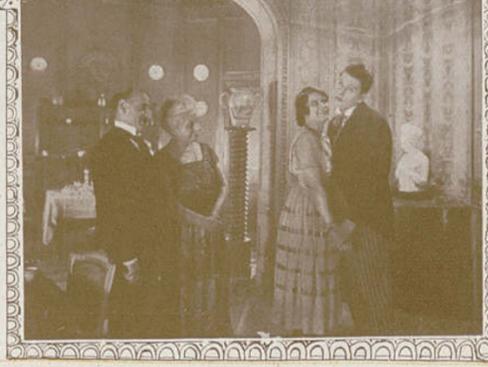
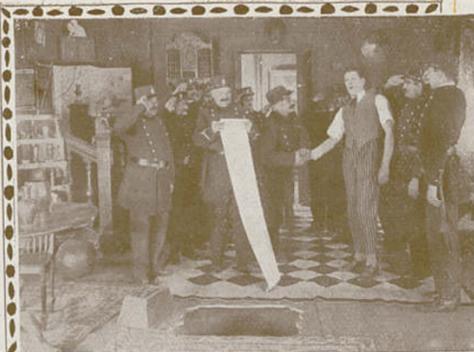
Heureusement, le livre du Docteur est là qui lui enseigne comment on peut se guérir de la peur en affrontant courageusement le danger. Si la vue de l'objet qui vous émotionne ne suffit pas à vous familiariser avec lui, qu'on

s'en saisisse avec autant d'énergie que de résolution!

Ainsi fera Chalumeau.

Maintenant bien décidé, il s'élance, ou plutôt il dégringole vers celle qu'il aime, car une corde lui permet de descendre rapidement chez son futur beau-père. Et là, serrant dans ses bras, sous le nez des parents ahuris, la jeune fille qui l'a encouragé par son sourire, Chalumeau conquiert de haute lutte celle qui l'aimait aussi en secret et qui sera sa femme.

CHALUMEAU a peur des FEMMES



avec
CHALUMEAU



scénario

de

HENRI
PELLIER

MISE EN SCÈNE

de

Jean
Hémard



**M^{me} CHARLIE
CHAPLIN**
(*Mildred
Harris*)



dans
Fascination

ÉDITION

DU

11 FÉVRIER 1921



Affiches 120×160

Photos

LE CHATEAU MAUDIT

C'est également la firme Gaumont qui a présenté la nouvelle œuvre de M. Jacques Cor : *Le Château maudit*. On sait que M. Jacques Cor est l'auteur de cet *Arthur Flambard* qui, du premier coup, s'est imposé par des qualités bien françaises de clarté, de logique, de grâce légère et désinvolte, de subtilité ingénieuse et avisée. Mais M. Jacques Cor a tenu à prouver, sans doute, que son talent ne se laisse pas emprisonner dans une formule, même si le succès la consacre. Et c'est une œuvre totalement différente qu'il nous donne avec *Le Château maudit*.

Il s'agit, cette fois, d'un drame assez sombre, puissamment pathétique dont l'action évoque des sentiments et des mœurs d'un autre temps et aussi d'un autre peuple. On retrouve cependant, à chaque tournant de cette histoire romanesque et farouche, les mêmes interventions habiles et lucides qui, dans *Arthur Flambard* avaient l'intérêt avec tant de bonheur et prolongent jusqu'au dénouement le plaisir sans cesse renouvelé, de la surprise et de l'émotion.

M. Jacques Cor possède une chose qui ne s'acquiert pas : il a le *don*. Ce don dramatique c'est-à-dire d'invention et d'imagination ne va pas, d'ailleurs, sans danger quand l'esprit critique fait défaut et que l'abondance même des détails heureux, des scènes qui portent des trouvailles et des effets, aboutit à donner une impression de décousu et de désordre. Rien de semblable à craindre avec M. Jacques Cor qui, pour être venu au cinéma par irrésistible vocation, n'en demeure pas moins un « scientifique » habitué au calcul des proportions justes, au contrôle et à la discipline de l'idée aussi bien que du fait. Son scénario où rien n'est laissé au hasard, où tout est combiné, prévu et déduit avec une rigueur mathématique, est clair et net comme une épure. Et c'est certainement là le secret de l'impression si forte et si profonde, si douloureuse et poignante, que laisse en l'esprit du spectateur un film tel que *Le Château maudit*.

Ce château que l'auteur situe en Moravie domine, en tout cas, un pays terrorisé par un certain marquis Galéas de Brunn qui ne connaît aucun frein à sa fantaisie. L'action se déroule au siècle dernier. Il épouse de force une jeune villageoise et comme elle a l'imprudence de revoir son ancien fiancé qu'elle n'a cessé d'aimer, il les fait murer tous deux dans l'oratoire du château. Quant à l'enfant dont la vue lui rappelle la morte... et son crime, il l'abandonne dans une forêt.

Le supplicié avait un fils qui entreprend de venger son père dont il retrouve le cadavre dans l'oratoire du château abandonné. La loi divine s'oppose à ce qu'il tue mais il frappera le criminel dans son orgueil et sa raison en lui intentant un procès après avoir adroitement « truqué » l'acte de baptême du marquis — seule pièce d'état-civil existante — et après s'être apposé sur l'épaule, au fer rouge, le blason des de Brunn afin d'achever de convaincre les juges qu'il est bien le fils du véritable marquis de Brunn et que son adversaire n'est qu'un imposteur.

De la folie le marquis Galéas glisse à la mort. Le crime de l'oratoire est châtié. Mais le justicier lui-même aura son lot de souffrance car il lui faudra reconnaître, en la jeune fille qu'il aime, l'enfant que le marquis Galéas avait eu de sa femme avant le crime et qu'il a abandonnée parce qu'elle lui rappelait la morte. Un mariage est impossible entre la fille du meurtrier et le fils de sa victime. Elle entre au couvent et lui s'éloigne....

Evidemment quelques personnes qui tiennent absolument à ce que « ça finisse bien » n'auront pas satisfaction mais ce dénouement de haute et fière allure, qui suffirait à indiquer la valeur littéraire et artistique du film, ralliera, sans aucun doute, tous les suffrages des gens de goût.

Le Château maudit, est, au surplus, en dépit de cette excellente tenue qui exclut systématiquement la banalité des recettes et formules courantes, est un film très « public » dont le sens ni l'émotion ne se refuseront à nul spectateur.

M. Sémery, qui avait déjà mis en scène *Arthur Flambard*, partage avec l'auteur le mérite de la réalisation matérielle extrêmement consciencieuse et adroite du *Château maudit*. Comme il est assez probable que le film n'a pas été tourné en Moravie on doit louer le choix des sites qui donnent une si complète illusion d'exotisme pittoresque. Les intérieurs ne sont pas traités avec moins de soin et la photographie est sans défaillance. L'interprétation doit être, en toute justice, associée au succès de l'œuvre. M^{lle} Helyett Lux est belle et touchante. La jolie Mado Pearl ne fait que passer, ce qui nous laisse des regrets. MM. Arthur Bender et Cl. Benedict sont des artistes sûrs qui savent exprimer avec sobriété et avec force.

Paul DE LA BORIE.



N'HÉSITEZ PAS
A PASSER TOUTES vos COMMANDES d'ACCESSOIRES
A LA MAISON DU CINÉMA

EN LISANT LES JOURNAUX

LE KRACH DU CINÉMA AMÉRICAIN

Le grand quotidien L'Avenir qui fut l'un des premiers à reconnaître la puissance du Cinéma publie l'intéressante étude que voici prise sur le vif par un de ses rédacteurs :

(De notre envoyé en Amérique)

Le cinéma était, en quelques années devenu la troisième des industries américaines, par la quantité de fonds qu'il maniait. Les valeurs des grandes sociétés de cinéma étaient classées à la Bourse de New-York et très régulièrement suivies, ce qui, d'ailleurs, ne voulait point dire qu'elles fussent des « placements de père de famille ». Une quantité considérable de travailleurs, depuis l'étoile payée des millions chaque année jusqu'aux électriciens, aux machinistes, aux peintres de décors et à tant d'employés de commerce et de placiers, vivaient du cinéma. Un immense building de douze étages, dans la Septième Avenue, à New-York, avait été construit pour des bureaux de transferts et échanges de pellicules, et il était entièrement occupé. En face, dans l'avenue, c'était un stationnement perpétuel de camions que l'on vidait et remplissait de rouleaux de pellicules : les employés semblaient presque jongler avec et les entrepreneurs froidement sur le trottoir : les passants considéraient d'un œil amusé le manège. Partout, on bâtissait des ateliers de prise de vue, dans New-York, où celui de la Fox Film, Dixième Avenue et Cinquante-cinquième Rue, battait quelques records en permettant à huit troupes à la fois de jouer et de se faire filmer, si l'on peut dire, — en Californie, où tout est grand, même les fruits, même les poires, — à Long Island, où le studio de la Famous Players Lasky coûtait un million de dollars et était considéré comme le plus grand du monde. Et partout des salles de spectacle cinématographiques s'ouvraient; elles fonctionnaient quatorze et quinze heures par jour; à New-York on en bâtissait encore : l'une d'elles, le Loew Theatre, qui promet d'être énorme, est en construction.

Tout cet édifice n'est pas à terre, mais il vient de recevoir un fameux parpaing dans ses contrevents, comme disait Henri de Toulouse-Lautrec.

Les journaux américains du 28 décembre 1920 annoncent, en effet, avec calme et détails circonstanciés, que MM. les Potentats, Rois, Empereurs et Magnats du ciné viennent de flanquer à la porte 50,000 employés d'un seul et unique coup de balai. Evidemment, comme tout, aux États-Unis, est « greatest in the world », nous oserons dire que c'est le plus vaste coup de balai du monde. Le procédé, qui ne se recommande pas par une particulière tendresse et bonté d'âme des patrons vis-à-vis de leurs employés, est dans la tradition et le véritable esprit de l'Amérique : « Exprimez le citron

jusqu'à ce qu'il soit sec, dit un proverbe du Texas, puis jetez-le derrière votre épaule! »

Que veut dire un pareil coup de torchon? Quels peuvent être les enseignements les plus immédiats? Quelles peuvent en être les conséquences pour nous?

* * *

Tout d'abord, c'est un fait que l'industrie cinématographique américaine est atteinte par la crise générale des affaires, mais pas autant que n'importe quelle autre industrie du pays, parce que, tandis que les autres industries ont vu leurs acheteurs fuir ou plutôt s'évanouir devant les hauts prix, la clientèle des cinémas n'a point, jusqu'ici, semblé décroître. Dans les mauvais moments, on trouve toujours de l'argent pour s'amuser, disait un joueur; et les Américains, qui sont très joueurs, viennent encore de montrer qu'ils faisaient passer avant toutes choses le plaisir, car depuis deux mois et plus que la crise industrielle a commencé à New-York, on voit toujours les théâtres pleins : les billets font prime de 80 à 100 % chez les spéculateurs de tickets, et les cinémas sont aussi favorisés que les théâtres. Mais peut-être les rois du cinéma ont-ils prévu que, finalement la crise économique serait si prononcée que les théâtres et cinés finiraient par pâtir comme le reste, et peut-être ont-ils voulu prendre leurs précautions. Je suis même tenté de croire que, déjà, dans l'intérieur des États-Unis, où l'on est plus raisonnable qu'à New-York, on va moins qu'autrefois au théâtre et au cinéma.

Surtout, les rois du ciné avouent qu'ils ont été imprudents, comme de vrais Américains qu'ils sont : une compagnie, à elle seule, avoue six millions de dollars de films non placés, et l'on estime à 25 millions de dollars le total des films encore à distribuer, rien que dans les grandes compagnies. Pour arriver à un résultat commercial aussi absurde, il faut être doué d'un esprit d'imprévoyance et d'audace sans frein, il faut avoir plus de confiance en soi que de sens des réalités, être joueur, et même un peu mégalomane, il faut être Américain. Les Américains ont toujours procédé ainsi : les affaires marchent, ils bourrent; elles ne marchent plus, ils soldent, ils vendent à n'importe quel prix, ils accélèrent, ils précipitent le krach; une fois la bascule arrivée au point le plus bas, quand les douzaines de gens et de sociétés ont fait faillite, quand les imbéciles, les faibles se sont suicidés ou sont réduits à l'asile de nuit, on recommence, on repart du même pied, après avoir eu soin de faire un nouvel appel au public, aux joueurs, aux spéculateurs, en leur promettant, ou plus habilement en leur laissant entrevoir des bénéfices énormes, que l'on obtiendra peut-être à force de toupel, à force d'audace, jusqu'à ce que la ficelle casse de nouveau. Et ainsi vont, par à-coups, par tornades, l'industrie, la vie, le commerce américains.

Il y a surproduction dans le cinéma non seulement parce que l'on fabriquait trop, mais parce que l'on

fabriquait mal, et surtout parce que l'on fabriquait trop souvent la même chose. Pour si dédaigneux que vous soyez du ciné, vous n'êtes pas en effet sans savoir ce qu'étaient les films américains, ou du moins les neuf dixièmes des films américains. Ils étaient monotones, absurdes, puérils, malgré les flots de réclame faits autour d'eux, malgré toute l'éloquence des placiers en films. Et ils avaient fini par lasser les foules, même les foules américaines, qui sont les plus moutonnières, les plus faciles et les plus apathiques, au point de vue intelligence et goût, de toutes les foules du monde.

Rothafel, grand directeur de théâtres cinématographiques de New-York, le déclare carrément : « Le public dit-il est fatigué et recrue de ces éternelles petites ingénues, qui n'ont pour les recommander qu'un lot de bouclettes autour d'un visage idiot. »

C'est en même temps, le système de l'étoile unique qui est en train de se flanquer par terre. Le public manifeste le désir de voir autre chose qu'une étoile, si adroit, si émouvant soit le personnage, si ce héros plus ou moins héroïque se promène à travers une action que l'on sent seulement faite pour nous permettre de voir ses admirables dons, que nous connaissons d'ailleurs par les précédents films où ce héros stéréotypé a figuré déjà plus de mille fois. Ce que veut le public, c'est une action, ce sont des événements, de l'émotion, de l'art au besoin, de la pensée si vous pouvez; mais ce dont il a définitivement assez, c'est du cabotinage des étoiles. Et il a des façons sans réplique de manifester son éloignement d'un genre de films rebattus : il ne vient pas, ou il vient moins. Et le procès est jugé.

Les banquiers américains, eux aussi, avaient, à un autre point de vue, appelé devant eux et rapidement jugé le procès des sociétés productrices de films : ils ont appris récemment que, ne pouvant plus écouler leur production, les sociétés continuaient à produire et stokaient la majeure part de leur production. Ils ont estimé le procédé absurde et catastrophique, et ils ont manifesté aux directeurs de firmes cinématographiques qu'il ne fallait plus compter sur les banques pour du capital destiné à financer la production de nouveaux films. Les grandes firmes n'avaient plus qu'à fermer la totalité ou partie de leurs studios.

C'est ce qu'elles ont fait, et c'est ce qui explique, du premier coup, la mise sur le pavé de 50,000 artistes ou travailleurs divers. Les grandes firmes vont produire peu et vont s'efforcer de placer sur le marché tout leur stock en retard et non encore distribué. Mais là encore, elles se plaignent amèrement de la dure concurrence que leur font de petites sociétés et de petits distributeurs qui n'ont pas à supporter les frais généraux énormes qui pèsent sur les grandes sociétés.

Imaginez, en effet, de petites firmes, avec un petit capital entre les mains d'un homme jeune, actif, qui connaît le marché et qui s'entend aux affaires : il va produire seulement un petit film de temps à autre, avec une troupe d'acteurs inconnus qu'il paye fort peu, dans

un vague studio qu'il louera presque pour rien, et dans des décors qu'il louera également à des entreprises extraordinaires qui vivent des rognures du théâtre et des laissés-pour-compte des grands films. Sa bande lui coûtera peu : il la vendra à bas prix, et au lieu d'avoir des douzaines d'employés bien payés occupés à tenir sa comptabilité et à faire ses échanges de films, il n'aura peut-être qu'un vague commis-voyageur à quelques dollars par jour, avec, comme unique bureau, son chapeau, comme l'on dit ici, ce qui n'est pas spécialement coûteux. Combien de mètres de films ce jeune pirate ne va-t-il pas placer dans les petites exploitations cinématographiques, en province, dans les villes où le cinéma coûte dix cents! Autant de matériel qui ne sera pas pris aux grandes compagnies. L'audace, les minces besoins de ce petit industriel, en période de crise, vont contribuer à démoraliser le marché : les prix vont baisser, les grandes firmes vont écoper.

C'est donc la crise. Elle se présente sous forme d'un quasi-arrêt de l'industrie cinématographique américaine. Il est plus difficile de prévoir les conséquences qui peuvent en résulter pour les éditeurs français, d'une part, et d'autre part, pour les établissements d'exploitation.

Louis THOMAS.



LES THÉÂTRES ET LES CINÉMAS FRAPPÉS A MORT

De notre confrère quotidien La Démocratie Nouvelle :

L'émotion exprimée dans la protestation des directeurs de cinémas de la Seine est partagée par les directeurs de théâtres et par la Société des auteurs, qui voient, dans les nouveaux impôts et charges de tous genres, la mort pure et simple « des spectacles », grands et petits.

Nous avons été interroger M. de Flers, président de la Société des Auteurs.

Il nous a fait remarquer que la situation faite aux théâtres aussi bien par la taxe d'Etat que par le droit des pauvres devenait impossible à supporter plus longtemps.

« Chaque année, nous a-t-il dit, voit venir une nouvelle charge de moins en moins justifiée. C'est, à bref délai, la fin de l'industrie théâtrale, industrie qui, pourtant, contribue, dans une large part à la fortune de Paris, cerveau du monde. »

MM. Armand Berthez et Max Maurey, qui dirigent les Capucines et les Variétés, déclarent, eux aussi, ne pouvoir accepter la nouvelle taxe, quittes à ne plus jamais représenter de revue. Ils protestent avec énergie contre les fonctionnaires chargés de percevoir les impôts dans les théâtres, fonctionnaires qui appliquent la loi

en en cherchant les exagérations. Pourtant, la disparition des théâtres entraînerait également la disparition d'appréciables ressources.

Et l'Assistance Publique s'en mêle !

Les directeurs de théâtres ont été également avisés que tous les billets vendus soit en location, soit au bureau, et qui, sur l'injonction de l'Assistance publique, portent le prix de la place, seraient considérés comme de vulgaires factures. Ces billets seront donc, par conséquent, frappés d'une taxe nouvelle de 25 centimes à partir de dix francs.

L'administration trouve également normal et justifié de percevoir autant de fois le prix du timbre que le billet comportera de places.

Des protestations véhémentes vont s'élever contre cette nouvelle et quelque peu extraordinaire prétention de l'administration dirigée par M. Louis Mourier.

Pour copie conforme : LE LECTEUR.

AU FILM DU CHARME

Films documentaires.

Samedi, 8 courant, dans un amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, grâce à la bienveillance du professeur Gilbert et en présence de toute une légion de « carabins » et de « carabines » système Flaubert perfectionné, j'ai eu l'honneur d'assister à la projection sensationnelle de films scientifiques, commentés par le docteur Compidon, détaché... de l'Institut Pasteur.

Durant plus d'une heure, j'ai vu évoluer des grouillements d'infiniments petits, très belliqueux, qui, pour avoir des mines patho-et-photogéniques, ô combien! n'en possédaient pas moins des frimousses patibulaires. Tous les microbes de la création s'étaient donné rendez-vous sur l'écran. Ils avaient même invité pour ce gala bellico-scientifique leurs grands cousins querelleurs, les bacilles et les insectes. Et devant mes yeux éfarés, sur un signe du maître de conférences... de la paix, sans doute, tout ce joli monde s'est livré à des matchs brutaux de sélection, voire même à des batailles au finish. Bactériodidiums, bacilles de Koch, spirochètes, phagocytes se sont ingéniés à nous prouver que leur raison d'être et leur destin étaient la guerre... intestine. Le clou de cette matinée a été le combat à mort d'un dytique vorace avec un léopard rêveur, pacifiste. L'exhibition finale d'une libellule, jouant les Frégoli et nous racontant, poétiquement, par l'image, sa vie d'amphibie, ne parvint pas à me distraire de cette pensée dominante que « les êtres étaient souvent d'autant plus féroce-méchants qu'ils étaient apparemment les plus faibles ». Ceci pensé, j'ai bien cru n'avoir pas perdu ma journée socialement parlant.

Querelle de famille.

Deux grands enfants gâtés par les Fées et les Muses, Henry Bataille et Henry Bernstein, viennent de rompre une lance, en joute publique, avec le cinéma actuel.

Spectateur impartial, j'ai marqué les coups, constate que nos deux rudes joueurs ne se sont pas battus pour rire et qu'ils ont sans merci bousculé leur adversaire, après l'avoir coiffé du bonnet d'âne.

Pourtant ce dernier avait droit à quelque ménagement et je ne m'attendais pas à trouver tant de sévérité dans le cœur du poète de « La Lépreuse » et de « Ton Sang » ni dans l'esprit du dramaturge à qui nous devons ces chefs-d'œuvre : « Le Voleur » et « La Rafale ».

Convenons-en. Le cinéma en est encore à son stade d'éducation première et de balbutiement infantile; mais c'est déjà un charmant enfant terrible, qui promet et qui tiendra, pour peu que ses parents consentent à le confier à quelques maîtres intelligents et expérimentés. Alors « la chose sans nom actuelle » que justige vertement Bataille deviendra vite « le petit bonhomme qui fait son chemin ». C'est d'ailleurs j'en suis convaincu, le vœu intime de nos deux illustres confrères fouettards.

Qui bene amat, bene castigat



Aurons-nous la guerre, au printemps?

Les journaux sont bourdonnants de rumeurs tendancieuses. La faute en est à une certaine petite, toute petite loi agressive du 25 juin 1920, qui autorise les communes à établir sur les cinémas des taxes municipales, jugées exorbitantes, vexatoires, étouffantes et époustouflantes par les directeurs de ces établissements de spectacles populaires.

Bien que la municipalité de Paris n'ait pas jusqu' alors usé de cette épée de Damoclès, les directeurs de cinémas ne la sentent pas moins affilée et pendante sur leur crâne et cette situation leur semble, pour le moins, périlleuse.

Aussi, leur chef de films, le combatif major Brézillon vient-il, en vue des hostilités prochaines, de lancer urbi et orbi un ordre de mobilisation, que le caricaturiste Marcel Arnac vient d'illustrer spirituellement, par affiche, pour notre plus grande joie à tous. Que dit cette affiche proclamant le « Kriegszustand »?

A 8 heures 1/2. - La Poule aux œufs d'or. (documentaire).
L'Écran d'arrêt (drame).
Lock-out (film Pathé-Gaumont-Aubert), joué par Brézillon.

La Taxe du Ranch (drame du Far-West).
L'Homme qui nous assassina (scénario de François Marsal).

Mon avis est que, lorsqu'on commence une guerre avec autant d'esprit... et de suite, on doit la terminer en dentelles et en chansons. Le préfet Autrand, fin connaisseur, va se charger de la musique de Seine.

A. MARTEL.



Quatrième Épisode : **LA MORTE VIVANTE**

Les Deux Gaminés

Grand Ciné-Roman en 12 Épisodes de **Louis Feuillade**

Adapté par **Paul Cartoux**

— dans —

« L'INTRANSIGEANT » et les Grands Régionaux

— FILM GAUMONT —

Interprété par :

Sandra MILOWANOFF et BISCOT

Dans la loge du théâtre où il joue, Chambertin reçoit presque coup sur coup la lettre de Gaby lui annonçant la mort tragique de Ginette et celle de Ginette lui apprenant au contraire qu'elle est bien vivante et soignée dans la famille de Bersange. Aussitôt qu'il peut se rendre libre, Chambertin court la retrouver. Mais à la villa « Primavera » qu'habitent les de Bersange, il apprend non seulement que Ginette est partie, mais encore qu'on la soupçonne d'être complice du voleur avec qui elle est mystérieusement disparue. Chambertin bondit : Une voleuse, sa filleule... Elle, la droiture, l'honnêteté mêmes!... Jamais! Au portrait qu'on lui fait du bandit, il n'a pas de peine à reconnaître Manin et raconte à M. de Bersange la dramatique aventure du mariage et de la mort de Lisette Fleury.

Dans le même temps, justement, Ginette, amaigrie, malade, est auprès de son père dans une mansarde où sa bonne influence a déjà commencé à transformer le malheureux dévoyé qu'est Pierre Manin. Peut-être l'arracherait-elle à son vice si elle pouvait continuer à vivre quelque temps auprès de lui. Elle n'en a pas le loisir. Un complice, Latringle, fait découvrir leur retraite. La police envahit la mansarde. Latringle et Manin sautent par la fenêtre, poursuivis par des policiers qui arrêtent Latringle. Ginette est appréhendée comme complice. Mais son père qui a attendu, tapi dans l'ombre, la sortie de l'homme qui emmène sa fille en prison, bondit sur lui et délivre Ginette.

Et le pauvre Chambertin, attendu avec tant d'impatience par le père Bertal, Gaby, Blanche et René, arrive auprès d'eux pour leur annoncer que l'écheveau s'embrouille de plus en plus et que Ginette, plus tragiquement encore que la première fois, a de nouveau disparu...

ÉDITION du 4^e Épisode : 18 FÉVRIER
Longueur : 800 mètres environ

: 20 Affiches, dont 3 de lancement et 5 d'Artistes :
Superbe notice illustrée en héliogravure
: : : : Nombreuses photos : : : :
Statuettes, Papillons, Calendriers, etc.
: : : : FILM ANNONCE : : : :



COMPTOIR CINE-LOCATION

Gaumont

ET SES AGENCES REGIONALES



Edition
du 18 Février

Longueur :
1.695 m. environ

Villa Destin

Humoresque

par MARCEL L'HERBIER



interprétée par
SAINT-GRANIER

MM. PAULAIS, LEDOUX, Bob SCALOU

Mme Lili SAMUEL et

Miss Hallys FEELD

FILM
Gaumont



Villa Destin

Humoresque
de Marcel L'HERBIER

Film Gaumont Série "Pax"

ALAIN MOREY est un jeune et riche savant qui s'adonne à l'étude de la T. S. F. Une délicieuse américaine, Miss Rosy Vane, suit ses travaux avec une attention toute particulière...

Puis, travesti chez la duchesse de Paisley, où les deux jeunes gens se rencontrent avec Thylha-Gao... une manière de sorcier... Cet homme qui pourtant lit l'avenir, paraît-il, se meurt secrètement d'amour pour la belle Rosy... Aussi songe-t-il à rompre la sympathie qui incline Rosy vers Alain. Il suggestionne Alain... « Je vois la passion d'une femme, la rivalité jalouse et dangereuse d'un homme, du sang... je vois du sang! du sang!... Alain ne manque d'être très vivement ému, comme Rosy qui, sous l'abri d'une table, écoute tout... Alain, dès lors, est paralysé... Rosy ne voudrait pas que son favori lui échappât... Thylha continue sa manœuvre... Il complot avec Sarah, une femme dévouée, et un boxeur, éducateur physique de Rosy... Alain se rend au casino et cherche la femme prédestinée. Qui-pro-quo... puis rencontre de Sarah, qu'il emmène en un cabinet particulier... Au lieu du rival dangereux, il trouve un homme charmant, le boxeur, qui le remercie de l'avoir délivré de Sarah! Puis le monde s'en va... Une femme, Rosy, le frôle. Elle cause craintivement de son mari. Son cavalier surgit, le boxeur... qui serre la main d'Alain avec gratitude. Rosy, dont le plan a échoué, va demander conseils et alliance à Thylha-Gao, en sa Villa Destin... Alain, en revenant chez lui, reconnaît l'auto et la cape de Rosy... Intrigué, il entre et surprend pour délivrer Rosy de l'étreinte passionnée de Thylha. Du sang, en effet, coule... de la face meurtrie de Thylha... Fatalité!... Plus d'obstacle maintenant à l'amour de Rosy et d'Alain.



PUBLICITE
1 affiche 150/220 en 6 couleurs - Nombreux galvano et Photos



SCENARIOS DES PRINCIPAUX FILMS DE LA SEMAINE PRÉCÉDENTE

LE BARBARE

Exclusivité « Fox-Film »

Alterstone s'est installé avec sa fille Eliane, dans le Sud-Africain pour essayer de refaire sa fortune dans les mines de diamants.

Cooper, un ingénieur sans scrupules, est son conseiller. Seul, il sait réellement la situation quasi désespérée du père d'Eliane. Un propriétaire voisin, Stephen Lanyon, après de durs labeurs, a fini par réussir merveilleusement.

Eliane, insouciant et trop choyée, flirte avec les quelques rares oisifs de l'endroit. Elle éprouve une sorte de répulsion envers Lanyon qui est loin d'être un mondain.

On annonce que des blancs envoyés en mission, sont cernés par les Zoulous. Lanyon n'écoutant que son courage, décide d'aller à leur secours. Il confie tout ce qu'il possède et la direction intérimaire de ses mines à Alterstone.

Un mois passe. On n'a pas de nouvelles de Lanyon qui a dû être massacré avec les autres blancs.

Alterstone, malgré ses efforts, est acculé à la faillite. S'il ne paie pas sans surseoir : il est irrévocablement perdu! Cooper qui aime Eliane entreprend de démontrer à Alterstone qu'il n'a pas le droit de condamner sa fille à la misère et au déshonneur, alors que, d'un trait de plume, il peut s'approprier la fortune de Lanyon... qui ne reviendra jamais!

Le malheureux père, poussé à bout, a recours à ce moyen criminel.

Lanyon, échappé par miracle, revient chercher son argent. Il apprend sa ruine.

Pour se venger, il annonce qu'il va recommencer à travailler; mais qu'il emmènera Eliane en compensation de ce qui lui a été volé.

Il l'enlève. Le « barbare » oblige la jeune fille à travailler et à vivre aussi modestement que lui-même dans la brousse, sous le soleil torride du Sud-Africain.

Cependant, il ne cesse de lui témoigner une sorte de mépris hautain derrière lequel il cache ses véritables sentiments.

Leurs luttes quotidiennes les font se comprendre mieux et s'estimer davantage, et lorsque Cooper, à la tête d'une colonne, finit par les retrouver, Eliane n'hésite pas à dire qu'elle est la femme du « barbare » pour lui sauver la vie. Elle le quitte pour rejoindre son père malade.

Alterstone, accablé de remords, retrouve enfin sa fille et s'accuse.

Eliane dit tout son mépris à Cooper dont la cruauté et les mauvais traitements amènent les Cafres à se révolter.

Par bonheur, le « barbare » qui ne peut plus vivre sans celle qu'il aime revient vers son ancienne propriété. Il se rend compte du soulèvement des noirs et va en toute hâte prévenir les soldats de la garnison voisine.

Cooper est tué au cours de la bataille. Alterstone est sauvé miraculeusement ainsi qu'Eliane qui finit par avouer à Lanyon qu'elle l'aime et qu'elle veut être sa femme.

LE TRÉSOR

Exclusivité « Gaumont »

La jeune Mary Mac Tavish et son grand-père Augus font en boutique le commerce de vieux livres. Ils ont pour auxiliaire un certain Jim Gleason, écrivain pauvre, qui ambitionne, avec la gloire, la main de la petite Mary qu'il aime.

Un jour, ils reçoivent un colis de livres que Jim Gleason avait achetés pour eux. Mais erreur, après déballage, on s'aperçoit que l'expéditeur s'était trompé. Aussi retourne-t-on l'envoi à John Bret, l'avoué de la famille de Henry Carleton, dont le jeune Willie Carleton héritait de plusieurs millions.

Par mégarde, en refaisant le paquet, ils oublièrent un livre dans les feuillets duquel ils découvrirent un manuscrit établissant l'existence d'un gros trésor caché au village de Cabbage Centre. Leur premier soin est d'y aller voir en compagnie de Willie Carleton; mais là on les prend pour des voleurs et ils leur faut passer par des tourments sans nombre. La peine qu'ils ont eue n'est pas hélas compensée par la découverte qu'ils font enfin de ce fameux trésor, un simple bout de papier où il était écrit : « La plus grande richesse du monde est la santé et le travail honnête ».

Mais cette aventure eut une autre conséquence. Pour 2.000 dollars, Mary fit l'acquisition du terrain et de la ferme de Cabbage Centre, qu'elle revendit 20.000 à Willie Carleton. Et son bonheur sera complet, car Jim a enfin réussi à se faire connaître et deviendra bientôt son cher et tendre époux.

LOULOU*Exclusivité « Gaumont »*

En ce petit coin tranquille de province, une charmante jeune fille, Mary, brûle d'un fol amour pour son cousin Armand qui, lui, reste hélas de glace.

Arrive une bruyante troupe de variétés, dont la gracieuse Loulou, remarquable dans l'interprétation d'une chanson très en vogue... Armand éprouve le coup de foudre pour la divette.

Grand scandale au pays, tragique émoi des pères de famille... Il faut faire cesser ces horreurs auxquelles toute la jeunesse prend part...

Mary voit en Loulou sa victoire certaine...

Elle obtient d'elle de chanter à sa place la fameuse chanson et le soir même elle paraît triomphalement... Indignation des vieux, dont son père, qui la ramène au nid... Mary a gagné la partie.

Puis Armand demande sa main et l'obtient enfin...

**UN MILLION
DANS UNE MAIN D'ENFANT***Exclusivité « Pathé »*

Les parents de Benjamine sont morts aux colonies, victimes d'une terrible épidémie. La petite orpheline, à 7 ans, revient en France, à Marseille, où l'attend son tuteur.

Sur le bateau qui la ramène, elle fait la conquête, grâce à sa douceur, du commandant et des officiers du bord. Ceux-ci lui remettent en souvenir, avant son débarquement, une enveloppe cachetée qu'elle ne devra pas ouvrir avant le 16 mai. Que contient cette enveloppe?

Une surprise! affirme le Commandant. Quand Benjamine débarque en France, son tuteur, M. Chevard, ne lui témoigne qu'une hostile indifférence et la conduit aussitôt à la pension des Petits Prince, dirigée par Mme Muche.

Les petits princes, ce sont, pour la plupart, de pauvres gosses délaissés ou sans famille que Mme Muche, personne avare et cruelle, exploite indignement.

Il y a pourtant un brave cœur, compatissant et généreux, dans cette petite pension; c'est le mari de Mme Muche; mais comme il passe ses jours immobile, paralysé dans un fauteuil roulant, il ne peut guère défendre les pauvres petits enfants.

Pour commencer, Mme Muche confisque la poupée de Benjamine. Cela fait beaucoup de peine à la petite qui cache alors sous le matelas de son petit lit de pensionnaire son sac à main, qui contient, avec de pieuses reliques familiales, la mystérieuse lettre du Commandant. Curieuse, la petite 24, camarade de classe de Benjamine, voudrait bien savoir ce que contient cette enveloppe; mais Benjamine, obéissant à la parole donnée, ne l'ouvrira que le 16 mai.

Or, le 16 mai, au Crédit public à Paris, on procède au tirage d'une grande loterie dont le gros lot est de 1.000.000 de francs. Selon l'usage, c'est un pupille de l'Assistance publique, un jeune garçon de 13 ans environ, nommé Michel, orphelin lui aussi, qui a l'honneur d'enfoncer la main dans l'énorme roue creuse, pour en extraire le numéro gagnant. C'est ainsi que

le jeune Michel tire de cette roue de la fortune le numéro 810.600.

Le numéro 810.600 gagne donc le million.

Mme Muche, comme tout le monde (la loterie a tant de succès), possède un billet. Le 16 mai au soir, elle achète la liste des numéros gagnants et constate... qu'elle n'a pas gagné!

Durant ce temps, dans le dortoir de la pension, Benjamine et la petite 24 ouvrent la fameuse enveloppe; grande est leur surprise d'y trouver un billet de loterie. Sur ces entrefaites, Mme Muche entre dans le dortoir et, fort en colère, s'empare du billet que tient Benjamine.

— Je ne veux pas qu'on s'amuse à des bibelots pendant mon absence!

Elle prend le billet pour une image, mais quand elle regarde, elle devient pâle, puis rouge, se trouble, se reprend, réfléchit un moment et le lui rend en disant : « On ne gagne jamais? ma fille!

Puis elle s'en va, montrant un énigmatique sourire, et Benjamine replace son billet dans son petit sac.

Le lendemain, en jouant, un petit pensionnaire de cinq ans trouve un journal dans le jardin. C'est la liste des numéros gagnants tombée par mégarde de la poche de Mme Muche. Il la ramasse et court demander à la petite 24 de lui confier avec un beau chapeau de général.

24 va satisfaire le désir du jeune guerrier quand elle pousse un grand cri d'étonnement.

— Benjamine, viens vite!... C'est ton numéro qui a gagné le million.

— Alors... c'est le 810.600! dit Benjamine.

— Oui... c'est le 810.600!

Toute éperdue de joie, Benjamine monte au dortoir pour y chercher son billet. Elle le tire de son petit sac, le déplie. Quoi! Voici maintenant qu'il porte un autre numéro...

Benjamine pousse un cri : Au voleur!... Au voleur!... On m'a changé mon billet! et répand dans le pensionnat cette clameur de désespoir : Au voleur!... Au voleur!...

Mme Muche, très pâle, accourt, saisit Benjamine par un bras, la rudoie et monte l'enferme dans le grenier.

La prisonnière ne sait à quoi attribuer cette rigueur et elle ne peut plus se sauver dans la rue pour demander aux gendarmes de lui retrouver son voleur.

C'est alors qu'une idée lui vient. Elle écrit sur une feuille de cahier d'écolière cette lettre touchante :

Monsieur,

« Venet vite à mon secours à la pension de Mme Muche à Marseille.

« On m'a volé mon billet qui gagne un million, jet 7 ans et suit toute seule au monde.

Benjamine.

et sur l'enveloppe, elle inscrit cette adresse :

Au Monsieur qui a tiré le million,

Crédit Public

Paris

Puis grimpée sur son lit, la tête passée hors de la fenêtre lance sa lettre dans la rue à un petit marchand de poisson qui, galant, moyennant un baiser, promet de le lui mettre à la poste. Après bien des avatars, la lettre arrive au jeune Michel que

PATHÉ

présentera

prochainement

LE FAUVE

Grand Roman Cinéma en 10 Episodes

*(Universal Films Cy)*Edition du 1^{er} Episode**Le 11 Mars**

l'Assistance publique a placé dans une Ecole d'agriculture en Provence.

Michel, tout d'abord, croit à une farce; mais le ton de la lettre le touche et l'émeut profondément.

Ce touchant appel d'une petite fille le hante durant son sommeil. A la fin, il n'y tient plus et, une nuit sombre, il se sauve de la ferme pour gagner Marseille, par la route. Il voyage toute la nuit quand, le jour venu, à l'orée d'un bois, il aperçoit une bande de jeunes paysans qui lapident à coups de pierres un étrange voyageur assis sur le bord d'une rivière (c'est un oriental vêtu d'une robe et coiffé d'un turban).

Il reçoit soudain un projectile au front. Il est blessé, le sang coule; il s'évanouit. Les gamins, épouvantés se sauvent. Michel, lui se précipite et lave la plaie du malheureux. Le blessé, un fakir hindou, charmeur de serpents et faiseur de miracles, qui regagne son pays, reprend peu à peu ses sens et, touché du bon cœur de Michel, l'invite à faire la route avec lui.

Aux portes de Marseille, Michel et le fakir se quittent. Auparavant, ce dernier, pour remercier Michel de l'avoir soigné, lui remet un talisman.

— Si tu as besoin de mon aide, prends ce talisman dans ta main fermée et marche!... Il te conduira vers moi!

Michel parvient à découvrir la pension des Petits Princes. C'est un soir, la nuit est venue. Il aperçoit là-haut, à une fenêtre, une petite fille qui prend le frais. Preste, il grimpe le long d'une gouttière pour la rejoindre et l'interroger. Il y parvient et lui demande :

— Connaissez-vous Benjamine?

— C'est moi, répond-elle.

— Et moi, ajoute Michel, je suis celui qui a tiré le million.

Benjamine est très étonnée. Elle croyait voir arriver un puissant monsieur escorté de gendarmes! Néanmoins, elle fait entrer Michel dans son grenier pour lui raconter sa mésaventure.

Il a, dit-il, un grand ami, qui sait voir l'invisible et qui l'aidera à retrouver le voleur.

Et il part, en tenant son talisman, à la recherche du Fakir. C'est dans un bouge de Marseille, sur le vieux port, où le Fakir charme ses serpents pour amuser les matelots, les débardeurs et les filles, et aussi pour gagner le prix de son passage aux Indes, que Michel retrouve le voyageur.

Il le met au courant de son entrevue avec Benjamine et lui explique dans quelles conditions s'est effectué le vol du fameux billet. Le Fakir reste un moment songeur, ramasse ses serpents remise sa flûte magique et déclare :

— Avec l'aide de Warouna, nous retrouverons le billet!

Tous deux, dans la nuit, retournent à la pension; sur le seuil du pensionnat, le Fakir pose alors un de ses serpents sacrés. Il profère de mystérieuses paroles, le serpent rampe sous la porte et disparaît.

« La Justice de Warouna est en marche! dit le Fakir.

Pendant ce temps, Mme Muche a des projets criminels. Elle est allée chercher la poupée de Benjamine et elle lui barbouille les joues d'un terrible poison. Demain, le jour venu, elle rendra sa fille à Benjamine.

La petite heureuse et charmée, l'embrassera éperdument, à pleines lèvres! Alors... Mme Muche pourra jouir seule et sans craindre aucune voix accusatrice, du million qu'elle a volé!

Le jour est venu, Mme Muche délivre la prisonnière, lui remet sa poupée et sort.

Le paralytique est présent. Il a vu sa femme durant la nuit préparer son épouvantable forfait et il ne peut (sa langue à jamais immobile s'y refuse) prévenir l'enfant du terrible danger.

qui la menace, Benjamine va embrasser sa poupée, dans un ultime et mortel baiser. Mais les gosses de la pension apparaissent, ils aperçoivent la poupée. Ils veulent tous l'embrasser aussi; mais aucun ne peut le faire, car des bras impatients repoussent des bras qui se tendent. Benjamine pourtant va... A ce moment, un cri terrible retenti. Epouvantée, Benjamine lâche sa poupée dont le fragile visage du fin biscuit vient se briser sur le carreau de la salle.

Mme Muche, croyant déjà triompher, allait prendre le billet volé dans le tiroir secret de sa commode, quand un serpent s'est élancé et l'a mordu.

Déjà, le froid de la mort la saisit, mais Michel et le Fakir, qui se tenaient aux aguets, font irruption dans la pièce.

Le Fakir s'adresse à Mme Muche, terrorisée, dont le bras enfle et devient noir.

— Je puis vous guérir sur le champ... à une condition... C'est que votre conscience soit pure. N'avez-vous rien à vous reprocher?

Et Mme Muche doit avouer (pour sauver sa vie) qu'elle a volé le billet de Benjamine.

Michel rend alors à la petite le précieux billet qui vaut 1.000.000 et Benjamine, qui est seule au monde, supplie son sauveur de ne point la quitter.



ESCLAVE DU PASSÉ

Exclusivité « Select-Pictures »

Lola Dexter est une femme honnête et sensible qui eut été une bonne épouse si quelque honnête homme lui avait offert son nom.

Sans famille, elle s'est laissée prendre aux belles paroles d'un coquin, le clubman Walter Grant.

Ce dernier, profitant des goûts casaniers de Lola, ne s'est jamais montré en public avec elle; il lui a d'ailleurs caché son nom.

A court d'argent, Grant se propose d'épouser Edith Danfield, riche orpheline élevée par son frère aîné Thomas.

Celui-ci, qui est infirme, n'espérant plus fonder un foyer, désire bien marier sa sœur. Il espérait qu'Edith épouserait un camarade d'enfance, Jimmy Asley, dont l'absence favorisait les entreprises d'un rival.

Walter Grant quitte donc Lola pour épouser Edith Danfield.

Lola voit ses espoirs déçus et dans un moment de découragement, songe à acquérir malhonnêtement le luxe, à défaut du bonheur qui lui échappe.

Mais honnête profondément Lola renonce à ses intentions malsaines et veut se suicider.

C'est alors que la Providence lui fait rencontrer Thomas Danfield, qui vit seul depuis le mariage de sa sœur partie en voyage de noce au Japon.

Ces deux cœurs se comprennent.

Conscient de sa déchéance physique, Thomas offre simplement à Lola qu'il aime, d'être sa gouvernante en attendant le retour de sa sœur.

Celle-ci revient bientôt et Lola est stupéfaite de retrouver en elle l'épouse de Walter Grant.

Devant cette situation, Lola veut partir mais est retenue par Thomas qu'elle aime aussi en secret.

TÉLÉPHONE
ARCHIVES 16-24 — 39-95



ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE
LOCATIONAL-PARIS

LA LOCATION NATIONALE

10, Rue Béranger — PARIS

AGENCES A :

MARSEILLE

3, Rue des Récolettes

LYON

23, Rue Thomassin

16, Rue du Palais Gallien

TOULOUSE

4, Rue Bellegarde

NANCY

33, Rue des Carmes

BORDEAUX

LILLE

5, Rue d'Amiens

RENNES

33, Quai de Prévalaye

La Rançon de l'Or

(FILM MÉTRO)

Drame puissant dont les scènes se déroulent

ALASKA et à NEW-YORK

Un jeune ingénieur américain, Alexandre Hendrick, désireux d'assurer le bien-être à sa femme Anna et à son enfant Frank, est parti en Alaska avec sa petite famille pour y chercher de l'or. Déjà, ses recherches ont été couronnées de succès : 30.000 dollars de pépites ont été recueillis par Hendrick... Mais, sa femme s'ennuie dans sa cabane en troncs d'arbres perdue au milieu des neiges. Un démon tentateur, en l'espèce un aventurier chassé des bals et des ruelles de Dawson-City (Klondike), Jim Leyburn, est devenu l'ami d'Hendrick qui lui a donné asile sous son toit. Jim pousse la jeune femme à s'enfuir avec lui, en emportant l'argent du mari, là-bas vers le Sud, vers les Etats-Unis, vers la joie et le plaisir.

A quoi bon laisser ses os dans ce pays glacé dont Hendrick ne sortira jamais, car il est intoxiqué à jamais, puisqu'il a la fièvre de l'or!

Mais cette fugue devait finir tragiquement. Surpris par une tempête de neige, aveuglés

LA RANÇON DE L'OR (suite)

par le blizzard, gelés de froid, les trois fuyards perdus dans la nuit se virent à la merci des loups et de la mort. Lâche avant tout, Jim Leyburn ne songea qu'à assurer sa propre vie et son avenir. Aussi, abandonnant Anna et son enfant, il s'enfuit en emportant le sac de pépites. Terriblement punie de ce court moment de folie, Anna mourut dans la cabane d'un Trappeur à qui son enfant était venu demander du secours, et ses dernières paroles furent : « Sauvez mon enfant. Envoyez-le à Seattle à ma seule parente, M^{me} Norton, 622, Will Street... Hélas! le lâche s'est enfui!... » Paroles vagues, mais accusatrices.

Huit ans plus tard, Hendrick, qui s'est lancé vainement à la poursuite de sa femme et de son enfant, a fini par conclure à la mort de sa femme et de son enfant. Riche, il l'est à millions, mais il a perdu son foyer, ses amours et son bonheur. Il a payé chèrement la rançon de l'or. Il est un des plus grands financiers de New-York.

Dans un des modestes garnis de New-York, vit une charmante jeune fille, M^{lle} Monette Norton, la fille de cette M^{me} Norton, de Seattle, à qui Anna mourante avait recommandé son enfant. Monette, reporterresse au journal « The Morning Recorder » a dû quitter Seattle pour New-York peu de temps après le décès de sa mère et a emmené avec elle le petit garçon d'Anna, cousine qu'elle n'a jamais connue et dont sa mère ignorait le mariage. L'enfant n'a gardé aucun souvenir du Grand Nord glacé et s'appelle désormais Robert.

En vain, de son côté, Monette a-t-elle recherché le père de Robert qui, au dire du Trappeur, avait lâchement abandonné son enfant et sa femme; toutes ses recherches n'aboutirent à rien.

Le hasard pourtant allait la mettre, sans qu'elle puisse s'en douter, en face de l'homme qu'elle recherchait.

Chargée de faire un article sur l'or de l'Alaska, Monette avait obtenu un rendez-vous de M. Hendrick, un des rois de l'or, et s'était rendue à son bureau pour l'interviewer. La première rencontre d'Hendrick et de Monette fut significative. Frappé de la ressemblance de cette jeune fille et de sa défunte femme, Hendrick, malgré lui, s'intéresse à Monette, à sa vie et à ses œuvres.

LA LOCATION NATIONALE - PARIS

LA RANÇON DE L'OR (suite)

Un flirt irrésistible les rapproche; une vente de charité permet à Hendrick de montrer la blessure de son cœur. Il remet à Monette un chèque de 100,000 dollars pour la maison des orphelins. Entre temps, étant venu rendre visite à la jeune fille, dans sa pension, Hendrick avait fait la connaissance de « Bob », enfant charmant qui avait l'âge de son fils. Quelques jours plus tard, Hendrick demandait la main de la jeune fille et la presse de New-York annonçait bientôt leur prochain mariage : « Financier et Reporterresse. Un roman d'amour à Wall Street ».

C'est là que devait se terminer le drame. Hendrick avait encouru la colère d'un financier véreux, M. Porter (alias Jim Leyburn) qui avait fait fortune et peau neuve. Porter, ruiné en Bourse par un coup heureux d'Hendrick, avait juré de se venger. Tous les moyens lui semblaient bons. Venu chez Monette, il lui annonça qu'Hendrick avait abandonné femme et enfant en Alaska. Mis en présence d'une série de photographies de famille, Porter indiquait immédiatement à Monette celle de la femme d'Hendrick, en l'espèce sa cousine Anna. Mieux encore, il s'offrait à montrer une photo qu'il avait dans son bureau et qui le représentait en Alaska avec Hendrick, Anna et le petit Frank.

Monette fut exacte au rendez-vous de Porter, mais Hendrick, chassé par elle, vint inopinément troubler leur tête-à-tête. Il bondit sur Porter, en qui il venait de reconnaître l'artisan de son malheur, l'aventurier Jim Leyburn. La bataille entre les deux hommes fut terrible. En vain Leyburn demanda-t-il grâce, avouant son ignominie et regrettant ses torts, il reçut la correction méritée et resta sur le carreau à moitié mort.

Monette, convaincue de l'innocence d'Hendrick, vint le cœur meurtri rendre le petit Bob à son père. Mais celui-ci ne la laissa pas s'en aller. Il avait trop souffert et il voulait à nouveau un foyer et une famille. Monette n'avait-elle pas été la seconde mère de son petit Frank? Ainsi se termine cette aventure qui démontre que les méchants sont toujours châtiés comme ils le méritent.

MÉTRAGE : 1.500 MÈTRES ENVIRON

LA LOCATION NATIONALE - PARIS

UNE JALOUSE

Comédie

* FILM MÉTRO *

Henry est avocat. Sa situation l'oblige à recevoir, dans une certaine intimité, de nombreuses clientes, ce qui a le don d'exacerber la jalousie de sa femme. Celle-ci, pour se venger, décide d'adresser à son mari des lettres anonymes où elle s'accuse elle-même.

L'effet est tel qu'elle l'espérait et même il dépasse de beaucoup ses prévisions. Si bien que, repentante, elle est obligée elle-même de demander pardon à son époux.

MÉTRAGE : 290 MÈTRES ENVIRON

Mago=Maga font de l'Auto

Comédie comique jouée par des singes

Mago-Maga sont des artistes très cotés à la Haunting Film Co.

Ayant réalisé un joli bénéfice, ils décident de s'offrir une automobile.

On part, avec d'autres amis, faire un pique-nique. Au cours de la petite fête, des voleurs surgissent, mais heureusement que Mago est un garçon courageux : il s'élance à la poursuite des bandits et arrive à leur mettre la main au collet, ce qui lui vaut du reste une forte récompense de la Police.

MÉTRAGE : 300 MÈTRES ENVIRON

LA LOCATION NATIONALE - PARIS

Louchet-Publicité

Walter a laissé ignorer son passé. Il ne se soucie du reste, que de dépenser follement la dot de sa femme.

Et Edith, dépouillée, trompée, insultée par son mari, conte sa peine à Lola qui la console.

Sur ces entrefaites, Jimmy Asley revient et constate avec douleur l'infâme conduite de son rival. Edith voit maintenant son erreur d'avoir préféré Walter à son ami d'enfance avec lequel elle veut fuir.

Mais Thomas, pour l'honneur de sa famille, s'oppose à ce qu'Edith reprenne sa liberté autrement que par un divorce déterminé par l'inconduite de Walter.

C'est alors que Lola décide de se sacrifier pour sauver la sœur de celui qu'elle aime. Sans souci d'encourir le mépris de Thomas, elle attire Walter et fournit à Edith un motif de divorce.

Désormais, Lola n'a plus qu'à disparaître.

Au moment de partir, elle voit surgir l'odieux Walter qui se précipite sur elle pour lui faire un mauvais parti; mais pris de boisson il tombe dans l'escalier et se tue.

Ce drame rend la liberté à Edith. Il donnerait aussi le bonheur à Lola si elle avait encore l'estime de Thomas qu'une habile intervention chirurgicale vient de guérir.

Très triste, Lola veut quitter cette fois la maison de Thomas, quand celui-ci lui barre le chemin et lui dit : « J'ai deviné votre sacrifice, Lola, vous êtes un noble cœur et je n'ai pas à juger votre passé. Rien ne s'oppose maintenant à notre union, voulez-vous être ma femme? » Lola, sans répondre à cette question, tombe tout en larmes dans les bras de Thomas.

LA 13^e CHAISE

Exclusivité « Pathé »

Chez les Lensac, le fils de la maison, Robert, aime la demoiselle de compagnie, Hélène Noirel, amie de pension de sa sœur, et lui promet le mariage. Celle-ci objecte qu'elle est pauvre. Mais la mère, M^{me} Lensac, et le père, déclarent qu'ils sont ravis, enchantés et qu'elle sera leur bru. Ils sont approuvés par une douzaine d'invités, jeunes ménages qui ont diné là.

Hélène Noirel est la fille d'une pauvre femme, qui, ruinée par la guerre, n'en a pas moins fait donner à la jeune fille une éducation brillante. Séparées par l'invasion ennemie, elles ignorent l'une et l'autre ce qu'elles sont devenues.

M. Lensac, et son ami Edward Wales, ont combiné, pour l'après-midi, un divertissement.

Il va venir une voyante, Rosalie Lagrange (c'est la mère d'Hélène), qui fait en ville des séances de spiritisme. La voici : une véritable pythonisse, qui invoque les esprits, et fait apparaître, dans un miroir, le reflet des événements qui arriveront dans les 48 heures.

Elle ne connaît personne dans cette maison, où elle ignorait que sa fille Hélène fût placée. Elle est stupéfaite de la rencontrer là, et, si les deux femmes se reconnaissent avec émotion, elles gardent leur secret, et l'incognito de M^{me} Lagrange est sauvegardé.

La séance commence; on fait l'obscurité. L'interrogatoire

est mené par Edward Wales. Un de ses bons amis, Stéphane Lee, a été assassiné dans des conditions mystérieuses. On n'a pas retrouvé trace de l'assassin. On sait seulement que, avant le crime, une femme est venue. Wales ordonne à l'esprit de dire le nom de l'assassin. L'esprit hésite et sans doute va-t-il répondre quand, à ce moment, Edward Wales tombe, assassiné, frappé d'un couteau dans le dos. On note qu'il y avait douze assistants autour de lui : il était assis sur la 13^e chaise, signe de malheur.

Quelques instants après le crime, le policier Delarue arrive. Toutes les issues sont gardées. Tous les assistants sont fouillés. Nul n'a pu sortir ni se cacher. Et cependant, il est impossible de retrouver le couteau du meurtrier.

Au cours de l'enquête, les présomptions se précisent dans l'esprit du détective. Edward Wales savait le nom de la femme qui avait fait visite à son ami avant l'assassinat : c'était Hélène Noirel, il la soupçonnait d'avoir accompli le crime. La séance de spiritisme était truquée et convenue. Rosalie Lagrange avait pour mission de faire simplement répondre à l'esprit, quand on lui demanderait le nom de l'assassin de Stéphane Lee « Hélène ».

Wales comptait alors sur la surprise et le trouble de la jeune fille pour la trahir. Mais Rosalie Lagrange, ne sachant pas qu'Hélène Noirel était dans la maison, avait été troublée à sa vue; il devait y avoir complicité entre ces deux femmes, puisque la pythonisse n'avait pas dit le nom « Hélène » qu'elle avait à dire. Elle a voulu sauver une Hélène dont la présence dans cette maison lui était jusqu'alors inconnue.

Il y a, parmi les dames présentes, une autre femme de ce nom. Hélène Garnier, qui sera soupçonnée aussi. Celle-ci avoue qu'Hélène Noirel était allée reprendre pour elle, chez Stéphane Lee, des lettres d'amour qu'elle lui écrivait jadis, avant d'être mariée. Des charges pèsent sur Hélène Noirel. Pendant la séance du spiritisme, elle était assise à côté de Wales; elle a pu le frapper, comme elle a, sans doute, frappé l'autre.

Mais le couteau? Où est le couteau? On sait à présent qu'Hélène est la fille de la sorcière. La mère défend son enfant avec des accents chaleureux.

La situation se dénoue enfin. Le couteau est retrouvé. L'assassin avait, dans l'obscurité, après avoir tué Wales, lancé son poignard en l'air, et celui-ci était demeuré fiché au plafond.

Rosalie, qui sait combien l'esprit humain est faible, imagine d'agir par les nerfs sur cette bande de muets. Il est évident que l'assassin est l'un d'entre eux. Il faut le démasquer. On refait une séance spirite, et l'esprit de Wales est invoqué. Tous sont troublés pour l'émotion et la surexcitation des heures qu'ils viennent de passer près du cadavre de Wales et au milieu des inquiétudes de l'instruction. Le vrai coupable ne résiste pas à l'épreuve que tente l'intelligente Rosalie Lagrange. Elle fait parler l'esprit du mort. L'assassin, c'est l'un des invités auquel personne n'avait fait attention, Philippe Leroy. Il a tué Stéphane Lee parce que cet homme lui enleva sa femme; il a assassiné Wales pour empêcher l'esprit de nommer l'auteur du premier crime.

Tout se découvre ainsi, par hasard; les esprits et les sciences occultes n'y sont pour rien. L'assassin est arrêté. Robert épouse Hélène et bientôt, une quatorzième chaise viendra faire oublier la treizième...

CARMEN

Exclusivité « Harry »

Si l'Espagne est le pays des merveilles et des intrigues amoureuses, il s'y trouve également d'abruptes Sierras, propices aux tragiques aventures.

A Séville, la féérique capitale de l'Andalousie, cité des rêves et des nuits scintillantes, le peintre américain George Harrison a installé son « studio », dans le but de perfectionner son talent de portraitiste amateur.

Mme Barfiold et sa fille Hélène, fiancée du peintre, sont venues le rejoindre et passer quelques mois avec lui, avant de retourner à New-York.

Non loin de Séville, dans la Sierra Guadala, de nombreux proscrits se sont réfugiés dans la montagne et ont élu comme chef, l'ancien marquis don Salvador de Alcantarra, banni de la Cour pour délit politique.

La fille de don Salvador, la sémillante Carmen, est courtisée par les deux lieutenants de son père : Pedro Suarez et son rival Léone Castro, confident de don Salvador.

Ayant perdu sa mère alors qu'elle n'était qu'une enfant, Carmen n'a d'autres éducateurs que l'amour paternel et la sublime nature qui l'entoure.

Le gouvernement ayant donné l'ordre de s'emparer de don Salvador, mort vif, de nombreuses patrouilles de gendarmes sillonnent la région et, dans une escarmouche, don Salvador est mortellement blessé.

Avant de rendre le dernier soupir, don Salvador déclare à ses deux lieutenants que, seul, sera nommé chef des conjurés, celui que Carmen choisira comme fiancé.

Dans un combat singulier, Pedro défait son concurrent Léone et de ce fait, devient le chef des conjurés. Suivant les dernières volontés de son père, Carmen consent à épouser Pedro et la cérémonie est fixée au jour de la « Fête des Roses ».

Durant ses pérégrinations dans la Sierre Guadala, le peintre Harrison rencontre la jeune endalouse portant un costume masculin. Il entreprend de fixer ses traits sur la toile et après plusieurs séances, Carmen se sent attirée vers lui par un charme irrésistible encore inconnu d'elle... l'amour!...

Un soir, un épouvantable orage se déchaîne sur la contrée. L'Américain, ignorant le sexe de Carmen, lui offre l'hospitalité sous son toit. Inquiète de ne pas revoir sa fiancée, Pedro se met à sa recherche et ne la découvre que le lendemain, au moment où elle sort de la demeure du peintre.

Ayant appris, de la bouche même de Carmen, qu'elle a passé la nuit dans la cabane de l'artiste, Pedro va trouver celui-ci et le provoque. Pendant la lutte, les gendarmes interviennent et Pedro est arrêté et emmené à la prison de Séville.

Dans l'intention de se moquer de son jaloux fiancé, Carmen se rend à la maison d'arrêt de la ville où Pedro lui fait croire qu'elle et les proscrits ont été trahis par l'Américain et que son père ne doit la mort qu'à cette lâche dénonciation.

La rage au cœur, Carmen jure de se venger et se rend, vêtue d'un riche costume d'andalouse, chez le peintre, à qui elle se présente comme étant la sœur du petit montagnard.

Harrison lui demande de poser pour un tableau qu'il désire exécuter, et Carmen accepte avec empressement, dans le seul but de lui faire payer sa trahison.

Au moment de punir le peintre, son cœur hésite. L'amour lutte contre la haine, jusqu'au moment où un de ses amis de la Sierre Guadala, vient lui affirmer que l'américain est innocent.

Carmen s'excuse de l'avoir soupçonné d'un pareil crime et lui dévoile sa véritable identité. Harrison pardonne aisément, car il l'aime également et la présente aussitôt à ses amis, comme sa fiancée.

Le jour de la « Fête des Roses », Pedro apparaît subitement chez l'artiste et lacère le portrait que le peintre a fait de Carmen. Il enlève la belle andalouse et la conduit auprès d'un prêtre pour se marier avec elle. George s'étant aperçu de la disparition de sa bien aimée, se met à la poursuite du ravisseur, qu'il retrouve dans la demeure de l'ecclésiastique.

A ce moment, le proscrit Léone pénètre avec plusieurs de ses compagnons dans le presbytère et débarrasse George de son odieux rival, Carmen, que plus rien ne sépare de celui qu'elle aime, va s'unir avec Harrison et l'accompagner ensuite dans son pays.

**LE DRAME DE MINUIT**

Exclusivité « Union-Eclair »

A Smithfields, petite ville des environs de Londres, le Dr Kirk est l'unique praticien depuis déjà un assez longtemps. A sa grande surprise, un jour, il apprend l'arrivée dans son pays d'un jeune médecin de l'Ecole de New-York, et voit ses clients délaisser son cabinet pour accourir chez son concurrent.

Ce dernier, Emerson Brundage, ne doute ni de sa gloire future, ni de ses succès. Déjà les clients abondent à la clinique nouvellement ouverte, et parmi les malades, Mme Lawson, une vieille cliente du Dr Kirk, fait une propagande aimable en faveur du jeune médecin. Sa fille, Mary, se défend mal d'un sentiment d'admiration pour le jeune savant et à quelque temps de là, Brundage, sous un prétexte futile, attire Mary chez lui.

Mais en présence de l'attitude grossière du jeune homme, Mary se révolte. La réaction plus vive, puisque inattendue, entraîne Mary Lawson à proférer des menaces contre le médecin pour lequel son admiration confuse s'annihile tout à coup.

Le soir du même jour, se sentant plus mal, Mme Lawson envoie sa fille chercher le docteur. Mary se précipite chez le praticien qu'elle trouve étendu, mort, dans son fauteuil. Affolée, la jeune fille donne l'alarme. Mais sa présence insolite dans la maison du crime fait porter les soupçons sur elle et bientôt la malheureuse est incarcérée.

Au cours des débats, les menaces de Mary sont rapportées au jury et devant les apparences, la jeune fille est condamnée à la prison perpétuelle. Au moment du départ, Joe, un de ses protégés, parvient à l'aide de quelques complices à faire évader Mary et celle-ci se réfugie dans un état voisin.

Elle trouve à s'employer dans un atelier où l'un des ouvriers, John Terris, s'éprend d'elle et l'épouse. Terris, à la suite d'un pari avec ses amis, devait travailler pendant un an comme ouvrier et gagner sa vie par ses propres moyens... Son pari terminé, John revient chez sa mère en compagnie de sa jeune femme à laquelle il révèle son identité. Mary a tué la tragédie dans laquelle son honneur a sombré et le jeune ménage coule des jours heureux dans la demeure princière des parents de Terris. Un jour, Mary rencontre sur sa route le Dr Kirk. L'ancien médecin de Smithfields s'est adonné à la boisson.

VOICI

Un Succès de LA SELECT 8, Avenue de Clichy

PARIS

UN DRAME AU TEMPS DE CROMWELL

— LE CHEVALIER DE LA TAVERNE —

ROMAN DE CAPE ET D'ÉPÉE

PRÉSENTATION SPÉCIALE

AU "CINÉMA SELECT"

8, AVENUE DE CLICHY - PARIS

LUNDI 17 JANVIER 1921

ÉDITION

LE

25 FÉVRIER

1921.

GRANDE
PUBLICITÉSELECT  PICTURES

perdu toute sa clientèle, et erre maintenant tel un voleur de grands chemins. Mary le supplie de taire le secret de sa condamnation... Kirk entrevoit le moyen de forcer la jeune femme à s'occuper de lui et promet son silence à la condition d'être convié à partager la résidence luxueuse des jeunes mariés.

Mary ne peut refuser et présente Kirk comme son oncle.

Avec l'instinct mystérieux de son bonheur menacé, Mary surveille son compagnon dont le vice pour la boisson progresse journellement. Bientôt de vifs dissentiments éclatent entre l'ivrogne et le jeune couple et Mary anxieuse, se demande s'il ne vaudrait pas mieux révéler le drame passé à son mari.

Sur ces entrefaites, deux journalistes à l'affût d'actualités, profitent du séjour des jeunes gens dans leur résidence estivale, pour les photographier. Reproduit dans un magazine populaire, le portrait de Mary attire l'attention du chef de la police qui donne l'ordre d'aller arrêter la meurtrière du Dr Brundage.

Prévenue de l'arrivée des policiers, Mary avoue son innocence à son mari et John embarque sa femme dans une vedette pour la déposer à l'extrémité de la côte. Surprise par une tempête la frêle embarcation est retournée par les éléments déchaînés et ses occupants jetés sur la rive. Au matin se retrouvant seule Mary ne doute pas que son mari ait péri dans la catastrophe et revient vers la maison pour se livrer à la justice.

Mais dans la soirée, Kirk, pris de boisson a livré le secret du meurtre de son confrère. C'est lui qui l'a assassiné au cours d'un entretien qu'ils eurent ensemble... puis craignant le châtement mérité par son crime, Kirk parvenant à tromper la surveillance dont il était l'objet, s'est suicidé dans la nuit.

John, à la recherche de Mary depuis le petit jour, errant à travers les roches, retrouve enfin sa femme et devant le cauchemar évanoui, tous deux repartent confiants dans leur étoile sur le chemin du bonheur.

LA BILLE ROUGE

Exclusivité « Soleil »

Le Directeur du Cirque Médrano est allé chercher à la gare l'acrobate César Morin et sa femme Claire, écuyère de haute école, qu'il a engagés spécialement pour une série de représentations. A peine arrivé, Morin reçoit un télégramme dont le contenu le trouble profondément. Tandis que sa femme, accompagnée du Directeur, se rend au cirque, il téléphone au détective Joe Jenkins, en le suppliant de venir le sauver d'un danger menaçant.

Inquiète de ne pas voir son mari venir la rejoindre, Claire Morin retourne à la villa où elle l'a laissé. En passant sous les fenêtres du premier étage, elle distingue très nettement le profil d'un homme barbu qui brandit un revolver, une détonation retentit... Lorsque l'écuyère pénètre dans le salon, elle trouve son mari étendu, inerte, la tête percée d'une balle.

Le détective commence aussitôt son enquête. Habilement grimpé, il remarque bientôt les allures étranges du clown Foolish et d'un certain Bonnard, coiffeur de la troupe, paralysé du bras droit. Le clown Foolish, adroitement pisté et cuisiné, finit par faire des aveux. Il raconte que, plusieurs années auparavant, une tendre idylle existait entre Claire et Bonnard, lorsque César Morin, véritable don Juan de cirque, jeta son

dévolu sur la jeune femme. Trouvant en Bonnard une nature facilement influençable, il lui propose de tirer au sort le droit de courtiser la jolie écuyère. Bonnard, sans méfiance, accepte. On décide de mettre trois billes de billard, une rouge et deux blanches, dans un sac, étant entendu que celui qui tirerait la bille rouge renoncerait à conquérir le cœur de Claire. Foolish, de complicité avec Morin, substitue deux billes rouges aux deux blanches. Le pauvre Bonnard voit ainsi le sort se prononcer infailliblement contre lui. De désespoir, il se laisse tomber volontairement du haut du cirque, au cours d'un exercice périlleux. L'infortuné échappe miraculeusement à la mort, mais demeure incapable de se servir de son bras droit. Morin devient l'heureux époux de l'écuyère.

Les années passent. Le Clown Foolish, à court d'argent, fait appel aux libéralités de celui qui lui doit son bonheur, mais Morin refuse tous subsides. Foolish, pour se venger, révèle à Bonnard la trahison dont il a été victime jadis. L'infirmier réussit à s'introduire dans la ville où Morin est descendu et tue son déloyal rival.

Le détective décide d'arrêter le meurtrier, mais Bonnard, se voyant poursuivi, fuit précipitamment jusque dans les combles du cirque d'où il s'élance dans le vide et vient s'écraser sur la piste, trouvant dans la mort un suprême refuge.

MAGO-MAGA AU CIRQUE

Exclusivité de « La Location Nationale »

Un joli roman d'amour s'est ébauché entre deux artistes principaux de la troupe du cirque Malicon.

Il y a compétition autour du jeune homme qui doit se marier, et le père d'une des jeunes filles, qui aurait voulu être l'élu, décide d'enlever la mariée le jour de la noce.

Pendant ce temps, Mago-Maga subissent l'ambiance du milieu et décident eux-mêmes de se marier.

Profitant d'un instant d'absence des deux époux, ils endossent, l'un le complet du marié, et l'autre la toilette blanche de la future jeune femme.

Si bien que, lorsque le ravisseur vient pour enlever la mariée, il ne substitue réellement que Mago.

Celle-ci retrouve bientôt sa liberté, et, tandis que les deux jeunes gens, qui s'aiment, s'épouseront, Mago-Maga, perchés au sommet d'un arbre, roucoulent de la plus tendre façon.

DIABLINETTE

Exclusivité de « La Location Nationale »

Paul Worden est un auteur dramatique très en vogue, qui s'est retiré à la campagne pendant la belle saison afin d'achever la mise au point de sa nouvelle pièce.

La principale interprète des pièces de Paul Worden est la jolie artiste, Marjorie Sinclair. Celle-ci s'est trouvée attirée vers le jeune auteur, non par amour, mais par une vanité de coquette satisfaite de dominer un homme qui subjugué les foules.

A quelques kilomètres de là, dans un superbe château, habite Diane Ardway, fille unique d'un multimillionnaire.

La jeune fille a perdu sa mère toute enfant et elle a été confiée à sa tante, personne très douce, qui éprouve les plus grandes difficultés à maintenir le caractère indépendant de la jeune Diane.

Au cours d'une promenade qui aurait pu lui être fatale, Diane fait la connaissance de Paul Worden. Immédiatement, l'esprit romanesque de la jeune fille s'emballe et elle décide d'arriver à épouser le jeune homme; mais celui-ci ne prend pas Diane au sérieux, surtout qu'elle paraît tout particulièrement jeune.

Petit à petit, la jeune fille s'est imposée à Worden, qui a beau faire des efforts désespérés pour échapper à sa poursuite, mais il n'y parvient pas.

Marjorie Sinclair, sentant là une dangereuse concurrence, cherche à évincer Diane, mais celle-ci en a très rapidement raison.

Sur ces entrefaites, la tante de Diane a écrit à son frère, M. Ardway, qu'il était indispensable qu'il vienne passer quelques jours au château des Tours, afin de remettre toutes choses en place et de calmer les exubérances de plus en plus grandes de sa fille.

En réponse à la lettre, Ardway envoie un télégramme annonçant son arrivée pour le soir même.

Ceci dérange considérablement les plans de Diane, qui espérait avoir plus de temps devant elle pour amener le jeune auteur à l'épouser.

Devant le cas présent, Diane imagine d'enlever son futur mari, afin de la compromettre irrémédiablement. Elle a com-

biné une petite mise en scène qui du reste lui réussit. Avant de partir, elle a eu le soin de téléphoner au *New-York Herald*, un écho disant que Mlle Diane Ardway venait d'être enlevée par l'auteur bien connu, Paul Worden.

Immédiatement toute la presse est en émoi : l'affaire est sensationnelle et le Château des Tours est assiégé par les reporters des différents journaux qui voudraient avoir des nouvelles du grand drame mondain.

La tante s'est mise à la poursuite de sa nièce : le hasard la favorisant, elle retrouve les deux jeunes gens.

Abusant de la situation, Diane prétend que Worden l'a enlevée, et qu'il avait décidé de l'abandonner dans les bois.

Le jeune auteur est donc prié de revenir avec la tante et sa victime pour rendre compte de sa conduite au père de Diane. Le scandale est patent et M. Ardway exige de Paul Worden qu'il épouse sa fille.

Depuis longtemps, le jeune homme était épris de Diane, mais il ne voulait pas avouer qu'une jeune fille de 18 ans pouvait s'imposer ainsi à lui; c'est surtout par orgueil qu'il ne voulait pas convenir de son amour.

Fine mouche, Diane s'en est aperçue, et, lorsque le jeune homme paraît accepter le mariage par contrainte, celle-ci déclare qu'elle n'épousera qu'un homme qu'elle aime. Il ne faut pas, dit-elle, que M. Worden croit que, c'est parce que le mariage lui est imposé, qu'elle l'acceptera.

Connaissant le caractère décidé de la jeune fille, Worden a peur que celle-ci ne refuse de l'épouser; il avoue enfin son amour.

Tout est bien qui finit bien : Diane épousera le jeune homme qu'elle aime et qui maintenant l'adore.

Pour tout ce qui concerne l'installation d'un Poste Cinématographique

ADRESSEZ-VOUS A

La Maison du Cinéma

SERVICE DU MATÉRIEL

PARIS. -- 50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry. -- PARIS

ARIAS - FILM

TURIN. — Bureaux et Théâtre de pose : 336 Via Balangero. — TURIN

L'ÉNIGME de la MAISON BLANCHE

le puissant drame d'aventures
du metteur en scène espagnol

ARIAS

a été vendu pour les
Deux Amériques
et sera présenté
prochainement à
PARIS

Les dernières scènes

de l'émouvante étude Sociale

"EN AVANT"

sont actuellement tournées

à

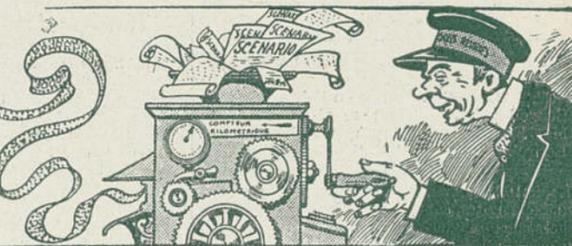
L'ARIAS-FILM

Pour la vente dans le monde entier s'adresser

Bureaux de l'ARIAS-FILM

336, Via Balangero. — TURIN

ARIAS-FILM est synonyme de SUCCÈS-FILM

PRODUCTION
HEBDOMADAIRE

Select Pictures

Indiana, drame (1.900 m.). — Il est agréable et reposant qu'une vieille histoire touchante, de temps à autre, remplace à l'écran les drames modernes. C'est comme une amie de jeunesse qui viendrait se rappeler à votre souvenir, et les jeunes d'à présent, qui n'ont pas lu George Sand, ne sont guère moins intéressés par l'évocation d'un roman tel qu'*Indiana*, attrayant et émouvant comme un conte de grand'mère...

Pensez donc !... un roman qui se passait à une époque où l'automobile ne jouait pas son rôle important, et où il fallait des mois pour se rendre à l'Île Bourbon !...

Mais *Indiana*, dans sa douce simplicité, en appelle à un sentiment toujours nouveau : l'Amour. Et l'amour intéresse tout autant les jeunes d'à présent qu'il intéressait les jolies dames aux chignons pointus et boucles sur les oreilles, si gracieuses en leurs toilettes 1830.

La mise en scène a respecté les costumes et reconstitué avec un soin extrême le cadre où se meut la douloureuse héroïne. M^{lle} Diana Karenne est l'*Indiana* que George Sand a rêvée. Il émane d'elle une atmosphère de noblesse que rien ne peut ternir; et lorsqu'elle vient s'offrir à l'homme qu'elle aime et qui la méconnaît si grossièrement, elle reste chaste et le grand amour même qui rayonne en ses yeux lui garde sa pureté.

Indiana, jeune et sans expérience, mariée à un vieil homme tyrannique, ne pouvait qu'être une proie facile pour ce viveur, sans méchanceté, mais aussi sans scrupules, qu'était Raymond de Ramière. Celui-ci avait d'abord séduit Noun, la gentille sœur de lait d'*Indiana*, qui se tua en apprenant que son volage amant avait changé d'amour.

Raymond tient beaucoup à la conquête d'*Indiana*, mais seulement parce qu'elle lui résiste. Le jour où, ne voulant pas d'hypocrisie, elle lui offre de quitter son mari, Raymond rompt sans hésiter. Profondément humiliée, elle veut se tuer, comme Noun, mais on la sauve. Alors il lui faut partir avec son mari ruiné pour l'Île Bourbon. *Indiana*, dont l'amour est la seule raison de vivre a écrit à Raymond pour le lui dire une dernière

fois. Celui-ci, touché, lui répond tendrement... elle est si loin !

Mais cette réponse, *Indiana* la croit sincère... et la voilà qui fuit vers la France, vers son amour. En débarquant, elle est attaquée par des malfaiteurs qui lui prennent son argent. Sans se décourager, elle marche vers Paris, son seul but ! Elle doit mendier sur la route. Qu'importe, Raymond est là-bas. Il l'attend... Hélas ! Raymond se soucie bien peu d'elle, et la pauvre exilée parvient enfin à lui, le jour de son mariage.

Indiana ne vivait que pour lui, que par lui, en le perdant elle meurt.

Cette mort, M^{lle} Diana Karenne l'a rendue d'une façon saisissante. Elle est, d'ailleurs, très secondée par l'interprétation qui est vraiment excellente. J'ai dit que la mise en scène était très soignée. Il y a des éclairages des plus artistiques. Les effets de clair de lune, notamment, sont des mieux rendus.

Il est impossible que la belle œuvre de George Sand, ainsi présentée, ne soit pas un vrai succès cinématographique.

La Naissance d'un Poulet, documentaire (145 m.). — Charmant documentaire où la persévérance du poussin à sortir de sa prison est admirablement illustrée.

Bichonne est souriante, comique (600 m.). — On se demande même comment cette minuscule étoile de l'écran peut garder son sourire au milieu de ses aventures tragiques. Elle est tour à tour brûlée, noyée, glacée, mise au four... mais rien ne l'émeut, et nous la voyons sortir de là... toujours souriante. Et le sourire, comme le rire, est contagieux, le public ne s'ennuie pas le moins du monde.



Cinématographes Harry

Les Exploits du pirate allemand « Moewe », document historique (700 m.). — Il est, en vérité, à peine croyable que ce film ait été tourné par les auteurs

PETITES ANNONCES

La Cinématographie Française décline toute responsabilité dans la teneur des annonces.

Tarif : 1 fr. 50 la ligne.

DEMANDES & OFFRES D'EMPLOI

FIRME BELGE b. connue en Belgique, bur. à Bruxelles, dés. s'adjoindre représentation d'une M^{me} Franç^{se} ou Améric^{ne} à production suivie. - Ecrire bureau journal A. C. 32.

MONSIEUR, 28 ans, anc. direct. m^{me} export^{eur} et d'exclusivités, connais. certains marchés étrangers, sach. anglais, dem. situation, voyagerait. Ecrire J. R. J., au Journal.

Très bon **OPÉRATEUR** project^{eur} élect. dém. pl. - Ecr. V^{or} Persod, 49, r. Ramponneau, Paris.

MAISON ÉDITION FILMS, en province, labo. complet pour tous travaux films, matériel et camion-auto, organisé pour tourner int. naturels. Frais généraux réduits. Dirigée par tech. au courant méthodes nouvelles. Demande ass. av. metteur en scène ayant capitaux ou commanditaire. - Ecrire : Cinématographie Française.

EXCELLENTE OCCASION

Description d'un appareil cinématographique Bell et Howel. - 1 Malle appareillage comprenant. - 1 appareil de prise de vue n° 219 et son sac contenant. - 2 Boîtes magasin. - 1 Sac boîtes magasin contenant. - 4 Boîtes magasin. - 4 Manivelles de pied. - 2 Manivelles d'appareil.

Optique. - 1 Objectif Goerz-Hypar F., 3-5 foyer 3 in n° 319347. - 1 Objectif Goerz-Hypar F., 3-5 foyer 2 in n° 390243. - 1 Objectif Goerz-Hypar F., 3-5 foyer 1 5-8 n° 390621. - 1 Objectif Celor F. 4-8 foyer 6 in n° 222069. - 1 Viseur chambre noire, comprenant. - 1 Objectif Goerz-Hypar 3-5 foyer 3 in n° 319828. - 1 Objectif Goerz-Hypar, 3-5 foyer 2 in n° 390231. - 1 Objectif Goerz-Hypar, 3-5 foyer 1 5-8 in n° 390213. - 1 Plate-forme verticale. - 1 Obturateur à deux volets. - 1 Support. - 1 Iris. - 1 Porte-iris. - 1 Soufflet-peau. - 1 Série de caches. - 1 Compteur de tours. - 1 Pied plate-forme panoramique horizontale et 1 bague de protection de filets.

LE TOUT EN PARFAIT ÉTAT

DIVERS

DÈS MAINTENANT PASSEZ VOS COMMANDES. - Tout ce qui concerne l'industrie cinématographique est en vente à la

MAISON DU CINÉMA

(boulevard Saint-Martin), 50, rue de Bondy, et 2, rue de Lanery, Paris.

Projecteurs de grande et de petite exploitation (Pathé, Gaumont, Guilbert).
Postes d'enseignement et de salon.
Optique, matériel électrique, charbons, écrans, accumulateurs, extincteurs.
Appareils de prise de vues Debrie.

Par suite de TRAVAUX DE DÉMOLITION pour AGRANDISSEMENTS

VENTE AVEC GROS RABAIS

de
Groupes électrogènes, moteurs, dynamos, postes cinématographiques, etc.

M. Gleyzal, 38, rue du Château-d'Eau, PARIS
Tél. : Nord 72-95

VENTE et ACHAT de CINÉMA. - A céder bon Cinéma, banlieue. - PARIS-OFFICE, 19, rue de Provence.

même des crimes qu'il relate. Un tel cynisme déconcerte. C'est la première fois, sans doute, dans l'histoire de l'humanité, que l'on voit un assassin se préoccuper de léguer à la postérité jusqu'au moindre détail, jusqu'au moindre souvenir de son infamie. La mentalité allemande est toute entière en cette démonstration d'inconscience et la projection d'un film tel que celui-ci fait plus pour expliquer l'agression de l'Allemagne et les dangers qui nous menacent encore aujourd'hui, que les documents diplomatiques, les incidents quotidiens et les articles de journaux.

Combien est salutaire et inspiratrice de profitables réflexions, la juste indignation que le public français ressent devant le spectacle des exploits du *Moewe*. Il constate, d'abord, que le pirate allemand a toujours ajouté la lâcheté à la barbarie, car dès qu'il aperçoit un cuirassé allié, il se couvre d'un pavillon neutre. Pendant des mois, il a poursuivi ainsi traitreusement ses innocentes victimes, et toujours l'opérateur filmaient leur agonie. Parfois, l'appareil enregistrait les réjouissances à bord, — car on s'égayait fort entre deux crimes. Tout à coup, du nid de corbeau, on signalait une proie nouvelle, et l'objectif, une fois de plus, se tournait vers les flots pour voir s'engloutir une autre victime. Ce furent tour à tour « The Duchess of Cornwall », « The Dramatist », « The Yarrow », dont les passagers furent prisonniers à bord du « Moewe », le « Sainte-Catherine », « The Georgie », « The Neithery Hall », « The Governor », et le grand voilier le « Nantes », tout blanc comme un superbe albatros. Oh ! combien il est douloureux de le voir s'abattre et lentement, majestueusement, s'enfoncer dans l'abîme !

Et le film nous montre les félicitations adressées par l'amiral von Schenk à l'équipage du « Moewe » pour sa belle conduite !...

Il est à désirer que ce film soit projeté sur tous les écrans de France. Il faut que les Français le jugent. C'est la meilleure propagande patriotique que l'on puisse souhaiter et l'on ne saurait trop remercier les établissements Harry d'avoir mis ce document sensationnel à la disposition de nos directeurs de cinémas.

Carmen, comédie dramatique (1.516 m.). — Ce nom charmant qui fleure la rose et la grenade évoque toujours à notre imagination les beaux yeux noirs profonds, rieurs, tendres ou tragiques, le sourire éblouissant qui enivre, le balancement rythmé de la taille souple. Et cette fois encore, le nom a dit vrai. Miss Hedda Noob pourrait être une Andalouse. Elle en a toute la grâce, toute la fougue, toute la passion. Elle est superbement angoissante, elle est adorablement naïve...

Le roman de J. Franklin Poland qui a inspiré ce film se passe dans les montagnes. Nous vivons avec des proscrits ; ils ont certainement nos sympathies, comme tout proscrit en général, mais ils se servent bien souvent de leurs couteaux. Ce sont les mœurs espagnoles, au moins celles des montagnards.

Le père de Carmen est recherché par la police. On doit le prendre mort ou vif. On le tue, mais ses fidèles l'emportent...

Carmen qui, jusqu'alors a été une petite fille, jouant avec son agneau et se battant avec son petit camarade de jeux, se révèle subitement femme devant la douleur. Le désir de son père est qu'elle choisisse, parmi ces

PATHÉ édite le 21 JANVIER

PARIS-CINÉ
CINÉ-PAX
VOLTAIRE-PALACE
LUTETIA-WAGRAM
LYON-PALACE
BELLEVILLE-PALACE

OMNIA
PATHÉ-PALACE
ARTISTIC
MAX-LINDER
TIVOLI

MOZART-PALACE
MAILLOT-PALACE
PALAIS DES FÊTES
COLISÉE
BATIGNOLLES-CINÉMA
CHANTECLER

LE PREMIER FILM DE
PIERRE CARON
L'HOMME QUI VENDIT SON ÂME AU DIABLE
SUR
TOUS
les
beaux Écrans

CINÉMA-GAMBETTA
KURSAAL-COURBEVOIE
CASINO-BÉCON-LES-B
PATHÉ-S^tDENIS
BÉRANGER-CINÉMA
FLANDRE-PALACE
CINÉMA-HOTEL-DE-VILLE

CINÉMA-ORDENER
CINÉMA-AULNAY-S^tBOIS
PARC-S^tMAUR
NOUVEAU-CINÉMA
TH^éCIN^é ETATS-UNIS
GAITÉ-PARISIENNE

GALLIA-CINÉMA
TRIOMPHE-CINÉMA
BOSQUET-CINÉMA
SPLENDID-CINÉMA
UNIVERS-CINÉMA
CASINO DE CLICHY
KURSAAL-AUBERVILLIERS
ALHAMBRA-PATHÉ-S^tGERMAIN
CINÉMA-RÉCAMIER
LA ROCHELLE-CINÉMA
MAGIC-THÉÂTRE
GAITÉ-CINÉMA
S^tMARCEL
KINÉRAMA

L'HOMME QUI VENDIT SON ÂME AU DIABLE
de Pierre Veber

REINER

GROSSE PUBLICITÉ : 3 Affiches — Série de 12 Photos

PATHÉ PRÉSENTE LE **19 Janvier**



DOLORÈS
CASSINELLI

dans

LA

FLÉTRISURE

COMÉDIE DRAMATIQUE

en

5 PARTIES

de

M. Léonce PERRET

(ACME PICTURES CORPORATION)



Édition du **25 Février**

Publicité : 2 Affiches 120×160

Série de 8 Photo-Bromure

Phototypie d'art 65×90



PIERRE DECOURCELLE

SOCIÉTÉ
D'ÉDITIONS CINÉMATOGRAPHIQUES



TOUT SE PAYE

D'après le roman de Paul BOURGET

Adaptation cinématographique de Pierre DECOURCELLE

Mise en scène d'Henry HOURY



INTERPRÉTÉ PAR

M^{mes} PEGGY KURTON
JALABERT

MM. ROLLA NORMAN
GUIDÉ
SAILLARD
CHARPENTIER

SERA ÉDITÉ LE

25 Février

PUBLICITÉ : 2 affiches 120×160 — Série de Photos



PEGGY KURTON

PATHÉ

Présentera le 26 Janvier

Mademoiselle de la SEIGLIÈRE

D'après le célèbre roman de Jules SANDEAU

Adaptation et mise en scène d'André ANTOINE

S. C. A. G. L.



INTERPRÉTÉ

par

M. Félix HUGUENET

M^{mes} Huguette DUFLOS
Catherine FONTENEY

MM. ESCANDE et GRANVAL
de la Comédie Française

M. MALAVIER -:- M. Saturnin FABRE
de l'Odéon de la Porte-St-Martin

M. Charles LAMY

et

M. Romuald JOUBÉ

Édition du 4 Mars

GROSSE PUBLICITÉ

3 affiches.

Série de photos. — Phototypie d'art 65 x 90

compagnons d'infortune, un époux qui deviendra leur nouveau chef.

Pedro qui veut la conquérir se bat pour elle et Carmen se voit forcée de lui accorder sa main, afin de sauver la vie à son autre prétendant. Mais son cœur appartient déjà à un artiste américain rencontré dans les bois et qui la croit un jeune pâtre à cause du costume masculin qu'elle porte. Pedro, jaloux, veut tuer ce nouvel ami, mais les gendarmes, pour une fois, arrivent à temps et Pedro qui est réputé dangereux, se voit emprisonner.

Carmen, venue à Séville pour retrouver son peintre, nargue le bandit, derrière son grillage. Alors Pedro lui fait croire que c'est cet Américain qui a causé la mort de son père en le dénonçant.

Désormais, Carmen fera taire son amour pour satisfaire à sa vengeance. Mais l'amour est le plus fort... et triomphera. Pedro, ayant réussi à s'évader enlève Carmen. Mais l'artiste prévenu accourt et la sauve, et désormais les amoureux n'auront plus rien à redouter, car Pedro a été tué.

Le scénario est, on le voit, fertile en épisodes violents habilement imaginés et développés. L'interprétation est bonne et même excellente d'un bout à l'autre. L'agneau lui-même semble comprendre l'importance de son rôle quand, un jour d'orage, il hèle tristement à la porte du peintre afin que celui-ci ouvre à Carmen et que leur destin s'accomplisse. Il y a aussi des moustiques poursuivant une lady qui ont vraiment l'air de savoir ce qu'ils veulent.

Les éclairages sont vigoureux car le généreux soleil d'Espagne... ou de Californie n'est pas chiche de ses rayons. Mais le travail du studio réalise également de beaux effets lumineux. Un tableau des rues de Séville, la nuit, est absolument délicieux.

Fatty a fait la bombe, comique (275 m.). — Une farce truculente et violemment animée qui se classe parmi les meilleures du gros comique dont le comique est, en effet, un peu gros mais fort hilarant — et c'est l'essentiel.

Dans les Montagnes et Fjords de Norvège, documentaire (290 m.). — Belles vues de paysages qui nous sont peu familiers et que baigne une lumière nette et pure.



Cinématographes Méric

La Ceinture des Amazones, (2.700 m.). — C'est une fantaisie à grand spectacle destinée surtout, évidemment, à mettre en valeur les merveilleuses qualités athlétiques, aussi bien que les dons esthétiques que la nature s'est plu à prodiguer, avec une générosité peu ordinaire, à M. Mario Ausonia. C'est, en quelque sorte, la glorification de la culture physique s'ajoutant à la

droiture morale pour composer un héros parfait. Car le public n'admettrait pas volontiers une telle perfection physique si le moral n'y répondait pas. La force brutale n'inspire qu'une répulsion craintive, la force au service d'une âme noble conquiert toutes les sympathies.

Dans *La Ceinture des Amazones*, le public obtient, à cet égard, toute satisfaction car le héros possède toutes les générosités, tous les dévouements, ainsi qu'il convient à un demi-dieu.

Car l'originalité audacieuse de ce film consiste à reproduire, en les transposant dans la banalité de la vie moderne, quelques-uns des travaux légendaires attribués par le mythe antique, à Hercule : la victoire aux Jeux Olympiques, le rapt des juments de Diomède, la Châtiment de Géryon, la défaite des Amazones.

Successivement Mario Ausonia renouvelle ces prouesses. Et nous assistons à une série de très beaux spectacles très colorés, très vivants, parfois même très émouvants comme la scène de l'incendie du cirque Diomède qui est vraiment sensationnelle, Ausonia traverse le brasier ardent en avançant par la seule force de ses poignets, au long d'une corde lisse, et deux femmes sont suspendues à son cou ! De même la lutte contre Géryon est admirablement réglée et produit le plus grand effet.

Extrêmement intéressantes aussi quoique moins tragiques les scènes où l'on voit le club des Héraclides et le club des Amazones aux prises dans un passionnant match de foot-ball ardemment disputé.

Le public que l'on nous montre à l'écran est ce que tout public devrait être. Il est attentif, vibrant, enthousiaste, il n'a qu'une même âme pour suivre les péripéties de la lutte autour du ballon.

Pauvre ballon ! Après le match, lorsque les terribles amazones se sont livrées prisonnières ainsi que les décrets l'ordonnaient, le ballon délaissé se dégonfle de dépit et il n'y a que lui de mécontent.

Cette adaptation si curieuse est un vrai tour de force... qui a bien réussi. Les décors, celui du club notamment sont artistiques ; le cirque est un vrai cirque. L'incendie est magnifiquement conduit. Tout concorde à faire de ce film un grand spectacle à grand succès.



Fox-Film

Le Requin, comédie dramatique (1.500 m.). — Après la pure et noble fresque, le drame violent d'aventures, après *Évangéline* dont nos yeux gardent encore l'émerveillement, *Le Requin*, aux tumultueuses et farouches péripéties. La firme Fox sait varier ses programmes et n'y faire paraître que des œuvres de choix.

Le Requin est un drame de la mer puisque l'action se déroule presque exclusivement au large, à bord d'un grand voilier. Cependant une relâche de quelques heures

WILLIAMS
FOX
présente

NOUVEAUX
de
FEMMES

grand
ciné-roman
en 19 épisodes



Édition du 11 Mars 1935
FOX-FILM
17, Rue Pigalle - PARIS

PRÉSENTATION
de la 1^{re} partie
Lundi 17 Janvier 1935
à 2 heures
Salle du Rex-De-Clugny
au
PALAIS DE LA MUSEE

dans un port nous mène au pire des bouges à matelots. Des armateurs ont eu l'idée bien imprudente de visiter ce repaire en compagnie d'une jeune fille. Elle est enlevée par le capitaine du voilier qui est un coquin fieffé et qui compte bien tirer de cette prise une riche rançon. Mais un de ses marins — jeune homme de bonne famille qui s'est fait marin par désespoir d'amour — prend la défense de la captive et soutient, pour la sauver, une lutte terrible contre le capitaine et tout l'équipage. Finalement le bateau est anéanti par un incendie et la jeune fille épouse son sauveur.

Ce thème dramatique est réalisé avec une ingéniosité et aussi une somptuosité supérieures par des metteurs en scène pour qui la technique de l'art cinématographique n'a plus de secrets. Les scènes du bouge à matelots, les pugilats, l'incendie sont exécutés avec un réalisme vraiment extraordinaire et d'autant plus saisissant que chacun des types qui figure dans ce film est vraiment représentatif de sa situation sociale comme de son état d'âme.

Georges Walsh alerte, souple, puissant, est toujours infiniment sympathique et il est entouré d'artistes dont le moindre mériterait d'être cité avec éloges.

La Déveine d'un Mercanti, comédie burlesque (600 m.). — Folle bouffonnerie qu'il ne faut évidemment pas essayer de raconter mais que l'on garantit d'un secours infailible contre l'hypocondrie.

Pour les beaux Yeux de Gladys, dessins animés (200 m.). — Epique cocasserie de la série des « Dick and Jeff ».



Agence Générale Cinématographique

Madge et son Bandit, comédie (1.495 m.). — Nous sommes ici mêlés à de vrais bandits. Nous vivons toutes leurs émotions. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de vulgaires malfaiteurs opérant la nuit dans les cités endormies. Ceux-là font profession d'arrêter en plein jour les trains et de dévaliser leurs riches voyageurs. Ils ont de l'audace, à défaut d'honnêteté, et du reste, ils sont assez chevaleresques.

Le scénario, sinon très nouveau, est bien conduit, avec beaucoup d'entrain. Les situations s'y succèdent sans monotonie, et cependant une grande partie du film a pour cadre le repaire des bandits.

Mais M^{lle} Magde Kennedy suffirait, à elle seule, à fixer l'intérêt et, par surcroît, elle est admirablement secondée en la personne de son « Bandit ».

Par bonheur, Madge la fille d'un milliardaire voyage avec ses parents et son chien, Montmorency. Elle est très intriguée par la présence, dans le même compartiment, d'un jeune homme, dont le signalement, répond, elle en est certaine, à celui que l'on donne dans le journal d'un féroce bandit, « Coup Double ».

Soudain le train s'arrête, une roue a chauffé; et tandis que les mécaniciens font le nécessaire, Madge descend

avec Montmorency. Celui-ci s'avise de courir après un lapin... Madge court derrière, et le train repart!...

La jeune fille se trouve en plein désert. Heureusement une cabane isolée lui servira de refuge. Elle y trouve le jeune homme rencontré dans le train et qu'elle prend toujours pour un bandit. En réalité c'est un jeune ingénieur qui vient diriger une mine dans la région. Mais lui-même est obligé, pour sauver la jeune fille, de se joindre aux bandits. Le quiproquo se prolonge jusqu'à ce que, finalement, Madge épouse son prétendu bandit.

Ce film curieux, pittoresque, amusant aussi, plaira beaucoup. Certaines scènes sont à la fois dramatiques et pleines d'humour, telle cette scène où Madge et son faux bandit, cachés dans un grenier, ne peuvent empêcher Montmorency d'aboyer et sont ainsi découverts par les vrais bandits. Plus tard ce sera encore l'organe puissant de Montmorency qui dirigera la caravane du sherif vers les prisonniers.

Toutes ces notations imprévues ajoutent au charme du scénario. La mise en scène et l'interprétation sont de premier ordre.

Madge et son bandit seront vite des favoris de l'écran.

Beautés artistiques de Brescia, plein air (110 m.). — Les vieux logis et les vieilles murailles ont toujours un attrait particulier surtout quand ils sont aussi bien présentés.

Potiron fait de l'Auto, dessins animés (225 m.). — L'humour de M. Albert Mourlan semble inépuisable et s'est encore donné libre cours. L'auto de Potiron ira certainement très loin.

Charlot au Spectacle, comédie (590 m.). — Cette fois, Charlot est en même temps un spectateur aristocratique des fauteuils d'orchestre et un spectateur plus que démocratique du « poulailler ». Il faut toute sa verve, toute son imagination pour soutenir ce double rôle. Il s'en tire comme d'habitude, avec son sourire énigmatique, son regard parfois si pathétique, et ses trouvailles désopilantes.

Les Etoiles du Cinéma « 5^e série » (315 m.). — C'est la suite du film américain destiné à populariser à travers le monde la personnalité des « stars » de là-bas. Car, en Amérique rien n'est négligé pour favoriser la diffusion du film américain. En France, hélas...



Ciné-Location "Eclipse"

Fascination, comédie dramatique (1.550 m.). — De tous temps le fruit défendu a exercé sa fascination. Notre pauvre mère Eve nous en fournit la preuve... et toutes ses filles (pour ne rien dire de ses fils) ont plus ou moins marché sur ses traces.

Pourquoi la jolie petite Maggy eût-elle fait exception? Maggy vivait à la campagne, dans la ferme de ses parents, où sa fraîche beauté et sa gaieté d'enfant

mettait partout la joie. Cependant Maggy avait un chagrin, elle ne connaissait pas la ville! et toutes ses aspirations se portaient vers ce point lumineux. Son ami Bill, ne parvenait pas à l'en distraire.

Cependant le destin ramène le cousin Fred à la ferme voisine. Fred a fait fortune à la ville mais n'y a point trouvé le bonheur et se trouve abandonné par sa fiancée qui le croit ruiné.

Amèrement déçu, Fred se laisse consoler par Maggy et l'épouse. Bill part à la ville.

Tandis que la petite mariée croit y partir aussi, c'est vers une magnifique maison de campagne que l'auto roule.

Désolée, elle n'aura plus qu'un but, faire céder son mari. Fred résiste; il ne veut pas que la ville lui gâte son pur trésor.

Il a beau lui narrer l'histoire de Pandore, le trésor est tenace, et bientôt nous voyons le jeune couple dans les restaurants à la mode.

Maggy semble ravie, Fred est triste. Il veut retourner à la campagne et devant le refus de sa femme il imagine de donner une fête qui la dégoûtera du monde. Il paie le manager d'une agence d'excursions; les invités qui arrivent sont d'un monde plus que douteux, mais ils sont très gênés en présence de Maggy et la fête est lugubre.

Devant les reproches de sa femme, Fred simule un brusque départ et l'écrasée téléphone au manager qui arrange justement une excursion à la ville chinoise. Elle y va et se trouve confiée à un étranger qui ne parle pas, mais qui bientôt, avec le concours du manager, l'attire dans un guet-apens. La pauvre petite est à demi-morte de terreur quand Bill vient la délivrer. L'étranger a reçu une balle dans l'épaule.

Maggy retourne bien vite à sa maison de campagne et nous l'y voyons heureuse avec Fred, le bras en écharpe. Son rôle d'étranger a failli lui coûter cher, mais il trouve que ce n'est pas trop payer son bonheur.

Le scénario est si habilement combiné que nul ne peut se douter que l'héroïne n'a vraiment couru aucun danger.

Mildred Harris est une charmante enfant gâtée; naïve à plaisir et délicieusement têtue. L'interprétation ne laisse rien à désirer. Les décors sont très variés; la ville chinoise vue aux lumières est mystérieuse, inquiétante et d'un pittoresque saisissant.

Il y a bien des chances pour que Maggy reste en ville... sur l'écran.

Le Lac de Thoue. — Très beau documentaire pittoresque et lumineux.

Contrebandier malgré lui, comique. — Il s'appelle Nestor et il est douanier. Toute l'histoire roule sur l'interdiction de l'alcool en Amérique. Nous sommes à la frontière mexicaine et les subterfuges les plus inattendus sont employés par les contrebandiers pour passer les bouteilles d'alcool sur le territoire interdit.

Le pauvre Nestor s'en laisse à son insu fourrer dans ses poches; il est pris naturellement, et nous assistons à d'amusantes bouffonneries de convicts échappés d'un bagne. Bref, un très bon comique.



Pathé-Consortium-Cinéma

L'Ordonnance, drame (1,550 m.). — Les productions de la firme « Ermolieff » sont de celles qui forcent l'attention et même l'estime, car on y sent toujours un effort d'art. Une fois encore cette réputation a été amplement justifiée par la présentation d'un beau film tiré avec adresse et avec respect d'une nouvelle de Guy de Maupassant.

On connaît ce drame: un colonel de cavalerie a épousé une jeune fille dont il pourrait être le père. Et la différence des âges lui joue un mauvais tour. Courtisée par tout un lot de jeunes officiers, elle finit par aimer l'un d'entre eux. Or, l'ordonnance du colonel a surpris ce secret et, sous la menace de tout révéler au mari, il abuse de la malheureuse qui, ne pouvant survivre à cette honte, se suicide dans son bain. Mais avant de mourir elle a écrit sa confession et le colonel abat l'ordonnance d'un coup de feu.

Cette histoire dramatique, si vraisemblable qu'elle pourrait avoir été vécue, qu'elle l'a été peut-être, est découpée très habilement, mise en scène avec beaucoup de goût et produit un profond effet. L'interprétation est excellente avec M. Paul Hubert et surtout M. Svoboda. Mais les deux principaux protagonistes, qui ont, d'ailleurs, du talent, M^{me} Nathalie Kovanko et M. Colas de l'Odéon paraissent physiquement un peu lourds pour les rôles qu'ils interprètent.

Au résumé, un très beau film.

Les Lions du Harem, comique (500 m.). — Que de lions! Que de lions! Et comme ils sont bien dressés! Entendez par là qu'ils n'ont pas l'air de l'être, car rien n'est plus insipide qu'un lion doux comme un mouton. Ceux-là jouent si bien leur rôle qu'ils n'ont pas l'air de jouer un rôle. Nous pouvons donc nous égarer de bon cœur de la terreur affolée qu'ils inspirent. Et cette fantaisie est, ma foi, très plaisante grâce aux lions, qui imitent si bien... les lions.

Vent-debout s'entraîne, comique (130 m.). — Une bonne farce congruement ahurissante, échevelée et joyeuse.



Etablissements Gaumont

Le Roi de l'Argent, comédie dramatique (1,350 m.). — On ne peut dire que le sujet soit bien nouveau, car il s'agit ici d'un homme accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, mais qui se croit coupable. Mais ce thème a été développé très heureusement en roman d'aventures à travers les milieux les plus pittoresques

MAC SENNETT KEYSTONE COMEDIES

FATTY AIMÉ POUR LUI-MÊME

Comique

Interprété par **Fatty ARBUCKLE** et **Mabel NORMAND**

Longueur approximative : 300 mètres

ÉDUCATIONAL FILM C^o

MŒURS & COUTUMES DES INDIENS DU DAKOTA DU NORD

Documentaire

Longueur approximative : 337 mètres

AMERICAN SUPER-PRODUCTION

UNE FEMME D'ATTAQUE

Comédie gaie en cinq actes

Interprétée par **Miss MARGARITA FISHER**

Longueur approximative : 1,535 mètres

N. B. — Ces Films seront présentés le Samedi 22 Janvier 1921, à 10 h. précises du matin, au CINÉ MAX LINDER

PROGRAMMATION DU 4 MARS 1921

EN LOCATION AUX Cinémathogaphes HARRY 158^{ur}, Rue du Temple, PARIS
Téléphone : Archives 12-54 Adr. télég. : Harrybio-Paris

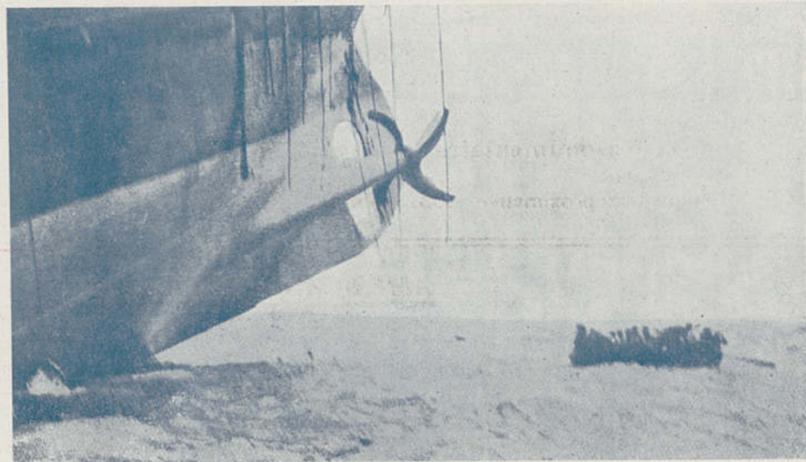
SUCCURSALES

RÉGION DU NORD 23, Grand' Place LILLE	RÉGION DE L'EST 106, rue Stanislas NANCY	ALSACE-LORRAINE 15, Rue du Vieux-Marché-aux-Vins STRASBOURG	RÉGION DU CENTRE 8, Rue de la Charité LYON
RÉGION DU MIDI 4, Cours Saint-Louis, 4 MARSEILLE	Région du SUD-OUEST 20, Rue du Palais-Gallien BORDEAUX	BELGIQUE 97, Rue des Plantes, 97 BRUXELLES	SUISSE 1, Place Longemalle, 1 GENÈVE

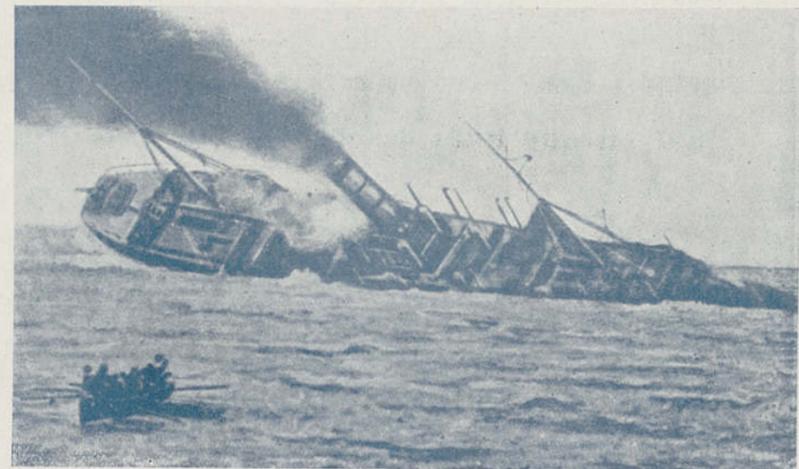
Le plus formidable Document historique recueilli jusqu'à ce jour :

LES

EXPLOITS DU PIRATE ALLEMAND "MOEWE"



Qui ne se souvient (de sinistre mémoire), des tristes exploits du croiseur corsaire, tantôt camouflé en bateau marchand, tantôt en paquebot neutre ou allié, s'approchait des paisibles navires, démasquait alors ses sabords armés de canons et de lance-torpilles, puis les envoyait impitoyablement au fond de la mer ?...



N. B. — Ce document fut saisi par la Marine Britannique sur le fameux sous-marin, qui "chassait" entre Hambourg et New-York

EN LOCATION AUX

CINÉMATOGRAPHES HARRY

CONCESSION EXCLUSIVE DES

Téléphone :
Archives 12-54

158 ter, Rue du Temple, PARIS

Adr. Télég. :
Harrybio - Paris

SUCCURSALES

RÉGION DU NORD
23, Grand'Place
LILLE

RÉGION DE L'EST
406, rue Stanislas
NANCY

ALSACE-LORRAINE
15, Rue du Vieux-Marché-aux-Vins
STRASBOURG

RÉGION DU CENTRE
8, rue de la Charité
LYON

RÉGION DU MIDI
4, cours Saint-Louis
MARSEILLE

Région du SUD-OUEST
20, Rue du Palais-Gallien
BORDEAUX

BELGIQUE
97, rue des Plantes, 97
BRUXELLES

SUISSE
1, Place Longemalle, 1,
GENÈVE

Le 11 Février prochain

GRAND CONCOURS CINÉMATOGRAPHIQUE

LA REINE des Provinces

organisé par

“LE JOURNAL”

Le Concours comportera 8 Films d'environ 200 mètres à projeter successivement durant 8 semaines consécutives

Pour chaque Film il sera attribué chaque semaine :

Au Public.

1	prix de 500 francs en espèces.
2	— 250 —
10	— 100 —

Aux Directeurs

1	prix de 500 francs en espèces.
2	— 250 —

Ces prix seront acquis aux Directeurs qui auront respectivement vu attribuer à l'un de leurs clients le prix de 500 fr. et les 2 prix de 250 fr.

AVIS IMPORTANT. — Les bulletins de vote seront remis gratuitement à MM. les Directeurs

- | | | | |
|-----------------------|------------------------|---|---|
| 1 ^{er} Film. | Groupe du Midi. | — | Marseille, Arles, Ajaccio, Montpellier, Perpignan, Nice, Tarascon. |
| 2 ^e | — Groupe de l'Ouest. | — | Tours, Brest, Nantes, Saintes, Les Sables-d'Olonne, Poitiers, Saint-Malo. |
| 3 ^e | — Groupe de l'Est. | — | Reims, Nancy, Metz, Strasbourg, Mulhouse, Charleville, Besançon. |
| 4 ^e | — Groupe du Sud-Ouest. | — | Bordeaux, Périgueux, Bayonne, Toulouse, Carcassonne, Pau, Agen. |
| 5 ^e | — Groupe du Sud-Est. | — | Le Puy, Aix-les-Bains, Privas, Dijon, Auxerre, Lyon, Région Lyonnaise. |
| 6 ^e | — Groupe du Centre. | — | Nevers, Clermont-Ferrand, Bourges, Limoges, Orléans, Châteauroux, Vichy. |
| 7 ^e | — Groupe du Nord. | — | Paris, Ile-de-France, Chartres, Amiens, Lille, Boulogne, Rouen. |
| 8 ^e | — Film. | — | Comprendra les lauréates des sept premiers films. |

Retenir **DE SUITE**
sa Copie à

L'UNION-ÉCLAIR

12 - Rue Gaillon - 12
PARIS

et il comporte un grand nombre de scènes extrêmement attrayantes qui en assureront le succès.

Denver, d'un caractère trop léger et surtout trop confiant, s'est ruiné sur les conseils de son ancien rival Geoffrey Ware. Celui-ci, n'a pu lui pardonner d'avoir épousé Nelly.

Quant il découvre la vérité, Denver se rend, la nuit, à la maison de son ennemi. Juste à ce moment, Herbert Skinner, dit l'Araignée, gentilhomme apache, opérait chez Ware avec ses complices. Denver est pris et endormi avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, et lorsqu'il se réveille, il est seul avec le cadavre de Ware que l'Araignée a tué. Denver rentre chez lui éperdu, et sa femme le persuade de fuir.

Cependant un détective a trouvé le revolver du supposé coupable et dont l'Araignée s'était servi.

Fort à propos, le train qui emportait Denver tombe d'un viaduc. On suppose qu'il est mort, et les recherches s'arrêtent là. Denver avait sauté du train avant la catastrophe, et nous le retrouvons en Amérique. Après bien des vicissitudes, il découvre un filon d'argent qui fait sa fortune.

Mais ne pouvant avoir des nouvelles de sa famille, « le roi de l'argent » revient en Angleterre où il a la chance de découvrir les véritables auteurs du crime, et de retrouver ceux qui n'ont pas cessé de croire en lui et de l'aimer.

Le Roi de l'Argent est un film intéressant, bien combiné, dont les péripéties s'enchaînent très heureusement. L'interprétation est sobre et naturelle et la mise en scène toujours habile, souvent très curieuse.

Paysages Corses, panorama (95 m.). — Un beau plein air, de belles vues sur des montagnes rocheuses et des torrents écumants.

Histoires de Mouches, dessins animés (140 m.). — Il faut en vérité une sorte de génie pour tirer tant d'effets comiques de la poursuite obstinée d'une mouche !

Pulchérie fille de ferme, comédie comique (545 m.). — Pulchérie, avec son éternel sourire, ses yeux effarés et sa grande bonne volonté généralement mal récompensée, est devenue une des joies de l'écran. Cette fois encore, elle réussit à divertir son public tout en s'adjudgeant un mari selon son cœur dans la ferme où, comme en se jouant, avec sa maladresse et sa niaiserie, elle apporte l'aisance et le bonheur !

Films-Eclair

Deux Ennemis du Mariage, comédie (673 m.). — Nul ne peut échapper à sa destinée et souvent en croyant éviter un but qui nous déplaît, nous prenons seulement le raccourci qui nous y conduit plus vite... C'est ce qu'ont fait Willy et Daisy, qui, pour éviter leur union réciproque affectueusement combinée par

un oncle et un père, ont pris la fuite chacun de leur côté, pour se rencontrer sur la route. Ils se font des confidences, sans toutefois se révéler leur identité. Par sympathie ils tâchent de s'aider mutuellement, et le petit dieu se met tout naturellement de la partie. Si bien que lorsque leur retraite est découverte, et que l'oncle et le père font leur apparition, Willy et Daisy jurent que rien ne pourra les séparer.

Comme c'est précisément le vœu général, tout est bien qui finit bien !

Dandy briseur d'Hyménées, comique (600 m.). — Dandy fait un métier qui n'est certainement pas une sinécure, et qu'on ne peut qualifier de très honnête. Mais comme il rompt les fiançailles de jeunes beautés qui le lui ont elles-mêmes demandé, on ne lui en veut qu'à demi. Et puis il est puni par où il a péché, puisqu'en dénonçant un des fiancés, et en amenant chez lui toute la future belle-famille, il découvre que la jolie dame cachée derrière les rideaux de l'alcôve, n'est autre, que la teinturière, sa propre fiancée... A qui mal veut, mal arrive.

Et c'est un bon film vraiment comique autant que philosophique.

Grand Concours de la Reine des Provinces (la région du Midi, 200 m.; la région de l'Ouest, 200 m.). — Nous devons savoir gré au *Journal* d'avoir organisé ce grand concours, car il nous donne l'occasion de faire sur l'écran, notre tour de France, et c'est bien le plus beau pays du monde. Nous admirons d'abord chaque ville et ses environs, puis comme conclusion on nous montre un des plus jolis types de la région. Car, entendons-nous bien, ce n'est pas réellement un concours de beauté, c'est surtout un concours de types. Et il est surprenant de constater combien le type de chaque pays est en rapport avec la nature elle-même. Du reste chaque jolie visage nous est présenté en quelque sorte dans son cadre respectif, et les détails de costumes sont scrupuleusement respectés.

Ce film mérite le vif succès qui l'attend.



Phocéa-Location

Le Paresseux, comique (405 m.). — Un bon comique dans lequel M. Danrit-Marc nous montre combien il est facile de remédier à la crise des domestiques. Malheureusement il oublie de nous donner la recette du précieux liquide dont quelques gouttes ont le don de remplacer la soubrette la plus vive.

Narcisse garçon d'Hôtel, comique (550 m.). — Amusant comique où les farces du garçon d'hôtel, Narcisse, n'amuse pas toujours les locataires. Heureusement que les côtés tragi-comiques du film ne sont qu'un rêve ou plutôt un cauchemar engendré par la cervelle du dit Narcisse.

POPANNE.

MON EXCUSE

La terre a beau tourner autour de l'avarice
Et de la vanité, ces soleils presque éteints,
Moi, qui suis né poète et j'adore mon vice
Je gravite dans l'orbe ardent de ton caprice
Dont se seraient émus Boccace et l'Arétin.

Ton cœur chante si bien la volupté divine
Qui laisse aux plus blasés l'espoir d'un paradis
Que mon esprit jouisseur se trouble et s'acoquine
Sous le choc agressif de ton humeur taquine
Et que je n'entends plus les mots que tu me dis.

Alors je me surprends à broder sur le thème
De l'amitié dévote et de l'amour charnel.
A tes vœux exclusifs je riposte « Je t'aime »
Et respirant ton âme ainsi qu'un chrysanthème
Je prête à notre émoi le don d'être éternel.

Mon désir le plus cher, en ce moment de fièvre
Est d'épuiser pour toi mes audaces d'amant.
Il me plaît d'oublier tes caprices de chèvre,
Quand je couve un baiser sur le nid de ta lèvre
En me grisant de rêve ainsi qu'en un roman.

A. MARTEL.

42, Rue LE PELETIER, 42
(PARIS 9^{me})



Téléphone : TRUDAINE 52-27
Adresse télég. : FILMONAT-PARIS



M. TRUCHET, dans le rôle de Robinson Crusoe

LES AVENTURES

de

ROBINSON CRUSOË

d'après l'œuvre immortelle

de

Daniel de FOE

Spectacle unique pouvant être vu
par
tout le monde

UN DRAME PUISSANT

FILLE DE RIEN

Etude de mœurs espagnoles

SCÉNARIO ET MISE EN SCÈNE

de

André HUGON

Suzanne TALBA, dans le rôle de Conchita
MM. DURANY, — Pédro
VASSEUR, — Manuel

Champion du Monde de Force



Suzanne TALBA

PROPOS CINÉMATOGRAPHIQUES



M. MOURIER REÇOIT

Le dimanche 2 janvier, M. Mourier, le nouveau Directeur de l'Assistance Publique, a reçu, dans son bureau de l'avenue Victoria, les contrôleurs du droit des pauvres dans les théâtres, concerts et cinémas. Il leur a tenu ce discours : « Vous avez à remplir, Messieurs, une tâche importante. Vous devez le faire avec le plus grand zèle. Je vous recommande d'appliquer strictement les règlements. Ne laissez rien passer. J'attire surtout votre attention sur un point : n'ayez aucune familiarité avec les Directeurs des salles, ne conversez pas avec le personnel, sauf pour des raisons de service. Je sévirai sans pitié contre les défaillants... »

Les contrôleurs n'en sont pas encore revenus. L'un d'eux disait : M. Mourier se croit sans doute encore médecin major de 1^{re} classe, et il nous prend pour de vulgaires infirmiers de 2^e classe ! Il se trompe ! le cher homme ! Il voudrait que nous ne disions plus ni bonjour, ni bonsoir... Il exagère. Pour un peu, il ferait apposer au-dessus de nos têtes une pancarte où on lirait : « Défense de parler au contrôleur de l'A. P. » comme jadis on lisait sur la cabine du pilote des bateaux parisiens : « Défense de parler au pilote ».

Pour qui M. Mourier nous prend-il ?

Donc, ce même 2 janvier 1921 M. Mourier a creusé un fossé d'antipathie entre lui et son personnel.

S'il continue ainsi il aura tôt fait de se déboulonner.

FILMS COMIQUES FRANÇAIS

Dandy, le sympathique réacteur d'une récente série de films humoristiques qui ont été fort appréciés lors de leur présentation, se prépare à nous donner une nouvelle production très étudiée. Il aura pour partenaire la délicieuse *Florelle* dont le charme captivant fait les délices des spectateurs du *Perchoir*.

Avec deux artistes aussi spirituellement parisiens on peut s'attendre à un succès de bon aloi.

JEUX DE MAINS

A la suite d'une violente discussion sur l'application des taxes municipales en banlieue, deux Directeurs de cinémas, en sont venus aux mains. Le plus faible a été jeté par le plus fort (137 kilos), dans un panneau d'affiches à la Mutualité. Des amis ont séparé les combattants qui ne se sont pas réconciliés. Toutefois il n'y aura pas de duel, pas plus que de plainte en coups et blessures.

Tout est bien qui finit bien.

C'EST UN FAIT

Partout, on ne parle que du *Sac de Rome*. Rien d'étonnant à ce que l'unanimité se fasse sur cette page d'amour, de meurtre et de sang.

Tracée de main de maître, par l'auteur célèbre de l'immortel *Quo Vadis*, qui a fait réaliser aux exploitants les légendaires recettes que l'on sait, il en sera encore de même pour tous les Directeurs avisés, qui ont su retenir le *Sac de Rome*.

Nous publierons la semaine prochaine, la liste des premiers écrans de Paris, qui passeront ce chef-d'œuvre, dont la sortie est invariablement fixée au 4 mars.

Nous engageons Messieurs les Directeurs à demander les semaines disponibles à M. Rosenvaig, 6, rue de l'Entrepôt.

LES DESSOUS DE L'AFFAIRE

Et maintenant, veut-on savoir pourquoi M. Migett s'acharne avec tant de férocité contre le cinématographe en général et les films français en particulier ?

Tout simplement parce qu'un soir un chef censeur s'est vu refuser l'entrée d'un cinéma par un contrôleur ignorant des droits dont jouissait le monsieur.

Evidemment, on aurait pu s'expliquer et s'entendre. Mais c'est mal connaître la mentalité d'un fonctionnaire orgueilleux et suffisant.

Nous tenons cette information de source certaine.

MUSIQUE ET CINÉMA

M. Gaston Rageot est un récent initié aux charmes du cinéma. Il l'avoue dans la *Revue Bleue* et y consigne ses constatations :

« Le cinéma, comme la musique, ne peut exprimer que des sentiments extrêmement généraux et vagues et il a besoin, sous peine de ne point exister, artistiquement parlant, de l'accompagnement constant de la musique, — entendez d'une musique appropriée, faite pour le film, comme une partition pour un livret. Ainsi le son devient le commentaire du geste. »

UNE BELLE SURPRISE

C'est notre excellent confrère Jean de Rovera, le sympathique administrateur du *Film*, qui nous la réserve pour le 18 Janvier prochain, jour de la présentation des *Deux Mousquetaires et demi*, la nouvelle bouffonnerie historique de l'incomparable Cami.

L'adaptation à l'écran des idées aussi fantaisistes que fantastiques de l'humoriste Cami sont une véritable innovation. Il appartenait à l'homme d'affaires de tout premier ordre qu'est Jean de Rovera, à ce connaisseur des choses du cinéma, de savoir mettre au profit de l'art cinématographique ce genre nouveau.

Il a, en effet, fondé la Société des *Films Camiques* qui nous promet toute une série de films qui nous dilateront la rate en nous faisant oublier les pitreries de certains artistes américains.

N'est-il pas préférable en effet de pouvoir se divertir en riant aux éclats, devant une œuvre remplie du plus pur humour français.

C'est ce que doivent nous offrir les *Deux Mousquetaires et demi*. N'en disons pas davantage et laissons à l'écran continuer... la surprise...

CAMBRIOLAGE

Le cinéma de Forbach vient d'être cambriolé. La plupart des films qui se trouvaient dans la cabine ont été emportés par les voleurs. La police enquête.

LA LOI DE 1884 S'EFFRITTE

La fameuse loi de 1884 sur le pouvoir des maires vient de recevoir un nouveau coup. Enregistrons-le en attendant les autres.

M. Camille Chautemps et une cinquantaine de ses collègues viennent de déposer, sur le bureau de la Chambre, une proposition de loi ayant pour objet la réforme de la loi municipale du 5 avril 1884.

De cette réforme, voici les points essentiels :

1^o *Déconcentration*. — La proposition laisse subsister la nécessité des autorisations administratives, mais transfère au préfet, dans tous les cas, l'exercice des pouvoirs de tutelle du pouvoir central. C'est ce que, par un mot heureux, M. Paul Deschanel appelait la déconcentration.

2^o *Elargissement du champ fiscal*. — Abandon par l'Etat au profit des communes, d'un certain nombre de taxes dont l'assiette et le taux seront librement établis par les conseils municipaux : ce qui suffira pour apporter aux communes une amélioration rapide de leur situation financière.

3^o *Police*. — Les maires n'auraient plus dans leurs attributions que les pouvoirs de police urbaine ou rurale. La police d'Etat serait exclusivement sous les ordres du préfet ou d'un fonctionnaire spécial de police, et les communes n'auraient plus besoin que d'un personnel de police urbain assez restreint qui serait soumis à la seule autorité du maire dans les conditions prévues par les articles 102 et 103 de la loi de 1884, c'est-à-dire que les agents municipaux, nommés par le maire, devraient être agréés par le préfet et pourraient être suspendus par le maire et révoqués par le préfet.

UN SUCCÈS FRANÇAIS

Nous sommes heureux d'annoncer la présentation pour le 7 février prochain d'un nouveau et grand film français : *Visages voilés - Ames closes*, du metteur en scène Henry Roussel, l'auteur de *L'Âme du Bronze*, *La Faute d'Odette Maréchal*, etc. etc.,

Ce drame, d'une rare beauté, nous sera présenté par « La Select » qui en est la distributrice pour le monde entier.

Nous nous réjouissons également de voir « La Select » en passe de devenir célèbre en prenant aujourd'hui une part importante dans la production française. Cette grande firme vient, en effet, de s'assurer avec toute la production d'Henry Roussel, celle de la Compagnie française « Jupiter Film ».

Nous avons déjà été « gâtés » par les belles œuvres américaines et anglaises de la firme de l'Avenue de Clichy et voici maintenant qu'elle ajoute un joyau — et non des moindres — à sa couronne !

Et bien vraiment... Bravo ! Bravo ! et nous souhaitons sincèrement un grand succès à « La Select » que nous félicitons très vivement.

UN NOUVEAU CONFRÈRE

Le premier numéro de *Cinémazine*, hebdomadaire illustré, paraîtra le 21 janvier 1921.

Cinémazine sera une publication d'information et de vulgarisation cinématographiques.

UN HOMME ACTIF

Chaque matin, depuis une quinzaine, M. Châtaigner directeur de cinéma en banlieue, se rend en compagnie d'un collègue aux domiciles de nos députés et les intéresse aux conséquences fâcheuses de l'application des taxes municipales dans les salles de spectacles.

M. Châtaigner s'est promis de faire triompher sa cause. Nous le lui souhaitons de tout cœur.

ACTE DE NAISSANCE

Nous avons reçu le premier numéro d'une nouvelle revue *Cinéma International* édité à Bruxelles sous la direction de M. Parys.

Tous nos vœux pour la prospérité de ce nouveau confrère.

DU NOUVEAU

« La Select » vient de s'entendre avec la Compagnie française « Jupiter Film » dans laquelle elle prend une part très active.

La production française va être notablement augmentée.

« La Select » et « La Jupiter » vont, en effet, faire tourner des œuvres remarquables tant en France qu'en Amérique et en Angleterre avec la collaboration des plus grandes vedettes de ces différents pays.

CHEZ MADAME ANASTASIE

Devant l'aréopage des fervents d'Anastasie on a projeté cette semaine un film qui n'avait rien d'immoral, au contraire, mais qui évoquait quelques scènes de caharets montmartrois. Hâtons-nous de dire qu'étant américain, ce film a été autorisé, sous réserve cependant de quelques coupures. Il est bien certain que s'il avait été français, il aurait été l'objet d'une interdiction formelle.

Le pauvre M. Ginisty, (qui n'est plus maître de ses services) doit servilement exécuter les ordres de M. Steeg, qui lui-même, on le sait, a promis obéissance aveugle à un tas de vieilles diaconesses. En fait, la censure des films est exercée par ces sorcières. Pour en revenir au film qui nous occupe, on a fait tomber trois scènes : une où Viola Dana danse la chaloupée, une scène dont les décors représentent les bas fonds de Paris, enfin une autre scène dont les sous-titres sont émaillés de quelques mots d'argot. Tout cela est abominable et de nature à nuire à la moralité publique....

On a fait remarquer à M. Ginisty que *Mon Homme* à la Renaissance montrait d'autres tableaux et que Mme Cora Laparcerie dansait la chaloupée autrement

que Viola Dana... Mais M. Ginisty a répondu que M. Steeg ne s'occupait pas du théâtre, et que seul le cinéma était dangereux.

Heureusement que M. Steeg ne sera plus longtemps ministre ! C'est la grâce que nous nous souhaitons.

APRÈS LA RÉUNION DES DISSIDENTS

La réunion tenue à la Mutualité, le 3 janvier, par les Directeurs de cinémas de banlieue est-elle le premier indice d'une scission dans le bloc des exploitants ?

Beaucoup le prétendent, en basant leur opinion sur les violents discours prononcés à cette séance.

Si c'était exact, il faudrait regretter la brèche ainsi ouverte dans le mur de l'union sacrée : les fantaisies des pouvoirs publics s'y précipiteraient en foule et commettraient de gros ravages dans Cinémapolis.

Certes, les Directeurs de banlieue ont mille fois raison de protester contre l'application des taxes municipales, et nous nous joignons à eux. Mais, pas d'action séparatiste ! Celle-ci serait vouée d'avance au plus plat échec.

Nous sommes plus que personne à l'aise pour tenir ce langage, et nous souhaitons d'être entendus.

INFORMATION

La « Select Pictures » (8, avenue de Clichy, Paris), a l'honneur d'informer Messieurs les Directeurs des Théâtres Cinématographiques de la Région du Midi, que son agence de location de Marseille, 26, A, rue de la Bibliothèque, sera ouverte à partir du 20 janvier courant.

UN HOMME NAVRÉ

C'est le brave M. R..., qui à la suite de la réunion précitée sortit de la salle en levant les bras au ciel et en disant : « Je ne veux pas me mêler plus longtemps de la défense des intérêts de ces gens-là ! Ils feront ce qu'ils voudront. J'en désintéresse complètement ! »

Mais comme M. R..., est un excellent homme, il reviendra sur sa mauvaise humeur du moment et continuera de faire bonne figure dans les assemblées corporatives.

VERS L'ART PUR PAR L'ÉCRAN

Le 22 janvier à 4 heures précises, au Théâtre Cinéma du Colisée, Champs-Élysées, le groupement d'art *Idéal et Réalité*, consacrer sa matinée mensuelle au cinéma : Louis Delluc, l'auteur de *la Fête Espagnole* et du *Silence*, parlera du cinéma, art populaire. Marcel

l'Herbier, dont nous avons vu *Rose-France*, *L'homme du Large*, *Villa Destin*, etc... fera devant le public un essai complet de mise en scène avec interprètes, décors, opérateur et le concours des Etablissements Gaumont. On projettera aussitôt après sur l'écran du Colisée le sketch tragi-cinématographique intitulé *Prométhée déchâté* dont voici la distribution : Signoret, du Film d'art (Prométhée, Prévoyan) Eve Francis (Hélène de Sparte, Gaby), Marcelle Pradot (Fanthéa, la dactylographe), Jaque Catelain (le dactyle, M. Tandieu), Marcel Raval (le chœur).

Commentaire musical de Michel Maurice Levy. Un intermède: M. Robert Pizani, de la Comédie Montaigne, lira quelques confidences de Charlie Chaplin ses films les plus connus.

Décoration et costumes de Claude Autant Lara. Robes d'Eve Francis par Géo, d'après la maquette de Geogres Lepape.

Réservez vos places au Colisée.

UN FILM SENSATIONNEL

M. Léon Poirier commence, au studio Gaumont, la réalisation de sa nouvelle œuvre : *L'Ombre déchirée*, légende des temps modernes, d'après un scénario de Mme J. F. C.

Les interprètes sont : Mme Suzanne Desprès, Mlle Madys, si remarquée dans *Le Penseur*; Mlle Myrka qui, dans le rôle de l'Hindou de *Narayana*, fit de si curieux débuts; M. Roger Karl (*L'Homme du Large*) et M. Jacques Robert.

CONTRE LES TAXES

L'offensive contre les taxes est déclanchée, et nous espérons qu'elle sera menée sans arrêt jusqu'au succès total.

Mais la résistance des pouvoirs publics est grande et l'adversaire ne paraît pas vouloir décoller facilement.

À l'Hôtel-de-Ville, on fait observer au sujet des réclamations formulées par les directeurs de cinémas, que bien que la loi du 25 juin 1920, autorise les communes à établir sur ces établissements des taxes municipales, la municipalité de Paris n'a pas usé jusqu'ici de cette forme d'impôt, qu'appliquent certaines grandes villes, comme Bordeaux. Plusieurs communes de la banlieue y ont cependant fait appel. C'est ce dont se sont plaints le 8 janvier, les délégués auprès du préfet de la Seine qui, tout en écoutant avec intérêt l'exposé de M. Brézillon, lui a fait connaître qu'il pouvait signaler les doléances du syndicat aux pouvoirs publics, mais qu'il lui était impossible d'empêcher l'exécution de disposition légales votées par le Parlement.

À Paris les cinémas ne payent que le droit des pauvres et la taxe de l'Etat qui s'établissent ainsi :

1^{er} échelon, jusqu'à 15.000 francs de recettes mensuelles, droit des pauvres 10/120^e, taxe d'Etat 10/120^e.

2^e échelon, de 15 à 50.000 francs, droit des pauvres 10/125^e, taxe 15/125^e.

3^e échelon, de 50 à 100.000 francs, droit des pauvres 10/130^e, taxe 20/130^e.

4^e échelon au-dessus de 100.000 francs, droit des pauvres, 10/135^e, taxe 25/135^e.

Pour 10.000 francs de recettes mensuelles l'impôt est de 833 francs pour droit des pauvres et 833 francs de taxe; pour 15.000, l'impôt est de 1.350 pour droit des pauvres et 1.350 de taxe.

Ajoutons que les droits des pauvres ont produit en 1920, à Paris, 22.600.000 francs au lieu de 15.135.000 francs en 1919 et la taxe d'Etat 18.400.00 au lieu de 13.111.000 l'année précédente.

"THE BIOSCOPE"

Journal Cinématographique hebdomadaire

BUREAUX :

85 Shaftesbury Avenue, LONDON, W.1.

AND

VICTOR MARCEL, 82, rue d'Amsterdam - PARIS

ENVOI D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE

Abonnements pour l'étranger: 1 livre 10 shillings

PARISIENNE FILMS

M. Pagliéri vient de terminer son second ciné-roman de l'année 1920.

Après *L'Hirondelle d'Acier*, qui sortira prochainement, publié par un grand quotidien, M. Pagliéri présentera *Paris mystérieux*.

Et nous savons qu'il prépare pour l'année 1921 deux nouveaux ciné-romans : *Le Rocher maudit*, en 13 épisodes et le deuxième pour lequel le titre n'est pas définitif, en 12 épisodes, en collaboration avec M. Guy de Téramon.

C'est donc 25 épisodes que tournera M. Pagliéri cette année, cela sera là un bel effort.

VENTES DE FONDS

M. Marly a vendu à M. Allard, le cinéma, 5, rue de la Courtille, à Saint Denis (Seine).

M. Maurage a vendu à M. Michard le cinéma, 30, rue Nivert, à Elbeuf (Seine-Inférieure).

PATATI ET PATATA.

Des maintenant passez vos Commandes

à la

MAISON DU CINÉMA

pour

TOUT

CE QUI CONCERNE

L'INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE

APPAREILS PROJECTEURS

de
GRANDE et PETITE EXPLOITATION
PATHÉ - GAUMONT - GUILBERT, etc.

APPAREILS de PRISE de VUES

et
MATÉRIEL DE LABORATOIRE
A. DEBRIE

POSTES D'ENSEIGNEMENT

ET DE SALON

MATERIEL ELECTRIQUE

TABLEAUX - RHÉOSTATS
LAMPES A ARC
TRANSFORMATEURS DE COURANT
CHARBONS
BATTERIES D'ACCUMULATEURS

Lumière OXY-ACETYLENIQUE

ACCESSOIRES DIVERS

LENTILLES
ÉCRANS. - PASTILLES. - EXTINGTEURS

BOULEVARD SAINT-MARTIN

PARIS. — 50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry. — PARIS

EN VENTE

à la

MAISON DU CINÉMA

(SERVICE DU MATÉRIEL)

APPAREILS
PROJECTEURS

PATHÉ
GAUMONT
GUILBERT

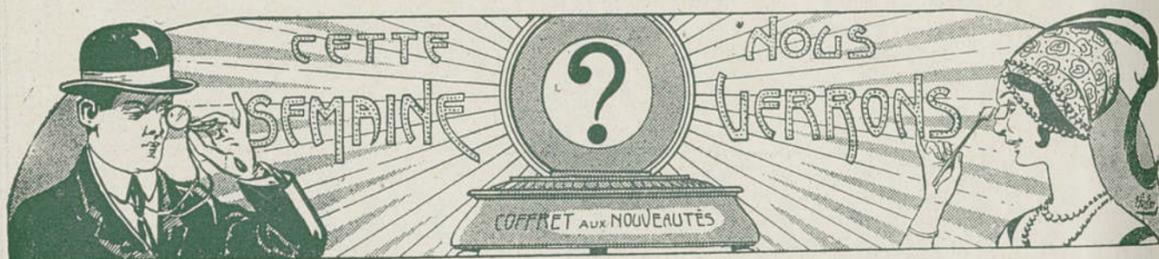
APPAREILS DE PRISE DE VUES
et MATÉRIEL DE LABORATOIRE

A. DEBRIE

ET TOUS LES ACCESSOIRES

50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry

PARIS



EXTRAIT DU PROGRAMME OFFICIEL
de la CHAMBRE SYNDICALE FRANÇAISE DE LA CINÉMATOGRAPHIE

LUNDI 17 JANVIER

CINÉMA SELECT, 8, Avenue de Clichy

(à 9 h. 45)

Select Pictures

8, avenue de Clichy Téléphone : Marcadet 24-11
24-12

LIVRABLE LE 25 FÉVRIER 1921

Super-Production Stoll. — Un Drame au temps de Cromwell. — Le Chevalier de la Taverne, drame de cape et d'épée (affiche 105/210, 160/240 photos, etc.)	2.000 m. env.
Charlie villégiature, dessins animés	180 —
Le Travail dans une Mine de Charbon, documentaire	115 —
Total	2.295 m. env.

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue Saint-Martin

Salle du Rez-de-Chaussée

(à 2 heures)

17, rue Pigalle **FOX FILM** Téléphone :
Trudaine 66-79
66-80

LIVRABLE LE 11 MARS 1921

Voleurs de femmes (1^{re} partie), grand ciné roman en 12 épisodes (1 affiche 250/600, 1 affiche 200/300, 1 affiche 80/120, 12 affiches 120/160). Panneau décoratif avec photos par épisode et notice spéciale.

Salle du Premier Etage

(à 2 heures)

Phocéa-Location

8, rue de la Michodière, Téléphone : Gutenberg 50-97
50-98

Phocéa-Film. — Production Suzanne Grandais. — L'ESSOR.	
8 ^e épisode : Les Romanichels	800 m. env.
Jolly Comédies. — Un Déjeuner chez la Marquise, comique	600 —
Lux Artis. — Orchidée-Films. — Lorenzaccio, d'après l'œuvre d'Alfred de Musset (Ce film a déjà été présenté).	
Total	1.400 m. env.

(à 3 heures)

Union-Eclair

12, rue Gaillon Téléphone : Louvre 14-18

LIVRABLE LE 18 FÉVRIER 1921

Nordisk-Films. — La Pagode merveilleuse, drame japonais avec Clara Wieth (1 affiche, photos, notices)	1.100 m. env.
Nordisk-Films. — Le gros succès d'Atlanta, comique (1 affiche, photos, notices)	300 —
Eclair. — Progrès de la civilisation au Congo Belge, plein air	118 —
Eclair. — Eclair-Journal, n° 4, actualités	200 —
Total	1.718 m. env.

MARDI 18 JANVIER

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue St-Martin

Salle du Premier Etage

(à 2 heures)

Comptoir Ciné-Location Gaumont

28, rue des Alouettes Téléphone : Nord 51-13

POUR ÊTRE ÉDITÉ LE 21 JANVIER 1921

Gaumont Actualités, n° 4 200 m. env.

POUR ÊTRE ÉDITÉ LE 18 FÉVRIER 1921

Svenska-Film. — Exclusivité Gaumont. — Le Spitzberg, plein air	220 —
John D. Tippett. — Exclusivité Gaumont. — Tsoin-Tsoin lutte, dessins animés (1 affiche 110/150 passe-partout)	140 —
Gaiety Comédies. — Exclusivité Gaumont. — Visages noirs, comédie comique (1 affiche 110/150 passe-partout)	250 —
Mack Sennett Comédies. — Exclusivité Gaumont. — Pélagie et son Chien, comédie comique (1 affiche 110/150 passe-partout)	315 —
Film Gaumont. — Série Pax. — Villa Destin, humoresque de Marcel L'Herbier (1 affiche 150/220, 10 photos 24/30)	1.750 —
Svenska-Film. — Exclusivité Gaumont. — La Voix des Ancêtres, comédie dramatique (1 affiche 150/220, 12 photos 18/24)	1.000 —
Cesar-Film. — Union Cinématographique Italienne. — Le Banni, comédie dramatique interprétée par Pauline Polaire (1 affiche 150/220, 8 photos 18/24)	1.000 —
Total	3.675 m. env.

MERCREDI 19 JANVIER

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue St-Martin

(à 10 heures)

Pathé-Consortium-Cinéma

67, faubourg Saint-Martin Téléphone : Nord 68-58

LIVRABLE LE 25 FÉVRIER 1921

Pathé. — Dolorès Cassinelli dans La Flétrissure, comédie dramatique de M. Léonce Perret (2 affiches 120/160, 8 photos portraits d'artiste 65/90)	1.350 m. env.
Pathé Export Union Film. — André Séchan dans Fritzgigi, c'est l'Idéal, comique, mise en scène d'Amédée Rastrelli (1 affiche 120/160)	540 —
Pathé. — Pathé-Journal, actualités	
Pathé. Le Film d'art. — Léon Mathot dans LE COMTE DE MONTE CRISTO, film en épisodes d'après l'œuvre célèbre d'Alexandre Dumas père. Adaptation et mise en scène de Pouctal. Nouvelle édition en 12 épisodes (affiche générale 240/320, 1 affiche 120/160 par épisode, photos, phototypies).	
10 ^e épisode : La Revanche d'Haydée	715 —
Total	2.665 m. env.

Salle du Premier Etage

(à 2 heures)

Établissements Georges Petit
(Agence Américaine)

37, rue de Trévisse Téléphone : Central 30-80

LIVRABLE LE 18 FÉVRIER 1921

Sélection Petit. — Le Renard, documentaire. 120 m. env.

Les Meilleurs Appareils

sont en vente à la

MAISON DU CINÉMA

<i>Sélection Raoul.</i> — Hamlet, d'après l'immortelle tragédie de Shakespeare, interprété par Ruggiéri et Hélène Makowska, photos (2 aff.)...	1.500 m. env.
<i>Vitagraph.</i> — Bigorno policie, comique (1 aff.)	300 —
<i>Vitagraph.</i> — L'Embûche, drame en 2 parties, interprété par Léa Baird (1 affiche)	660 —
<i>Vitagraph.</i> — Barbara, comédie dramatique interprétée par Harry Morey et Betty Blythe (2 affiches, photos)	1.400 —
Total.....	3.980 m. env.

(à 4 h. 35)

La Location Nationale10, rue Bérenger Téléphone : Archives 16-14
39-95

LIVRABLE LE 18 FÉVRIER 1921

<i>Metro.</i> — La Raçon de l'Or, drame (affiche, photos)	1.500 m. env.
<i>Metro.</i> — Une Jalouse, comédie	290 —

<i>L. N.</i> — Mago-Maga font de l'auto, comique joué par des singes (1 affiche)	300 m. env.
Total.....	2090 m. env.

SAMEDI 22 JANVIER

CINÉ MAX-LINDER, 24, Boulevard Poissonnière

(à 10 heures)

Cinématographes Harry

158 ter, rue du Temple Téléphone : Archives 12-51

LIVRABLE LE 4 MARS 1921

<i>Mack Sennett.</i> — <i>Keystone Comédies.</i> — Fatty aimé pour lui-même, comique interprété par Roscoe Arbuckle et Mabel Normand (1 aff.)	300 m. env.
<i>Educational Film Co.</i> — Mœurs et Coutumes des Indiens du Dakota du Nord, documentaire	337 —
<i>American Super-Production.</i> — Une Femme d'attaque, comédie gaie en 5 actes, interprétée par Miss Margarita Fisher	1.535 —
Total.....	2.172 m. env.

ACHETEZ

VOS

OBJECTIFS, CONDENSATEURS, LENTILLES

à la

MAISON DU CINÉMA

Les COMPAGNIES d'ÉLECTRICITÉ ont officiellement reconnu que

“ LE RADIUS ”l'appareil cinématographique professionnel
à lampe à incandescence

REPLACE AVANTAGEUSEMENT

UN ARC DE 40 AMPÈRES

que, sur courant alternatif

LA LAMPE “ RADIUS ” 30 AMPÈRES 18 VOLTS 1/3 DE WAT

DÉPENSE SEULEMENT

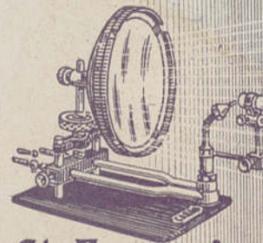
SEPT HECTOWATS HEURE

Donc les restrictions n'existent pas avec

“ LE RADIUS ”

SIEGE SOCIAL : 61, Rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS

PARIS	BORDEAUX	TOULOUSE	NANCY	BRUXELLES
M. VIGNAL 66, rue de Bondy	M. BORDES 13, rue de Caestre	M. CRIQ 65, rue Bayard	M. LAMBERT 13, rue de Beauvau	FOVENESY & BOCQUET 119, rue des Plantes

CARBUROXEN VENTE
dans
Les ÉTABLISSEMENTSSt^e Française de l'ACÉTYLÈNE

66 Rue Claude Vellefaux PARIS

AIR LIQUIDE
AUBERT
Paul BURGI
DEMARIA LAPIERRE
ÉCOLE du CINÉMA
ÉTS G. GUILBERT
LA BONNE PRESSE
PATHÉ CINÉMA
etc - etc

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE
DE
= FILMS INTERNATIONAUX =

125 RUE MONTMARTRE
MÉTRO: BOURSE

PARIS

TÉLÉGRAPHE: SAFFILMAS-PARIS
TÉLÉPHONE: CENTRAL 69.71

MARQUE DÉPOSÉE



EXPORTATION ET IMPORTATION DE TOUS FILMS

ACHAT - VENTE - PARTICIPATION